

**FNA 0151 - Le
péril des
hommes**

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le Péril des Hommes



**M.A.
RAYJEAN** ★

★★ **ANTICIPATION** ★★

Editions
"Fleuve Noir"

LE PÉRIL DES HOMMES

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

ATTAQUE SUB-TERRESTRE

BASE SPATIALE 14

LES PARIAS DE L'ATÔME

CHOCS EN SYNTHÈSE

LA FOLIE VERTE

L'ANNEAU DES INVINCIBLES

SOLEILS : ÉCHELLE ZÉRO

LE MONDE DE L'ÉTERNITÉ

ÈRE CINQUIÈME

N. B. — *Les noms des personnages de ce roman sont purement fictifs. Toutes similitudes avec des personnes vivantes ou mortes ne seraient que pure coïncidence.*

Sujet envers lequel l'auteur décline toute responsabilité.

M.-A. R.

MAX-ANDRÉ RAYJEAN LE PÉRIL DES HOMMES

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
69, Boulevard St-Marcel, PARIS-XIII^e

© 1960 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves

CHAPITRE PREMIER

Le terrible « fog » enveloppait Londres. Il était deux heures de l'après-midi et à moins de quatre mètres, on discernait les choses avec la plus grande difficulté. Toutes les lumières de la ville brillaient, mais aucune d'elles ne dissipait vraiment le brouillard.

Des policiers, fantômes encapuchonnés de cirés blancs, réglaient la circulation considérablement réduite, appauvrie, prudente. Les véhicules roulaient au pas. Les passants se hâtaient. Mais les Londoniens, en habitués, s'accommodaient avec flegme de cette purée de pois et vaquaient à leurs occupations.

En ce début de février, un froid très vif accompagnait ce fog persistant, généralisé sur l'ensemble du pays, et même sur l'Europe, selon la météo. Quand Joan Auburn sortit de chez elle, un long frisson la parcourut.

Une grosse écharpe de laine couvrait son visage, interceptant l'humidité malsaine pour la gorge et les bronches. Elle marcha rapidement, évitant les obstacles avec habileté, et longea la Tamise grise, invisible. Même le palais de Westminster n'émergeait pas de la brume, malgré ses deux cent soixante-quinze mètres de longueur.

Joan Auburn enfila Hampton Road, nouvellement baptisée, puis tourna à droite, dans Piccadilly Street. Elle s'arrêta devant le numéro 26.

Elle était pâle, malgré le froid mordant. Son cœur battait précipitamment et une certaine inquiétude, encore inexplicable, confuse, burinait ses traits. Un pressentiment l'avertissait d'une mauvaise nouvelle.

Elle se domina, se persuada que tout se passerait bien, qu'elle se faisait des idées, inutilement. Il fallait attendre le diagnostic. Pourtant, les journaux et la télévision ne parlaient plus que statistiques. Ils se complaisaient même à alarmer le public, entretenant chez leurs abonnés un climat de suspense volontaire.

Joan, machinalement, lut la plaque de cuivre scintillante, incrustée dans le mur : « Clinique du docteur A. Clider. Gynécologie. » Elle entra, un peu bouleversée. Un hall clair, propre, l'accueillit. Elle se dirigea vers la salle d'attente. Une infirmière la happa au passage.

— J'ai rendez-vous avec le docteur, expliqua Joan avec un pâle sourire.

L'infirmière invita la cliente à s'asseoir, puis s'éclipsa, appelée par son service. L'attente, préluant à la visite, n'apaisa pas l'appréhension persistante de Joan Auburn, bien au contraire. En vain, elle chercha

un dérivatif dans la lecture des revues éparpillées sur une table basse. Son cœur battait toujours très fort.

Au bout de cinq minutes, l'infirmière reparut.

— Le docteur Clider vous attend, madame Auburn, annonça-t-elle, gracieuse.

Joan se leva, chancelante. Elle suivit la jeune fille en blanc et entra dans un cabinet. La porte se referma derrière elle.

Anthony Clider, solide quadragénaire à la face énergique tendit la main, aimable, souriant. Il portait une blouse immaculée, boutonnée dans le dos.

— Bonjour, madame Auburn. Rien à signaler depuis votre dernière visite ?

Joan hésita. Puis :

— Non... rien, docteur.

Clider hocha la tête et fronça les sourcils. Il devina un certain malaise chez sa cliente.

— Vous semblez émue... Je vous comprends. C'est votre premier enfant ?

— Mon second. Le premier est un garçon. J'aimerais tellement une fille. Mon mari aussi. Mais...

— Eh bien ! coupa le gynécologue, nous allons examiner cela. La radiographie nous fournira une réponse probable. Veuillez vous déshabiller et vous installer sur cette couchette.

Joan s'exécuta. Ses vêtements tombèrent un à un. Elle prit place sur la couchette et Clider posa plusieurs questions. Sa cliente y répondit avec sincérité. Anthony Clider était l'un des meilleurs gynécologues de Londres. Sa réputation s'étendait même hors de la City, à toute l'Angleterre.

Il se pencha et examina la jeune femme. Il sourit.

— Tout a l'air de se présenter normalement.

N'ayez donc aucune inquiétude.

Il promena son stéthoscope sur la poitrine de Joan.

— Tachycardie, diagnostiqua-t-il. Pourquoi diable vous montrez-vous aussi émotive, madame Auburn ? Détendez-vous... Puisque je vous affirme que vous n'avez rien à redouter. Tout se passera très bien. Voyons maintenant la radio.

Le médecin étendit les mains vers une grande plaque photographique suspendue au-dessus de la couchette par des bras articulés. La plaque descendit lentement et s'immobilisa à quelques centimètres de Joan. Puis Clider appuya sur le contacteur des rayons X.

Instantanément, le cliché se refléta sur un écran mural. Le gynécologue manipula quelques boutons. La vision se précisa, mais seul un spécialiste pouvait donner une signification à cette image

représentant une partie interne d'un corps humain.

— Alors, docteur ? interrogea Joan, haletante.

Clider avait déjà achevé son diagnostic. D'un geste, il écarta la plaque photographique, éteignit l'écran, et ordonna à sa cliente de se rhabiller. Il attendit que celle-ci se fût revêtue pour annoncer, sans détours :

— Par principe, madame Auburn, et aussi parce que j'ai horreur du mensonge, je dis toujours la vérité à mes clientes. La franchise est souvent préférable à une illusion prolongée, qui, tôt ou tard, éclaterait au grand jour. Même l'incertitude ne constitue qu'un palliatif.

Joan, pâle, acheva d'agrafer sa jupe de tweed. Elle se mordit les lèvres.

— C'est un garçon, n'est-ce pas ?

— À quoi bon vous le cacher ? C'est un garçon, en effet. Je conçois votre déception, mais il est difficile d'aller à l'encontre de la nature. Je suis navré pour vous.

Clider aida Joan à enfiler son manteau. La jeune femme semblait abattue. Le gynécologue lui tapota l'épaule en souriant :

— Acceptez donc philosophiquement un garçon, madame Auburn. Vous verrez. Ce second enfant vous fera autant de plaisir que le premier. Au début, on est déçu. Et puis on s'y fait très vite. Du reste, vous êtes encore jeune. Vous pourrez avoir une fille.

Joan lança au médecin un regard désespéré.

— Oh ! je le sais très bien. Je n'aurai jamais de fille. Les journaux et la télévision ne parlent que de ça. Et dire que la faute en incombe aux hommes, à d'authentiques savants. Quand donc reconnaîtront-ils qu'ils ruinent l'humanité !

Clider haussa les épaules et poussa doucement sa cliente vers la porte. Il prononça quelques paroles rassurantes :

— Les journaux et la télévision, chère madame, exercent leur métier qui est d'informer le public. Si les statistiques prouvent qu'il est né plus de garçons que de filles au cours de ces dernières années, cela ne signifie pas, comme certains alarmistes l'affirment, qu'il ne naîtra jamais plus d'enfants du sexe féminin.

Joan noua son écharpe et quitta le docteur. Son air sombre ne l'abandonna pas, malgré les apaisantes conclusions de Clider. Elle traversa rapidement le hall et se retrouva dans Piccadilly Street. Le fog était si épais qu'il estompait l'autre côté de la rue.

Joan huma l'air froid, profondément, alors qu'elle dût s'en abstenir. Mais cela lui fit du bien, la détendit. Elle allongea le pas sur Hampton Road, croisant des fantômes, des ombres mouvantes. Les trottoirs luisaient d'humidité. La chaussée était glissante. La sirène d'un ferry-boat hurla quelque part, dans le port...

Une pensée assaillait la jeune femme. Elle n'aurait jamais de fille.

Elle le savait. Elle le devinait confusément à travers le diagnostic du docteur. Pour une mère, ce pressentiment, cette espèce de certitude qui confinait à l'obsession, était terrible.

Des larmes bordèrent les grands cils de Joan. Toutes ses illusions s'évanouissaient. Comme l'affirmait Clider, elle aurait sûrement d'autres enfants, mais tous du sexe masculin. Les journaux et la télévision...

Le brouillard de Londres engloutit Joan Auburn et ses noirs pressentiments.

*
* *

Anthony Clider ôta ses gants de caoutchouc, soupira profondément, et s'enferma dans son cabinet.

Il se relaxa sur un confortable fauteuil de cuir. Il alluma une cigarette, ferma les yeux, s'efforçant de ne penser à rien. Il sursauta brusquement quand on frappa à sa porte.

— Entrez ! invita-t-il sans aménité, visiblement contrarié par cette visite importune.

Le battant pivota, livrant passage à un homme d'une trentaine d'années, peut-être trente-cinq, à l'allure élancée, au front soucieux. Il portait, comme Clider, une grande blouse blanche boutonnée dans le dos.

— Ah ! Sommy... Que vous arrive-t-il ? On dirait que vous avez avalé quelque chose de travers.

Le docteur John Sommy hocha la tête, puis grimaça :

— C'est à cause de M^{me} Auburn...

— Tout s'est bien passé. Accouchement normal. Le bébé et la mère se portent admirablement.

Le jeune praticien insista. Il avait assisté, avec Clider, à l'opération.

— D'accord. Il ne s'agit pas de cela, mais du sexe de l'enfant. M^{me} Auburn a mis au monde un garçon.

Clider fuma rapidement. Sans se lever de son fauteuil, il fixa son confrère. Son front se rembrunit.

— Je n'ignorais rien de cette éventualité. M^{me} Auburn non plus.

— Je veux dire que sur cent naissances, quatre-vingt-dix sont des garçons. Jamais nous n'avions enregistré un tel pourcentage. Nos statistiques prouvent que, depuis plusieurs années, le taux de naissance d'enfants du sexe masculin s'accroît avec une régularité inquiétante, alors que nous enregistrons, auparavant, un léger pourcentage en faveur des filles.

Anthony Clider connaissait ces statistiques, établies périodiquement. Interrogé à ce sujet, d'abord par ses collaborateurs immédiats, puis par des délégués du corps médical, enfin par les

journalistes, il s'était toujours refusé à toute déclaration, prétextant qu'il n'était qu'un médecin et non un chercheur. En réalité, le sujet dépassait ses compétences et plutôt que d'afficher une ignorance gênante, il s'abstenait de tous commentaires, laissant la conclusion aux spécialistes.

Il éludait brillamment toutes les questions, mais à la clinique, où on le connaissait plus particulièrement, chacun savait bien que ce problème le torturait. Derrière ce masque apparemment indifférent, se dissimulait une sourde inquiétude entretenue par une impuissance intolérable.

Clider se leva, marcha dans son cabinet, et écrasa sa cigarette dans un cendrier. Cette fois encore, face à son assistant, il prôna l'incompétence, ajoutant :

— Mon cher Sommy, les statistiques donnent une idée complètement fausse de la situation. Elles soulignent une moyenne sur un nombre limité d'individus et sur une période non moins circonscrite. Or, établissez un bilan général – je dis bien *général* – depuis la mise en fonction de notre clinique. Vous découvrirez que le nombre de naissances d'enfants des deux sexes s'équilibre magnifiquement. Si, actuellement, nous enregistrons une recrudescence d'éléments masculins, dans les mises au monde, cela n'implique pas forcément un dérèglement glandulaire, comme vous le pensez très certainement, mais une fatalité, voilà tout.

John Sommy n'apprécia guère, visiblement, la réponse de son aîné. Il disposait, dans son réquisitoire, de solides arguments et il les abattit assez durement :

— Je sais. Nous nous heurtons à un problème déroutant. Mais les faits existent. Les chiffres parlent avec éloquence, et pas seulement ceux de notre établissement. Vous évoquiez un bilan général. Justement, évoquons-le. J'appelle bilan général des statistiques s'appliquant non seulement à toute l'Angleterre, mais au monde entier. Les résultats des différentes enquêtes, menées soit par d'éminents spécialistes, soit par des reporters, montrent une très nette régression des naissances du sexe féminin. Grossièrement, suivant les dernières estimations, il naît sept garçons pour une fille. Rappelons qu'il y a deux ans, le pourcentage était de trois contre une. Enfin, bien avant cette date, les femmes étaient en majorité sur l'ensemble de la planète.

Clider hocha la tête :

— J'apprécie fort vos déductions. L'évidence crève les yeux et loin de moi l'idée de contredire les statisticiens. Mais croyez-vous que la presse et la télévision, au lieu d'alarmer l'opinion publique, ne feraient pas mieux de minimiser les faits ? Journallement, mes clientes me rappellent les propres termes des reporters et se lamentent parce

qu'elles croient qu'elles n'auront jamais de filles. Vous voyez mon embarras, Sommy. Ah ! Je vous envie, à certains moments, vous qui n'avez pas le privilège de donner des consultations !

— Mettez-vous à la place des clientes... L'idée de ne mettre au monde que des garçons a quelque chose d'attristant, avouez-le, surtout quand on désire une fille.

— Sans doute. Mais il naît encore des filles, Dieu merci, soupira le gynécologue. Seulement les clientes ne le comprennent pas parce que leur cerveau est obnubilé par les cris d'alarme des journalistes, et parce que, au départ, elles partent battues d'avance, avec la certitude absolue de donner le jour à un garçon. Ces futures mères de famille sont des névrosées, mon cher, et si la campagne des reporters continue – j'ai tout lieu de penser qu'elle va s'accélérer au lieu de s'apaiser, – toutes les femmes mariées subiront le même choc psychologique, comme un malade redoutant une angine de poitrine alors que ses symptômes sont simplement une manifestation nerveuse. On crée ainsi des maladies imaginaires, une espèce de psychose chronique... Maintenant, Sommy, en toute franchise, croyez-vous au péril de l'humanité ?

L'assistant de Clider hésita, partagé entre le respect qu'il vouait à son aîné et l'épanchement de son cœur. Il existait certaines pensées difficiles à livrer. Aussi John Sommy choisit-il une formule mitigée :

— Je ne suis pas particulièrement pessimiste. Pour l'immédiat, je ne pense pas à un péril pour l'humanité, pour les hommes en particulier. Mais si les statistiques se confirment au cours des mois prochains, et même des années, alors un véritable drame de longue haleine se jouera dont l'issue nous apparaît déjà. Dans l'incapacité de procréer, l'homme s'éteindra lentement. Certaines races, animales ou humaines, ont été ainsi décimées.

— Eh bien ! en attendant ce jour encore lointain, conclut Anthony Clider, retournons à des occupations plus présentes.

Il consulta sa montre.

— J'attends une cliente, mon cher Sommy. Excusez-moi.

Le congé était significatif, sans appel. Sommy n'insista pas. Il se retira et quand il fut seul, Clider réfléchit à cette conversation avec son assistant. Sept garçons, pour une fille. Dans vingt ans, cela poserait un redoutable problème matrimonial surtout si d'ici là, la proportion entre les deux sexes s'accusait. Moins de mariages, moins de naissances. Tout l'avenir de l'humanité butait sur cet obstacle.

À moins que la Science...

Mais la science n'opérait pas toujours des miracles. Tout compte fait, les journaux et la Télévision avaient raison, de mener une campagne bruyante, spectaculaire, afin d'attirer l'attention des pouvoirs publics. D'énergiques mesures s'imposaient, immédiates. Qui

sait si, en méprisant le problème, il ne serait pas trop tard ?

On frappa à la porte. Le front de Clider se dérida instantanément. Un sourire naquit sur ses lèvres épaisses. Rien ne trahit ses pensées.

Une infirmière s'encadra sur le seuil :

— M^{me} Melrow est arrivée, docteur, annonça-t-elle.

— Bien. Introduisez-la, voulez-vous ?

*

* *

De nombreuses années passèrent et la situation, loin de s'améliorer, s'aggrava. Lors des naissances, le pourcentage des enfants du sexe masculin s'accrut en flèche, d'une façon déterminante, sans qu'il soit possible de l'endiguer. Il naquit bientôt une fille pour douze garçons, puis pour trente, pour cinquante, pour cent. Enfin, sur certaines régions du globe, il ne naissait que des enfants mâles.

Bien entendu, les pouvoirs publics s'émurent. Les plus grands gynécologues se penchèrent sur ce redoutable phénomène qui menaçait l'humanité, non pas de stérilité, mais d'extinction à plus ou moins brève échéance.

Des comités de lutte se créèrent dans chaque pays. Des conférences internationales réunirent les spécialistes les plus éminents et permirent d'échanger les points de vue. Mais l'horizon restait terriblement sombre. S'éclaircirait-il un jour ?

Le monde en doutait. Les nouvelles, filtrant des comités, ne laissaient guère d'espoir. Les savants attribuaient unanimement le phénomène à la radioactivité de l'atmosphère, en constante augmentation depuis l'explosion de la première bombe atomique. Incontestablement, les expériences nucléaires, d'abord circonscrites à deux grands pays, puis étendues à d'autres nations désireuses de fabriquer elles-mêmes leurs propres armes atomiques, s'étaient notablement accrues malgré les cris d'alarme de certaines commissions de vigilance.

Les appareils de mesure étaient là pour le prouver. Le taux de radioactivité, sans atteindre un coefficient dangereux, n'en augmentait pas moins régulièrement. Or, ces radiations nocives, selon les experts, avaient provoqué, chez les femmes exclusivement, la formation d'anticorps, d'enzymes, plus spécialement.

Bien entendu, dans les laboratoires, une vive animation régnait. Des spécialistes en blouse blanche étudiaient le moyen de lutter contre le fléau. Mais jusqu'à présent, tous les traitements préconisés, plus particulièrement ceux aux hormones, s'étaient soldés par des échecs décourageants. Mêmes certaines interventions chirurgicales ne rétablirent pas l'équilibre glandulaire. La racine du mal restait inaccessible.

Anthony Clider avait refusé la tête du comité anglais. Devant la pression de ses amis, il avait quand même accepté un poste de membre actif, et entre ses consultations et la direction de sa clinique, il se penchait sur les éprouvettes. Mais sa compétence se heurtait à l'incompréhension.

Abattu, découragé, il décida de se changer les idées en rendant visite à l'un de ses confrères français, le docteur Charles Horray, qu'il rencontrait au cours des conférences internationales de gynécologie.

Clider prit donc le stratocruiser à destination de Paris, où il arriva un quart d'heure plus tard. En hélitaxi, il se fit conduire à l'une des cliniques de Neuilly où Charles Horray exerçait.

Le docteur français opérait quand Clider le demanda. Ce dernier, connaissant les exigences du métier, attendit dans un bureau assez luxueux. Il compulsait quelques livres de médecine.

Dix minutes plus tard, Horray entra. Il tenait encore à la main ses gants de caoutchouc. Il serra les doigts de son collègue britannique.

— On m'a appris votre visite, Clider. Heureux de vous voir. Que me vaut l'honneur de votre présence ici ?

L'Anglais soupira, refusant la cigarette que lui tendait son confrère, car il fumait très peu. Il s'exprima en français :

— La terrible maladie ! J'aimerais confronter nos thèses. Vous avez une idée ?

Horray ne dépassait pas la cinquantaine. Un pli continu barrait son front et le vieillissait. Il s'assit derrière son bureau.

— Tout d'abord, mon cher, le mot « maladie » est impropre. Parlez plutôt de carence. L'examen microscopique des tissus ne décèle aucun germe pathogène. Pas même un ultravirus. Par contre, la présence de nouveaux anticorps a été confirmée. Ces enzymes se substituent progressivement aux anciennes, sans qu'il soit possible de stopper cette substitution. Ou alors nous jouons avec la vie de la patiente. Quant aux hormones, elles n'ont pratiquement aucune action. J'ai essayé divers traitements en partant de cette base. Échec complet. Je suis désespéré. Nous assistons à un genre de mutation des cellules génitales et je me demande s'il n'en faut pas chercher la source chez l'homme.

— Quoi ? sursauta Clider. L'homme serait atteint lui aussi ?

— J'ai étudié le problème. La radioactivité n'a pas épargné l'homme. Chez lui aussi, des anticorps se sont formés.

Un espoir souleva le cœur du gynécologue anglais.

— Nous tenons peut-être la victoire ! Horray se montra pessimiste. Son visage s'assombrit.

— Vous pensez à un traitement hormonal, appliqué aux hommes ? C'est déjà fait, sans plus de succès qu'avec les femmes. Ce genre de mutation est incurable. Pendant toute son existence, la femme ne

mettra au monde que des enfants du sexe masculin, la responsabilité en incombant au père, comme à la mère. Nous ne découvrons plus, chez l'un et chez l'autre, d'hormones femelles du type AG.

— La biochimie ? interrogea Clider, très pâle.

— Incompétente, affirma le Français. Même l'acide ribonucléique et l'acide désoxyribonucléique, composants de la cellule organique sur lesquels on fondait de gros espoirs, ont terriblement déçu.

Clider laissa retomber ses bras dans un geste de découragement extrême.

— Alors, si l'A.D.N.(1) ne répond pas à nos espérances, il ne nous reste plus qu'à capituler.

— Pas encore ! dit Horray, énigmatique. La science n'a pas dit son dernier mot. Si l'examen de spermatozoïdes a montré la mutation de certaines enzymes, s'il est prouvé que ces mêmes spermatozoïdes ne donneront naissance qu'à des êtres mâles, il reste alors un ultime espoir, que j'envisage sérieusement : la parthénogenèse(2).

Clider n'ignorait rien de la parthénogenèse. Il savait – mais les cas étaient fort rares – que sous l'influence de certaines conditions biochimiques, une femme pouvait donner naissance à un enfant sans intervention extérieure. L'ovule se scindait en deux parties dont l'une venait féconder l'autre. Il existait aussi une parthénogenèse artificielle, provoquée en laboratoire. Ainsi des généticiens avaient-ils soumis des grenouilles des poules, des dindes, des lapines, à des traitements chimiques. De ces traitements étaient nées des créatures femelles(3).

— La parthénogenèse, continua Horray, est seule capable d'engendrer des êtres de même sexe que la mère, car l'embryon est entièrement constitué d'éléments féminins. De plus, selon les lois de l'hérédité, cet embryon donnera naissance à des créatures très semblables à l'être initial. Je ne suis pas le seul, du reste, à avoir pensé à cette issue. Le comité français en a parlé au cours de ses deux dernières sessions.

— Les travaux pratiques ? interrogea le gynécologue anglais, rivé aux lèvres de son collègue.

— Ils demeurent au stade expérimental, c'est-à-dire qu'ils restent l'exclusivité des animaux. Soumettre des femmes à des traitements chimiques destinés à imprégner l'œuf, soulève quantité d'obstacles, non des moindres. Il faut d'abord l'accord de l'Académie de médecine, puis celui des patientes, évidemment. En admettant que ces deux nécessités soient réunies, les expériences posent un véritable problème social et moral.

— Mais l'avenir de l'humanité se joue ! fulmina Clider, renversant les barrières. Mieux vaut voir des filles sans père plutôt que des garçons. Dites-vous bien que les récentes statistiques prouvent que le nombre des femmes diminue dans d'inquiétantes proportions, parce

que leur sexe ne se renouvelle pas. Un jour viendra où la dernière femme s'éteindra et alors commencera pour les hommes, une lente extinction inéluctable.

— Je sais, opina Charles Horray. Sans possibilité de procréer, l'espèce humaine est condamnée irrémédiablement. Déjà, la courbe des naissances décline. Elle s'accélérera dans les prochaines années. Des informations mentionnent des troubles dans certains pays. Des femmes auraient été kidnappées. Des hommes s'entretiennent parce qu'ils convoitent la même jeune fille. Je crois qu'il serait temps de mettre un terme à cette agitation, prélude à des luttes sanglantes.

— Envisagez-vous un moyen ?

— Oui. Le comité français étudie en ce moment la question et pense qu'il serait préférable de déporter sur un planétoïde les femmes encore en âge de procréer.

— La ségrégation ?

— Le mot sonne mal. Il s'agit plutôt de séparation destinée à protéger les femmes de la convoitise des hommes.

Clider se renversa sur son fauteuil

— La solution demande réflexion, mais tenant compte des événements, il faudra sûrement l'envisager. Quant à la parthénogenèse, hâtez-vous, Horray, si vous voulez entreprendre quelque chose de constructif. Pour ma part, je me déclare incompetent, car je n'ai jamais étudié cette branche de la gynécologie. Mais les femmes en état de procréer se raréfient. N'attendez pas qu'elles disparaissent de la surface de la Terre ou qu'elles atteignent l'âge de sénilité.

Horray sourit. Il se leva.

— Ne vous en faites pas, Clider. Notre comité est l'un des plus actifs d'Europe. Il a des appuis au gouvernement. Si celui-ci approuve notre plan de déportation, bien des pays nous imiteront, l'Angleterre en premier lieu, je le pense.

— Naturellement ! opina Anthony Clider, quittant à regret son fauteuil. Il me reste à vous souhaiter bonne chance, mon cher collègue. Vous pouvez être assuré de la solidarité entière des gynécologues britanniques. Si vous aviez du nouveau, prévenez-moi.

Les deux hommes échangèrent une amicale poignée de main, puis Anthony Clider quitta la clinique de Neuilly. Il nota que des hommes tenaient la place des infirmières, car le nombre de celles-ci se limitait de plus en plus. L'Anglais eut la chance d'en rencontrer une dans un couloir.

Longuement, il contempla sa silhouette, puis hocha la tête. Un sombre avenir s'annonçait. La parthénogenèse mettrait-elle fin au cauchemar ?

Un ciel bleu couvrait Paris. Clider marcha, préoccupé, nerveux.

Dans les rues, il ne croisait guère que des hommes, ou des femmes âgées. La carence se faisait sentir, comme partout ailleurs.

CHAPITRE II

L'initiative du comité français, entérinée par le gouvernement, suscita à travers le monde un remous compréhensible. Cependant, à l'issue d'un congrès monstre, à l'échelle internationale, bien des pays s'alignèrent sur la position de Paris. La Grande-Bretagne, par la bouche même d'Anthony Clider, prôna la valeur des arguments de Charles Horray.

Le congrès, siégeant à New York, s'acheva dans un certain tumulte, des délégués prenant une position nettement contraire. La déportation des femmes de moins de quarante-cinq ans ne plaisait pas à tout le monde, car cela exigeait bien des sacrifices, une totale abnégation. Comment un délégué marié pouvait-il voter une telle proposition, incompatible avec sa situation de famille ? De plus, certains représentants suggérèrent un immense référendum auprès du public. D'autres insistèrent pour que les femmes, principales intéressées, soient consultées.

Charles Horray, soutenu par ses chauds partisans, revint à la tribune et se battit comme un lion. Il se fit l'avocat de l'humanité entière, vouée inexorablement à l'extinction, Il expliqua les immenses espoirs de la parthénogenèse et quand plusieurs voix arguèrent que le traitement chimique pouvait être entrepris sur la Terre, et pas nécessairement sur un planétoïde. Horray abattit ses dernières cartes, avec une sorte d'exaspération.

— Comment ? hurla-t-il dans les microphones placés devant lui. Comment des hommes voués à une mort certaine peuvent-ils avancer leurs sentiments personnels, familiaux, alors que la vie de la planète entière est en jeu ? Nos familles se déciment lentement, se désagrègent. Nous n'y pouvons rien. Il faut renoncer à notre mode d'existence, à nos lois sociales, et même morales. Nous nous y résignons à la dernière extrémité, mais si nous attendons davantage, il sera trop tard. La parthénogenèse, si elle donne les résultats escomptés, engendrera des êtres sans père. Nous ne l'ignorons pas et je n'ai pas à vous le cacher. Or, des foyers peuvent-ils accepter des créatures sans ascendance paternelle ? Nos lois sociales et morales nous l'interdisent, justement. Non, messieurs, nous ne tolérerons pas de tels êtres dans nos familles, car nous vivrions dans une atmosphère de duperie incessante. Déjà, en de nombreux points de notre globe, des événements sanglants se sont produits. De tels troubles nous guettent tous et les principales victimes en sont les femmes, celles-là même que nous voulons sauver. Or, depuis plusieurs années, il n'est

pas né un enfant du sexe féminin. Nous vivons sur des réserves qui vieillissent et s'épuisent. Une séparation des deux sexes s'impose. Nous désirons en somme constituer une peuplade de femmes issues de la parthénogenèse dont nous prélèverions des éléments au fur et à mesure de nos besoins. Mais la parthénogenèse exige un long traitement et une surveillance constante. Comment des savants pourraient-ils travailler en sachant que la révolte gronde autour d'eux, que les cliniques peuvent être prises d'assaut par des fanatiques et leurs efforts réduits à néant ? Solliciter la protection de la police ou de l'armée ? Illusion, mes amis, grave illusion. Police et armée sont composées d'hommes. L'absence de leurs épouses au foyer, causera un certain déséquilibre mental. Certaines scènes seront pénibles, déchirantes, inhumaines. Qui sait si l'être, bien équilibré aujourd'hui, ne deviendra pas fou un jour, subitement ? Les deux sexes sont indispensables, solidaires l'un de l'autre. La carence de l'un d'eux produira des ravages sur l'autre, c'est inévitable. Aussi, pour pallier cette situation, devons-nous nous soustraire à la furie de la Terre et de ses habitants en proie à l'excitation.

Sur certains bancs de l'hémicycle, Charles Horray recueillit de chaleureux applaudissements. Sur d'autres, il fut hué. Visiblement, l'unanimité ne se concrétisait pas autour des suggestions du Français. Des obstacles nombreux freinaient les réticents. Mais Horray acheva son exposé en frappant sur la table. Tout son être vibrait et l'on sentait que, finalement, ses thèses triompheraient.

— Je sais. Des critiques très justes s'élèvent parmi vous. Je les accepte. Nous nous débattons dans une situation exceptionnelle qui ne touche pas seulement un nombre limité d'individus, mais englobe la totalité des humains. Oui, je dis bien : la totalité des hommes. Ne nous illusionnons plus. La courbe des naissances décroît, parce que les mariages ne sont plus possibles. Il existe une femme pour dix mille hommes, parfois davantage dans certaines nations défavorisées. Les rares naissances sont du sexe masculin. Certes, même lorsque la dernière femme aura rendu l'âme, les hommes continueront à vivre jusqu'à leur sénilité. Mais le moment de l'extinction définitive approche. Il s'agit d'un péril à l'échelle mondiale. Nous devons, je vous l'adjure, oublier nos querelles intestines, nos différends personnels, sacrifier l'amour d'êtres chers. Il faut jeter toutes nos réserves dans la bataille. Nos réserves ce sont les femmes en âge encore de procréer. Il faut agir vite et avec le maximum de chance. Les femmes sont le bien le plus précieux que nous possédons. Nous devons les rassembler en un vaste groupement mondial. Chacune d'elles subira un traitement chimique. Je ne garantis pas l'efficacité absolue de ce traitement, car il dépend d'un grand nombre de circonstances, surtout glandulaires. Mais plus les essais seront nombreux, plus nos

chances de survie augmenteront. La femme, en entier, doit se consacrer à la parthénogenèse, qui lui donnera un enfant de même sexe, c'est-à-dire une fille. C'est la seule voie de salut. Encore une fois, que ceux qui ont trouvé une autre solution se lèvent. Qu'ils viennent à la tribune exposer leurs idées. Nous les écouterons avec toute l'attention requise.

Horray, d'un regard fulgurant, sonda l'hémicycle du stadium géant de New York. Il haletait, frémissant, anxieux. Le silence figea l'auditoire et ses dernières paroles ne reçurent aucun écho. Aucun des délégués ne se leva. Personne n'osa émettre une autre suggestion, car il n'en existait pas. Elles avaient toutes été épuisées rapidement. Les rapports confirmaient l'échec total de tous les traitements médicaux ou chirurgicaux. Si la médecine s'avérait impuissante, si les plus éminents gynécologues et généticiens reconnaissaient leur incompétence, alors, il ne restait qu'à se ranger à la solution du comité français : la parthénogenèse, avec les conséquences aléatoires qu'elle comportait.

Une motion finale fut votée. Les urnes circulèrent et le projet Horray fut adopté à une faible majorité, la plupart des délégués se réfugiant dans l'abstention.

Clider s'empressa de féliciter son ami à l'issue du congrès. Il lui serra chaudement la main.

— Votre diatribe était pleine de fougue. Vous avez su, par vos arguments, persuader les délégués... enfin la majorité. Votre appel à l'union a été très apprécié. Le vote ne reflète pas les sentiments de chacun. Dans les couloirs, j'ai surpris des conversations. Des représentants qui s'étaient abstenus hochaient gravement la tête et approuvaient implicitement vos suggestions. Le leitmotiv était : sauver la Terre du péril.

Horray épougeait son front ruisselant. Il s'était dépensé et il avait soif. Clider offrit un verre au bar du stadium. Plusieurs délégués, dont un Russe et un Américain, vinrent féliciter le gynécologue français, très touché par toutes ces marques de sympathie. Horray avala d'un trait sa bière glacée.

— Mon gouvernement est décidé. La France va entreprendre un recensement des femmes âgées de moins de quarante-cinq ans. Des fusées-cargos se tiendront prêtes à décoller pour la ceinture d'astéroïdes circulant entre Mars et Jupiter. Le choix du planétoïde est déjà fait. Une base américaine existe sur Cérès, un astéroïde à atmosphère assez froide, mais néanmoins respirable, et dont la pesanteur est comparable à celle de Vénus, donc légèrement inférieure à celle régnant à la surface de la Terre. Les hommes de la base se sont très bien adaptés sur Cérès. Des ordres seront donnés pour la création de logements.

— Pas d'obstacles majeurs ? interrompit Clider.

— Si. Nous en aurons beaucoup. D'abord, le recensement ne plaira pas à tout le monde. Il faudra particulièrement veiller à celles qui se soustrairont à cette exigence. De toutes manières, je ne crois pas qu'il soit indispensable de déporter toutes les femmes en âge de procréer sur Cérès. Des spécialistes opéreront une sélection parmi les meilleures. Vous n'ignorez pas, mon cher, que la parthénogenèse transmet fidèlement les caractères héréditaires, donc les tares. Celles-ci, sur des crapauds par exemple, apparaissent notablement amplifiées. Or, chez l'être humain, les défauts sont nombreuses. Sans le correctif de l'hérédité paternelle, les anomalies s'aggravaient de façon constante. Nous ne tenons pas à engendrer de petits monstres. C'est pourquoi une sévère sélection s'impose. Vous me suivez ?

L'Anglais approuva de la tête, achevant son verre :

— Très bien, Horray. J'admire même avec quel brio vous éliminez les écueils. Vous avez pensé à tout.

— Il le faut, quand on poursuit un but de l'envergure de celui qui nous préoccupe. Les véritables difficultés commenceront lorsque les intéressées recevront leurs convocations pour Cérès. Les maris, les parents, s'opposeront à ce départ forcé. J'ai parlé de sacrifices, d'abnégation, au congrès... Le problème, en définitive, réside davantage en la ségrégation... enfin, en la séparation, veux-je dire, que dans les traitements chimiques.

Clider plaida la cause des « sélectionnées » :

— Enfin, Horray, ces déportations... Croyez-vous cela bien humain ?

— Croyez-vous humain de condamner toute une race ? rétorqua le Français, surpris par l'argument de son confrère. Des allègements interviendront, si nous réussissons. Le retour des femmes sur la Terre sera envisagé. Mais nous devons travailler dans la sécurité absolue. Et puis, voyez-vous, je compte sur l'absence totale de radioactivité, sur Cérès, pour mener à bien notre entreprise. Le contact des radiations peut nuire aux expériences. Sur Cérès, l'atmosphère, Dieu merci, est pure. Il convient de multiplier les chances. L'Anglais se montra attentif :

— Vous pensez donc que sur Terre, la parthénogenèse ne réussirait pas ?

— Exactement. À cause de la radioactivité, je le répète. Sur Cérès, les femmes seront soumises à une « désintoxication » atomique ayant le traitement chimique... Maintenant, l'initiative reste aux gouvernements de la planète.

— La Grande-Bretagne suivra la France ! assura Anthony Clider. Tous ses délégués ont voté votre projet. Nous pouvons compter aussi

sur l'appui des États-Unis et de nombreux pays européens. Les nations de l'Est hésitent, mais l'exemple des Occidentaux renforcera considérablement l'opinion et sera contagieux.

— Je le souhaite ! grommela Horray entre ses dents.

Sa voix avait pris une intonation grave ; il le savait, le monde jouait sa dernière carte, sans être certain de gagner.

*
* *

Dans le stratocruiser qui les ramenait en Europe, Anthony Clider et Charles Horray étaient naturellement assis l'un à côté de l'autre. Par le hublot, ils pouvaient apercevoir les masses floconneuses des nuages, masquant la surface du sol. Du reste à quinze mille mètres, il aurait été bien difficile d'observer les continents. Le stratocruiser était pressurisé, climatisé. Il y régnait une chaleur douce, une ambiance quète. Les passagers, allongés sur des sièges confortables, se sentaient en parfaite sécurité. À deux mille kilomètres à l'heure il faudrait un peu moins de cent quatre-vingts minutes pour franchir l'Atlantique.

La cabine insonorisée éliminait les bruits extérieurs. Du reste, dans l'atmosphère raréfiée, les sons ne se propageaient pas avec la même intensité qu'au ras du sol.

Horray se pencha vers son confrère :

— J'ai une confidence à vous faire, Clider, parce que vous êtes mon ami et aussi parce que vous me comprenez...

L'Anglais sursauta. Le front rembruni de Charles Horray l'inquiétait. En outre, la voix de ce dernier, volontairement basse, trahissait un certain malaise.

— Une confidence ? À quel sujet ?

— Sur la parthénogenèse...

— Mais...

— Je sais, coupa le Français, j'ai tout exposé au congrès. Mais vous ignorez cependant un détail... un détail très important, capital, et que j'ai cru bon d'omettre au Stadium parce qu'il reste le pivot de ma politique. Si je l'avais dévoilé, j'aurais ôté les espérances de mon programme à tous les délégués.

— Vous m'inquiétez, mon ami, balbutia Clider, sombre. De quoi s'agit-il ?

— Je n'ai pas attendu l'ouverture du congrès pour me livrer à des tests sur la parthénogenèse. Je vous ai dit que j'avais tenté des expériences sur des crapauds, des poules, des lapines... Des êtres semblables étaient nés, tous des femelles. J'ai fait mieux. Il y a un an, je me suis servi de sujets humains...

Devant les yeux agrandis du Britannique, le Français s'empressa d'ajouter vivement :

— Rassurez-vous. Mes cobayes étaient consentantes. Elles avaient signé un papier déclinant ma responsabilité. Mais elles désiraient tant avoir une fille que la parthénogenèse leur en offrait peut-être la possibilité. Dans ma clinique de Neuilly, sous le sceau du secret professionnel, elles ont subi les traitements chimiques indispensables à la scission de l'ovule...

— Alors ? haleta Anthony Clider, crispant ses doigts sur les accoudoirs de son fauteuil.

La mine maussade d'Horray ne laissait aucune illusion. Le Français corrobora, par la parole, les pressentiments de son collègue :

— Hélas ! Trois échecs sur trois tentatives... L'ovule s'est bien scindé en deux parties ; l'un a bien fécondé l'autre, donnant naissance à un fœtus... Mais l'embryon a avorté au bout de trois mois. Ces échecs sont imputables aux retombées radioactives. Vous comprenez maintenant pourquoi j'insiste pour que les nouvelles tentatives aient lieu sur Cérès, sur un monde non soumis à des radiations nocives.

— Êtes-vous certain que la radioactivité soit la cause de ces échecs ? D'autres facteurs peuvent entrer en cause. Le dérèglement glandulaire, par exemple.

— Nous tournons dans un cercle vicieux. Ce dérèglement de certaines glandes, hypophyse, surrénales, etc., provient justement du coefficient élevé de radiations absorbées par les humains.

Horray s'interrompit car un steward se penchait vers lui, souriant :

— Veuillez attacher votre ceinture, monsieur. Nous arrivons au-dessus de Paris. Dans deux minutes, nous allons atterrir.

Le gynécologue français obéit. Il boucla la sangle qui le maintenait à son siège et, observant par le hublot, il s'aperçut que le stratocruiser avait perdu considérablement de l'altitude. Par une échancrure des nuages, il distingua la capitale qui défilait à vive allure. La tour Eiffel passa comme un éclair...

L'énorme engin bascula. Les sièges gyroscopiques opérèrent un lent mouvement de balancier, à peine perceptible, et les rétro-réacteurs entrèrent en action. Dans un bruit de tonnerre, heureusement étouffé par l'insonorisation, l'appareil descendit à la verticale au-dessus d'Orly, crachant une colonne de flammes par ses tuyères.

Il se posa avec douceur sur une aire cimentée. Le rugissement des moteurs s'éteignit. Le steward commenta :

— Messieurs les délégués britanniques sont priés de demeurer à leurs places. Dans dix minutes nous repartons pour Londres.

Horray se leva. Il tendit la main à son collègue.

— Maintenant, vous n'ignorez rien de nos chances. Elles sont aléatoires. Mais comme il n'existe pas d'autre solution, nous tenterons l'impossible... Au revoir, Clider. Bonne fin de voyage.

D'un œil sombre, l'Anglais regarda son ami qui franchissait le sas

et posait le pied sur les premiers échelons de la passerelle amovible. Les délégués français imitèrent Horray et bientôt, à bord, il ne resta plus que les représentants britanniques.

L'un de ceux-ci, apercevant Clider solitaire, s'assit à la place du Français. Il affichait une mine confiante.

— À propos, mon cher Clider... Vous croyez que la parthénogenèse nous tirera du pétrin ?

— Bien sûr... bien sûr... opina l'éminent gynécologue, lointain. Horray est un grand savant. La parthénogenèse reste notre seule espérance.

— Mais enfin... cette idée de quitter la Terre. Ce n'est pas raisonnable !

— J'en conviens. Mais l'atmosphère terrestre est polluée. Vous comprenez les motifs de Charles Horray ?

— Pas très bien... fit le délégué avec une grimace.

— Alors, tant pis, mon ami... Cela signifie que vous êtes un mauvais généticien ! Désolé de vous l'apprendre.

L'autre encaissa la critique avec mauvaise grâce. Furieux, il haussa les épaules et quitta son fauteuil. Il regagna la place qu'il occupait précédemment.

Clider, qui avait à réfléchir, à méditer, soupira, heureux de s'être débarrassé du raseur.

*
* *

Trois mois plus tard, le gouvernement français promulguait une loi dite d'« intérêt national ». Il invitait toutes les femmes de moins de quarante-cinq ans à se faire recenser dans les mairies. Passé une date limite, celles qui ne seraient pas en mesure de montrer, aux services de contrôle, leur fiche individuelle, encourraient des sanctions.

On assista à une ruée vers les hôtels de ville, un rush relatif, puisque le nombre des femmes recensées, en France, ne dépassait pas le chiffre de quatre mille, les autres, plus âgées, ne présentant aucun intérêt.

Les « désignées » d'office répondirent spontanément à l'appel du gouvernement, dans un élan patriotique, poussées par l'instinct de conservation. Il est vrai qu'une vive campagne publicitaire avait préludé la promulgation de la loi, axée sur la parthénogenèse et ses espoirs. Télévision, cinéramascope, services de presse, vantèrent l'extraordinaire confiance que portait Charles Horray en son traitement chimique. Des films rétrospectifs, pris vingt ans auparavant, montraient une clinique gynécologique et des nurses emmaillottant des fillettes nouvellement nées. Des commentateurs optimistes certifièrent que de telles scènes se renouvelleraient grâce à

la parthénogenèse. L'effort demandé serait rude, mais il porterait ses fruits.

Cette campagne, savamment orchestrée par le gouvernement, prônait évidemment les avantages de la conception sans père, seule capable de donner des enfants du sexe féminin. Elle développait aussi les avantages pécuniaires offerts par l'Académie de Médecine à toutes les femmes qui ne se soustrairaient pas au recensement.

Bref, les publicistes mirent tellement d'enthousiasme, les intéressées tellement de bonne volonté, que ces dernières furent toutes recensées en un temps record, bien avant la date limite. Les fiches individuelles, pas plus que la campagne publicitaire, ne mentionnèrent la déportation sur Cérès, pourtant nullement ignorée du grand public. Mais le gouvernement soucieux d'éviter les incidents, avait cru bon de passer la dramatique décision sous silence. À quoi bon éveiller des alarmes dans le cœur des recensées puisque toutes ne partiraient pas pour la ceinture d'astéroïdes ?

Les premières difficultés surgirent le jour où les « enregistrées » reçurent une convocation, stipulant de bien vouloir se présenter au centre de contrôle le plus proche de leur domicile, l'adresse de ce centre figurant sur la convocation.

Les femmes comprirent qu'elles ne s'appartenaient plus mais qu'elles avaient fait don de leurs corps à l'État. Leurs maris, ou leurs parents, tinrent des meetings de protestation mais le mécontentement ne dépassa pas ce stade. Du reste, d'un commun accord, les services d'informations du pays, presse et télévision, sous le contrôle du gouvernement, ne parlèrent pas de ces réunions sporadiques, localisées. Le silence étouffa l'affaire.

Les représentantes du sexe faible firent preuve, une fois de plus, de civisme ; et même de patriotisme. Poussées par le désir de voir une fille égayer enfin leurs foyers, elles se rendirent aux centres de contrôle qui les prirent en charge pendant plusieurs jours. Elles subirent une quantité impressionnante de tests, depuis l'encéphalogramme jusqu'à des examens chimiques.

Elles se prêtèrent de bonne grâce à toutes ces exigences, puis les docteurs les libérèrent, les priant de regagner leurs domiciles. Alors commença, pour les centres, un véritable travail de classement, d'élimination. Consultant des fiches, les examinant avec la plus sévère minutie, les spécialistes opérèrent un tri impitoyable. Bien peu d'élues, en vérité, trouvèrent un accueil auprès de l'Académie de Médecine, patronnant cette vaste campagne de sélection.

Les fiches des femmes reconnues aptes, tout au moins représentant toutes les qualités requises, se centralisèrent à Paris. Une ultime élimination ramena le nombre des postulantes à une cinquantaine. C'était peu, comparé à la tâche immense que l'on attendait des élues,

mais ce chiffre suffisait à susciter toutes les espérances. De plus, cela ne servirait à rien de déporter sur Cérès toutes les femmes en âge de procréer, sans avoir si la parthénogenèse donnerait les résultats escomptés.

Le gouvernement français, conscient de la gravité de la situation, désireux en outre de fouetter l'énergie des autres pays, était décidé à brûler les étapes. Il publia un décret par lequel il enjoignait à la cinquantaine de femmes sélectionnées de se tenir prêtes à partir pour Cérès, dans la ceinture d'astéroïdes gravitant entre Mars et Jupiter.

Cette fois, les difficultés s'aggravèrent. Si les intéressées protestèrent pour la forme – car depuis le congrès de New York elles n'ignoraient rien de leur future destination – par contre, les maris, parents et amis s'interposèrent à ce départ lointain, peut-être sans retour.

Les meetings reprirent de plus belle, violents, passionnés. Des piquets de vigilance se formèrent devant les domiciles de futures habitantes de Cérès et en interdirent l'accès aux forces de police chargées de diriger les déportés sur le centre d'envol des fusées spatiales, aux environs de Paris.

Le ministre de l'Intérieur, prévenu de cette opposition, se montra inflexible, dur. Dans une allocution télévisée, reproduite dans tous les journaux, il donnait à titre d'exemple le civisme Ses « élues », leur abnégation totale. Les familles seraient largement indemnisées et les cinquante sélectionnées étaient déclarées « bien national ». Aussi l'État pouvait-il en disposer quand il le voulait. Le ministre annonça que la loi de déportation serait appliquée sans favoritisme, dans toute sa rigueur et que la police était autorisée à utiliser la force en cas de nécessité. Des sanctions seraient même prises à l'égard des fauteurs de troubles.

De chauds partisans pactisèrent avec les familles des déportées. Mais un autre clan se forma, non des moindres, sous l'égide de la Société Protectrice de l'Homme, association fondée par une grande revue médicale, cautionnée en outre par d'éminents savants.

La S.P.H. lançait des cris d'alarme depuis dix ans et justifiait son but. Elle qualifiait la situation de dramatique car l'apport sans cesse accru d'éléments masculins ne pouvait conduire qu'à l'extinction inéluctable de l'humanité. Sans la femme, la conservation de l'espèce s'avérait impossible, aucune machine, si perfectionnée soit-elle, ne remplaçant les organes féminins.

Les idées se partagèrent donc. Certaines s'orientèrent vers celles de la S.P.H., qui approuvaient nettement le projet gouvernemental, d'autres rejoignirent les rangs de l'opposition. Des heurts se produisirent, violente. Des bagarres éclatèrent entre les deux clans, surtout dans les grandes villes, et la police dut intervenir fréquemment

pour séparer les antagonistes.

La télévision lançait des appels au calme, à la conciliation, mais ces conseils restaient sans écho dans les esprits enfiévrés. C'est alors que le ministère de l'Intérieur décida d'utiliser la force publique pour arracher les « sélectionnées » à leurs foyers.

On assista à des scènes déchirantes, poignantes. De nouvelles bagarres opposèrent le clan du « non » aux forces de police. Mais finalement, la loi l'emporta, après de durs palabres et émeutes.

La cinquantaine de femmes, protégées par un important service d'ordre, furent dirigées sur la capitale où une grosse fusée-cargo attendait le départ. Bien entendu, les abords du terrain étaient sévèrement gardés par l'armée qui avait mis en place un incroyable dispositif de sécurité.

Des fils électriques, parcourus par un courant à haut voltage, entouraient l'aire d'envol. De nombreux manifestants, nonobstant les avertissements, se heurtèrent à ces barrières. Ils tombèrent foudroyés.

Des hélicars de la police patrouillaient sans cesse au-dessus du terrain, en interdisant l'approche à tous véhicules privés. Quand ils décelaient un rassemblement important, ils se dirigeaient sur les lieux et déversaient sur les insurgés des nuages de gaz lacrymogènes, dispersant ainsi la manifestation.

Les femmes désignées arrivèrent à la base par la voie des airs, se soustrayant ainsi aux barrages dressés sur les routes et les voies ferrées par les émeutiers. Immédiatement, elles s'engouffrèrent dans l'immense astronef.

Charles Horray, accompagné par un groupe de confrères et d'assistants, se présenta dix minutes avant le départ. Il disparut à l'intérieur du vaisseau, en même temps que l'équipage. Puis le lourd fuseau d'acier vibra. Ses réacteurs crachèrent des torrents d'énergie et la machine de l'espace s'éleva verticalement, sur une colonne de flammes, au milieu des hurlements de protestation et des poings tendus des manifestants tenus à distance par le barrage électrifié.

À l'altitude de trente mille mètres, le cargo stoppa ses réacteurs auxiliaires et mit en route ses moteurs atomiques. Un fulgurant éclair jaillit à l'arrière de l'engin, imprimant une poussée colossale.

Sur les couchettes anti-G, les passagères sombrèrent dans l'inconscience.

*

* *

Aux États-Unis, en Grande-Bretagne, dans bien d'autres grands pays encore, des scènes analogues se déroulèrent. Les mêmes lois furent promulguées, appliquées. D'autres fusées-cargos s'envolèrent pour Cérès où d'importantes constructions avaient été édifiées pour le

logement des déportées et des gynécologues.

Les petites nations de la planète, moins favorisées, pas assez riches pour disposer de fusées spatiales, ne furent pas astreintes à imiter l'exemple des « Grands ». Seules, les volontaires trouvèrent place dans les vaisseaux interplanétaires. Mais les conventions internationales stipulaient que le péril menaçant la totalité des humains, les petits pays seraient aidés si la parthénogenèse donnait les résultats espérés.

La base américaine de Cérès accueillit donc cet afflux de visiteurs et de visiteuses, surtout, avec un peu d'appréhension. Néanmoins, comme il s'agissait d'un problème hautement mondial, les savants de la base hochèrent la tête et furent noyés dans la masse des nouveaux arrivants. Cérès ressembla bientôt à une tour de Babel. On y parla différents dialectes.

Bien entendu, la vie s'organisa rapidement. Les baraquements étaient chauffés de façon à combattre la rigueur de la température qui, même à midi, atteignait encore cinq ou six sous zéro. La nuit, le thermomètre descendait facilement à moins trente.

Hors cela, l'astéroïde était un petit monde non seulement froid mais désert. Il n'existait aucune végétation, hormis quelques lichens et des mousses polaires. Son diamètre mesurait la moitié de celui de la Lune. Sa faible pesanteur laissait une impression de légèreté. C'est dans une telle ambiance que les premières tentatives commencèrent...

CHAPITRE III

Chaque pays possédait une clinique préfabriquée, nantie des perfectionnements les plus modernes. Un air conditionné circulait dans les chambres et des régulateurs thermiques maintenaient une température constante de vingt-deux degrés.

La France était l'une des nations à avoir envoyé le plus de femmes sur Cérès. Sa position géographique l'avait quelque peu épargnée des retombées radioactives. Les cinquante femmes du « clan » français étaient les moins atteintes, leur coefficient radioactif restant toutefois élevé par rapport aux premières années de l'ère atomique, mais plus faible que les femmes américaines ou russes, par exemple.

Néanmoins, elles subirent la « désintoxication », qui consistait à éliminer le plus possible leur radioactivité corporelle. Les stérilisateurs et les lampes kappa, procédés récemment mis au point pour lutter contre les radiations, n'opérèrent évidemment pas de miracle, mais comme Cérès disposait d'une atmosphère parfaitement pure, le coefficient radioactif diminua rapidement.

Alors commença le traitement chimique proprement dit. Horray et son équipe suèrent à grosses gouttes quand ils injectèrent, par piqûres intraveineuses, un liquide verdâtre qui n'inspirait nullement confiance aux patientes.

Les piqûres se poursuivirent à un rythme journalier pendant une semaine. À présent, il ne restait plus qu'à attendre le résultat, en priant pour qu'il fût un succès.

Charles Horray rongea son frein. Chaque fois qu'il soumettait ses « cobayes » à un examen radiologique, son cœur battait très fort, son émotion et son angoisse atteignaient leur paroxysme. Jamais, au cours de sa carrière de gynécologue, il n'avait connu semblable suspense. Jamais, non plus, il n'aurait pensé qu'un jour la parthénogenèse, prohibée par les lois terrestres, viendrait au secours de l'humanité.

Un matin, un peu moins de trois mois après le début du traitement, alors qu'il venait de vérifier les radios, un sourire crispé détendit son visage. Oh ! un pâle sourire, éphémère, mais d'où filtrait un mince espoir. Comme tout savant désireux de ménager son diagnostic, il se gardait bien de conclure à un succès.

Dans son bureau, il absorba un verre de rhum et alluma une cigarette, preuve qu'une certaine nervosité l'animait. Il entra dans le champ du visiophone et demanda Clider au standard. L'opérateur manipula des boutons. Sa silhouette s'effaça de l'écran et au bout de

deux minutes, Anthony Clider parut, en blouse blanche.

— Du nouveau ? interrogea l'Anglais, avide.

Horray hésita. Il n'aimait pas dévoiler ses batteries au visiophone. Il hocha la tête, équivoque.

— Oui et non, dit-il.

— Ce n'est pas une réponse...

— Passez donc à mon bureau, voulez-vous ? Un sourire dérida les lèvres du Britannique.

Ses yeux lancèrent des éclairs.

— J'aime mieux ça ! soupira-t-il. J'arrive immédiatement.

— Couvrez-vous, mon vieux ! conseilla le Français. Il fait un froid de canard.

Horray coupa le contact. Il attendit patiemment son collègue et dix minutes plus tard, Clider arrivait, chaudement emmitoufflé dans des vêtements de fourrure, ayant, malgré le froid, bravé les cinq cents mètres séparant les cliniques française et anglaise.

Clider ôta sa pelisse et frissonna. Le froid était mordant et oscillait entre dix et douze sous zéro. Un pâle soleil, anémique, lointain, ne parvenait pas à réchauffer l'atmosphère.

— Asseyez-vous, mon cher, invita Horray, désignant un fauteuil. Vous prendrez bien un verre de rhum ? Il vient des Antilles, naturellement...

L'Anglais se frotta les mains.

— Volontiers, mais vous ne m'avez pas fait venir pour me vanter les mérites du rhum de la Martinique !

Le Français s'assit. Dans sa blouse blanche, il était un peu pâle. Une certaine anxiété, malgré un optimisme apparent, transpirait dans son regard. Un psychologue l'aurait décelée aisément et Clider, observateur, ne s'y trompa pas.

— Non, bien sûr... Voilà quatre-vingts jours que j'ai commencé le traitement sur mes cinquante clientes. Cela me donne du travail, mais je ne m'en plains pas. Nous avons quitté la Terre pour nous atteler à une rude besogne. Déjà, en ce laps de temps, je puis tirer certaines conclusions.

— Des bonnes, j'espère ?

Horray hésita, comme devant l'écran du visiophone. Visiblement, il manquait encore de conviction. Il éluda la question :

— Sur cinquante parthénogenèses, dix-huit sont en bonne voie, c'est-à-dire que l'ovule s'est scindé en deux parties, l'une fécondant l'autre. Du reste, contemplez ces clichés...

Il ouvrit un tiroir et en extirpa plusieurs plaques photographiques. Il les tendit à Clider qui, au hasard, en observa une par transparence.

— Évidemment ! admit l'Anglais. On décèle très visiblement les fœtus...

Fronçant les sourcils, il reposa les clichés sans même se donner la peine d'en examiner un second, puis appuya ses deux mains sur le bureau. Il contempla fixement son collègue :

— Vous m'avez dit dix-huit sont en bonne voie... Mais, les autres ?

Horray baissa la tête, mal à l'aise. Il confessa en soupirant :

— Les traitements chimiques n'ont pu parvenir à la bipartition de l'ovule.

— Comment expliquez-vous cet échec ?

— Nous rencontrons toujours ces anticorps, malgré la désintoxication atomique. Je ne crois pas que nous puissions totalement nous en débarrasser. Les enzymes perturbent certaines sécrétions glandulaires, c'est un fait confirmé, au lieu de jouer un rôle de régulateur. Mais elles éliminent en partie, ou en totalité, les substances chimiques injectées. Vous voyez que nous nous heurtons à des difficultés. Je gardais mon pessimisme pour moi ; mais, au départ, je savais que tout n'irait pas sans obstacles.

Clider semblait déprimé. Il était las, pâle, abattu. Ses yeux manquaient d'éclat. La victoire lui apparaissait de plus en plus problématique. Son collègue lui tapota l'épaule.

— Allons, ne désespérons pas. Dans dix-huit cas, l'ovule s'est scindé en deux. Dans une dizaine de jours, nous atteindrons le point critique. Ou bien la fécondation se poursuivra et l'embryon se développera. Ou bien...

Horray changea de sujet, brusquement. Il n'aimait pas les diagnostics précoces. Il n'aimait surtout pas se tromper.

— De votre côté, avez-vous commencé vos travaux ?

— Il y a une quinzaine de jours, tout au plus. D'un commun accord avec les autres délégations, nous vous avons laissé l'initiative. L'idée de la parthénogenèse vous appartient. En outre, nous avons besoin de vos conseils avisés.

— Côté américain ? Rien de neuf ?

— Je ne crois pas qu'ils aient commencé. Récemment, ils procédaient encore aux ultimes tests préliminaires. Le Français se caressa le menton :

— Je vois ! On me laisse la part entière de responsabilité. Si j'échoue, on dira que ma méthode ne valait rien. Je connais certains de mes confrères. Des ingrats !

Il ajouta vivement, devant la mine navrée de son ami :

— Ne prenez pas ça pour vous, Clider. Vous m'avez toujours aidé, conseillé même. En tout cas, vous marchiez de pair avec moi et vos travaux pratiques sont commencés. Votre confiance ranime mon espoir défaillant... Tandis que les autres... Des larves ! Ils ont peur du lendemain, peur surtout de l'échec. Ils attendent comme des badauds devant un paquet de dynamite et qui n'osent le ramasser par crainte

qu'il expose. Par contre, ils le toucheront si un audacieux le fait avant eux... Vous avez compris que l'audacieux, c'est moi !

Anthony Clider avala son rhum. Le breuvage alcoolisé lui fit du bien. Il se leva et tendit la main à son confrère. Il n'avait plus rien à apprendre de celui-ci et, de plus, il aspirait à rentrer au plus tôt à sa clinique afin d'opérer les examens radiologiques, bien que ces derniers fussent un peu prématurés. Mais sa hâte était telle d'apercevoir les fœtus sur l'écran qu'il brûlait les vaisseaux.

— À bientôt, Clider, fit Horray, accompagnant l'Anglais à la porte. Et bonne chance, naturellement. Je vous préviendrai dès que j'aurai du nouveau.

Le Britannique releva le col de sa pelisse et se retrouva dehors par un froid mordant. Le soleil pâle rasait l'horizon et disparaîtrait bientôt. La nuit succéderait, translucide, idéale pour des observations astronomiques.

Clider frissonna et s'engouffra dans un véhicule muni de chenilles. Il s'installa au volant. Les chenilles griffèrent la glace et l'engin s'éloigna en direction de la clinique anglaise. Il passa à proximité de la base américaine, première habitation de Cérès. Les bâtiments, qui abritaient les savants étaient déjà brillamment illuminés, car la nuit arrivait à vive allure. Du reste, même pendant la journée, une demi-obscurité régnait sur l'astéroïde privé de soleil. La puissante antenne-radio, reliant ce petit monde à la Terre, se découpait sur un fond diaphane.

Clider, vieilli, grelottant malgré le chauffage de la chenillette, stoppa devant les baraquements préfabriqués, en matière isolante, sur lesquels flottait le pavillon de l'Union-Jack. Il s'efforça de chasser ses sombres pressentiments, car la conversation avec Horray n'avait rien eu de bien réjouissant. Il se composa une attitude plus sereine, s'engouffra sous le vaste porche, et rejoignit ses collaborateurs.

*

* *

Quinze jours passèrent et la nervosité de Charles Horray atteignit son paroxysme. Il se maîtrisait devant ses collaborateurs, mais lorsqu'il se retrouvait seul, dans son bureau ou dans son petit appartement, une vitalité excessive l'animait. Il marchait de long en large, le front assombri, supputant ses chances. Il se départait alors de son flegme apparent, broyant même des idées pessimistes.

Quotidiennement, il soumettait ses clientes à une radiographie. Il n'achevait que fort tard sa besogne harassante. Dans un état de surexcitation constante, il en oubliait les principaux repas, s'alimentant avec des sandwiches. La partie qu'il jouait était primordiale pour l'humanité. Son ampleur dépassait la simple

expérience de laboratoire.

Horray subit un choc terrible quand onze de ses « malades » éliminèrent leurs fœtus. Il crut la partie perdue et un immense désespoir l'envahit. Comme sur la Terre, l'embryon, après un stade évolutif de trois mois, cessait son développement pour une cause inexplicable. Les diaboliques anticorps, encore non neutralisés par les stérilisateurs et les lampes kappa, entravaient la parthénogenèse.

Un moment découragé, le gynécologue reprit espoir, ses ultimes chances résidant dans les sept embryons encore en gestation et qui semblaient avoir franchi sans encombre le cap fatidique. Néanmoins, Horray se garda bien de formuler le moindre diagnostic, même vis-à-vis de ses assistants.

Il nota deux nouveaux avortements, respectivement six et dix jours plus tard, ce qui ramenait le nombre de fœtus à cinq, sur un effectif de cinquante au départ. L'échec était lourd, peut-être irréparable. En admettant que les cinq « rescapés » viennent à terme, il faudrait un nombre incalculable de femmes pour un résultat quasi-insignifiant. La Terre ne se repeuplerait qu'à une cadence fort lente, en tout cas bien loin des prévisions.

Par précaution, et parce qu'il doutait encore du résultat, le Français laissa s'écouler plusieurs jours supplémentaires. Un dernier examen radiologique confirma que les embryons poursuivaient leur développement, mais rien n'indiquait encore qu'ils donneraient naissance à des filles.

Du côté anglais, Clider signala un pourcentage d'échecs de soixante-dix pour cent, les femmes britanniques ayant subi le même traitement que leurs congénères françaises. Dans les autres cliniques, chez les Américains notamment, on attendait les résultats définitifs de Clider et de Horray avant de commencer une nouvelle méthode préconisée par Alexander Nitosh le grand généticien de New York, qui consistait, selon d'officieuses informations filtrant de l'hôpital U.S., à hiberner artificiellement les femmes avant application du traitement clinique.

Six mois s'écoulèrent donc depuis le début de l'expérience. Les cinq fœtus français « tenaient le coup », selon l'expression d'un jeune assistant. Les futures mères se portaient admirablement et sentaient confusément que quelque chose de nouveau se préparait. Elles acceptaient les examens avec une passivité extraordinaire et en lui-même, Horray admirait les déportées. Jamais, au cours de ces six mois, celles-ci ne manifestèrent leur impatience. Elles conservaient leur sang-froid et avaient conscience de leur responsabilité. La Terre ne misait-elle pas sur elles pour assurer sa survie ?

Bien sûr, elles parlaient de leurs pays, de leurs parents, de leurs amis. Horray, pour entretenir leur moral, les distrayait du mieux qu'il

pouvait. Cinéramascope, lectures, disques, aidaient à passer le temps. La grande antenne captait des messages de la Terre qui envoyait régulièrement des nouvelles des familles.

Ce soir-là, alors que le gynécologue s'était retiré dans son bureau et fumait une cigarette tout en observant, par la vaste baie, la voûte constellée du ciel, on frappa à la porte.

C'était un assistant. Il apportait les clichés des dernières radiographies. Agrandies, ces dernières présentaient un champ d'investigation plus vaste, plus précis, que la vision de l'écran mural.

Horray observa la première plaque, par transparence. Il tressaillit, et regarda plus attentivement, s'aidant par surcroît d'une loupe. Il poussa une exclamation :

— Domon ! hurla-t-il à l'adresse de son assistant.

Domon, un jeune gynécologue, fixa son patron d'un œil ahuri. Il n'avait pas examiné les plaques radiographiques et il ignorait le motif de la brutale excitation d'Horray.

Celui-ci, pâle, tremblant, tendit le premier cliché à son assistant :

— Admirez, Domon, admirez donc ! Vous m'en direz des nouvelles !

Le jeune homme ne se fit pas répéter l'invitation. Il plaça le cliché à hauteur de ses yeux, à deux mètres devant une grosse ampoule au xénon. La vision qu'il obtint manquait de clarté car il n'était guère compétent. Il n'exerçait que depuis peu.

Il s'excusa :

— Heu... franchement, docteur, je ne vois rien...

Horray lança sur le bureau le deuxième cliché qu'il examinait. Il glapit :

— Mais cela crève les yeux, pourtant ! Ne remarquez-vous donc pas que les embryons ne sont pas du sexe masculin ?

Domon frémit. Il plongea le nez sur la photographie et, du fouillis complexe, extirpa le détail du patron. Effectivement...

— Mais alors, docteur, balbutia-t-il, complètement transformé, les lèvres tremblantes, les paupières grandes ouvertes.

— Taisez-vous, Domon ! Ne prononcez pas le mot « réussite ». Pas encore. L'espoir se confirme. Mais ce n'est peut-être qu'une illusion d'optique. Il est trop prématuré de s'avancer avec certitude.

Le jeune gynécologue accepta la cigarette que lui tendait son éminent aîné. Il fuma nerveusement.

— Mais la parthénogenèse ne peut donner naissance qu'à des êtres du sexe féminin, vous le savez bien... Que redoutez-vous ?

— Je l'ignore. En tout cas, n'ébruitez pas la nouvelle, surtout pas chez les femmes. Je dois les tenir encore dans l'ignorance, bien qu'elles me posent sans cesse des questions. Je leur dirai que les clichés manquent encore de clarté...

Mais, un mois plus tard, le doute ne fut plus permis. Les derniers examens montrèrent une créature nullement du genre masculin. Horray hésita à communiquer la nouvelle aux intéressées. Il le fit avec ménagement. Aussitôt, à la clinique française, ce fut un immense cri de joie.

Clider, le premier vint féliciter son collègue. Puis Nitosh arriva à son tour. Les deux savants examinèrent les clichés et l'Américain hocha la tête.

— C'est bizarre, dit-il, énigmatique. D'ordinaire, on distingue le sexe avec plus de netteté...

Horray retint son souffle. L'inquiétude burina ses traits, mais il reprit vite son aplomb. Il possédait un argument convaincant :

— Vous n'allez tout de même pas soutenir qu'il s'agit d'un garçon !

— Non, bien sûr... incontestablement. Mais on a vu des êtres sans sexe.

Horray et Clider sursautèrent.

— Que voulez-vous dire ? fit l'Anglais avec une grimace accusant ses rides.

Alexander Nitosh reposa le cliché et soupira :

— Je ne voudrais pas vous décevoir, mais je vous donne mon avis. L'embryon, à l'issue de son complet développement, dans deux mois au plus tard, ne donnera pas naissance à un garçon ou à une fille, mais à une créature intermédiaire, c'est-à-dire parfaitement incapable de procréer.

— Vous divaguez, Nitosh ! rétorqua Horray, très pâle. L'être sans sexe existe réellement, mais il s'agit d'une malformation. De plus, ces cas sont d'une extrême rareté. Or, avouez-le, les cinq clichés présentent les mêmes analogies.

— J'espère que je divague ! dit l'Américain, tendant la main à ses collègues. Je le souhaite pour vous... et pour l'humanité. Patientons donc. Il convient d'attendre encore deux mois. Nous serons alors fixés. À ce moment-là seulement, je commencerai de placer mes quarante-deux déportées en hibernation artificielle.

Clider prenant visiblement la défense de son ami français, se montra ironique. Alexander Nitosh était un vieux bonhomme abominablement prétentieux. Clider n'était pas fâché de lui couper sa superbe. Mais l'Américain en avait vu d'autres.

— Ah ! vous croyez votre hibernation miraculeuse ?

— Je ne crois pas aux miracles, mon cher. Mais il serait impensable, si Horray échouait, de recommencer le traitement chimique dans les mêmes conditions, sans y apporter de modifications. Non seulement ce serait impensable, mais criminel. La Terre attend l'impossible de nous. Elle se meurt lentement. Tout retard aggrave le mal. Voilà pourquoi nous attendons, à l'hôpital U.S., les résultats de la

section française.

Nitosh sortit et aussitôt après son départ, Clider agrippa son ami par l'épaule :

— J'espère que vous ne croyez pas un traître mot de ce radoteur ! Il crève de jalousie. Il aurait voulu que l'initiative de la parthénogenèse revienne à lui. Vous l'avez devancé.

Horray esquissa un pâle sourire.

— Merci, Clider, vous êtes très chic de me remonter le moral. Mais, comme moi, vous avez vu les clichés. Franchement, peut-on affirmer qu'il naîtra cinq filles ?

L'Anglais hésita puis se montra moins affirmatif. Il céda du terrain.

— Heu... Il ne s'agira pas d'un garçon, en tout cas. Les progrès de la radiographie ont permis, ces dernières années, de différencier avec exactitude les sexes avant leur naissance. Si vous voulez mon avis...

Devant la nouvelle hésitation de Clider, Horray acheva :

— ... Vous partagez l'opinion de Nitosh, n'est-ce pas ? Rassurez-vous, je ne vous en veux pas. Vous n'êtes pas le seul. Moi aussi je pense à l'être sans sexe. Le diagnostic de Nitosh n'a fait qu'accroître mon pressentiment. C'est abominable !

Horray s'affaissa sur un fauteuil et enfouit sa tête dans ses mains, devant Anthony Clider, navré.

*
* *

Il naquit cinq petits monstres de la parthénogenèse. Au bout de quelques mois, les traits s'affirmèrent. Ils n'étaient ni fins, ni grossiers. C'était indéfinissable. Mais le plus effarant était l'absence d'organes sexuels. Une fois encore, les terribles anticorps n'avaient pas voulu donner de fille aux humains... du moins une fille normalement constituée, capable de procréer.

On conçoit la dramatique désillusion qui s'abattit sur la base française. Tous étaient atterrés. Les cinq mères contemplaient avec hébétude les monstres qu'elles avaient mis au monde et elles ne semblaient pas comprendre. Leur déception faisait peine à voir. Cet échec sapait leurs dernières espérances. Qui sauverait les hommes du péril ?

Dans un coin de son bureau, Horray, plus livide qu'un mort, se mordait les lèvres et cherchait en vain une solution. Dans son désarroi, l'image de Nitosh se profila dans son esprit : Nitosh et son hibernation artificielle.

CHAPITRE IV

L'hibernation artificielle ne donna aucun résultat tangible. Diverses autres méthodes échouèrent. À ce moment-là, Alexander Nitosh comprit que tout ce qu'il pourrait tenter serait inutile. La race humaine était irrémédiablement condamnée !

Sur quarante-deux hivernées américaines, soumises au traitement parthénogénésique, quatre seulement conservèrent leurs foetus jusqu'au développement final. Elles donnèrent naissance à quatre créatures asexuées. Il en fut de même pour les déportées des autres pays. La base soviétique, située aux antipodes de l'astéroïde, signala un échec parallèle. Seul, le pourcentage variait.

Un immense découragement figea les gynécologues du monde entier, à la diffusion de cette nouvelle. Sur Terre, la consternation régna. Le miracle attendu ne s'était pas produit et bien des familles se tournèrent vers Dieu et prièrent pour l'humanité. Des suicides endeuillèrent journellement la planète. Les gens bouleversés erraient dans les rues. Les rares femmes restées dans leurs foyers se terrèrent, craintives...

Les années passèrent. Horray, Nitosh et Clider vieillissaient. Ils approchaient de soixante-dix ans. Ils sentaient leurs forces décliner mais ils n'abdiquaient pas. Ils s'étaient opposés formellement au retour des déportées sur la Terre. Seule, l'U.R.S.S. passa outre et décida de rapatrier sa base.

Sur Cérès, la vie s'écoulait, morne, triste. De fréquents conseils réunissaient les trois gynécologues occidentaux. Dans les laboratoires, on traquait les anticorps et les enzymes, on appliquait des traitements inédits. La parthénogenèse rendait toujours le même verdict : des êtres sans sexe.

À un certain moment, l'espoir se leva. Un savant américain, un astronome, qui avait fait venir sa femme, annonça qu'il attendait un heureux événement dans son foyer. Il naquit... un garçon, à la plus grande déception de tous. Pourtant, Nitosh avait fait subir à la femme de l'astronome, une « désintoxication » atomique. Le gynécologue américain avait pensé que l'absence de radioactivité pallierait la carence de filles, neutralisant les anticorps.

Évidemment, Nitosh ne se tint pas pour battu. À peu près tous les savants sur Cérès, avaient fait venir leurs femmes auprès d'eux. Tous les enfants qu'elles mirent au monde furent des garçons, ce qui prouvait l'existence d'une mutation dans les chromosomes et le métabolisme. Or, les mutations s'avéraient inguérissables, tous les

spécialistes l'affirmaient.

Clider tenta de nouveaux traitements sur les hommes. Il pensait, en effet, avec raison, que le mal venait des spermatozoïdes masculins. Cette idée, du reste, ne datait pas d'aujourd'hui. Mais là encore, toutes les tentatives échouèrent. L'homme procréait bien, mais ses spermatozoïdes n'engendraient que des garçons.

À bout d'initiative, on arriva à la déduction suivante : une mutation, due à la radioactivité terrestre, avait modifié définitivement les chromosomes, vouant la race humaine à l'extinction. La science restant impuissante devant cette manifestation de la nature, il n'existait aucune échappatoire. Le nombre des femmes, aussi bien sur la Terre que sur Cérès, régressait de façon constante, sans qu'il soit possible d'y remédier. Le jour approchait où le sexe féminin serait rayé à jamais de la planète.

Clider, Nitosh et Horray avaient chacun un fils, John, Mac et François. Ces derniers, après de brillantes études dans les universités de Londres, de Washington et de Paris, suivaient les traces de leurs pères. Tous trois avaient à peine atteint la trentaine, Mac étant l'aîné, que déjà, ils étaient célèbres dans le monde. Il est vrai qu'ils savaient de qui tenir !

Un jour, se jugeant trop vieux, leurs parents décidèrent de passer le relais à leurs fils. Ceux-ci débarquèrent donc un beau matin sur Cérès. Les trois jeunes docteurs présentaient des visages énergiques et ils étaient décidés à tenter quelque chose.

Le jeune Clider s'attaqua le premier à la besogne. Il examina soigneusement l'un de ces êtres sans sexe. À l'issue de son examen, il prit son père à l'écart.

— N'as-tu jamais pensé qu'il serait peut-être possible de donner un sexe à ces pauvres créatures ? La chirurgie opère des miracles. Les examens révèlent l'existence d'organes génitaux à l'état embryonnaire...

Anthony Clider observa son fils avec compassion. Son visage parcheminé s'éclaira d'un pâle sourire. Il tapota l'épaule de son enfant :

— Mon pauvre John ! soupira-t-il. Crois-tu que la même idée ne m'était pas venue à l'esprit ? J'ai songé aux miracles de la chirurgie. En secret, j'ai opéré...

— En secret ? s'étonna John.

— Oui, cela te paraît impensable. Nitosh, Horray... mes meilleurs amis, n'en ont rien su. Initiative toute personnelle, tu comprends. Oh ! à vrai dire, j'ai hésité longtemps à tenter l'expérience. Je me suis décidé, les chances restant aléatoires. A-t-on le droit de sacrifier impunément la vie d'un être, même anormal ?

— Certainement ! assura John avec fermeté. N'oublie pas qu'il

s'agit de l'avenir de l'humanité. Le problème dépasse les sentiments conventionnels... Mais tu as échoué, n'est-ce pas ?

Le vieux Clider baissa la tête.

— Oui. Mon sujet n'a même pas survécu à l'opération. Voilà pourquoi je n'en ai jamais parlé à quiconque. Il n'y a pas à se vanter de ses échecs.

Anthony Clider mourut trois mois après cette confession. Alexander Nitosh et Charles Horray, déprimés, le suivirent de peu dans la tombe. Le flambeau passait maintenant à leurs fils...

Lugubre héritage, en vérité ! Les anciennes déportées avaient passé l'âge de procréer et des cargos les avaient ramenées sur la Terre. Néanmoins, les bases occidentales demeuraient, Nitosh, Clider et Horray s'opposant formellement à rentrer dans leurs pays avec des créatures sans sexe. John, acharné, poursuivi par l'idée de son père, tenta une nouvelle opération. Comme le vieux Anthony, il échoua lamentablement, le pauvre être anormal ne survivant pas à l'expérience. De leur côté, Nitosh et Horray, en secret, exécutèrent de semblables tentatives. Aucune ne donna de résultats. Si l'on put sauver l'un des opérés, le malheureux resta mutilé pour la fin de ses jours.

Les trois gynécologues étaient devenus les meilleurs amis du monde. Ils ne se quittaient pratiquement pas. Malgré les échecs successifs, ils recommencèrent leurs expériences. La parthénogenèse revint à l'ordre du jour, mais il manquait de femmes. De récentes statistiques informaient que la population du globe avait diminué de moitié. Des villages se désertaient et la plus grande confusion régnait sur la Terre. Les hommes étaient désorientés...

Bref, Nitosh, Horray et Clider, sur les traces de leurs pères, multiplièrent les combinaisons, les tentatives. Ils allèrent jusqu'aux limites du possible. Ils ne parvinrent ni à faire naître une fille de la parthénogenèse, ni à modifier les êtres asexués. Leur impuissance jeta le monde dans la consternation. Accablé, Horray réunit ses compagnons.

— Cette fois, mes amis, c'est la fin. Dans certains pays, déjà, les femmes ont complètement disparu. Dans les autres, les représentantes du sexe faible ont toutes dépassé l'âge de procréer. Même la parthénogenèse ne peut plus être tentée.

Nitosh, las, haussa les épaules :

— La parthénogenèse ! Une illusion ! Une chimère !

— Je vous en prie ! protesta le Français. Le premier, mon père a essayé cette méthode. À l'époque, elle suscitait des espoirs immenses.

— D'accord ! reconnut l'Américain. Mais la mutation des chromosomes est intraitable. L'homme, malgré sa science, n'a jamais empêché les planètes de tourner, l'eau de s'évaporer des mers, la pluie de tomber. La nature est inattaquable, je le répète.

— Nous devons tout tenter. Nous l'avons fait. Maintenant, nous voilà désarmés. La Terre se dépeuple à une cadence affolante. Il n'existe plus, par le monde, une seule femme capable de donner le jour à... à un garçon. Sur Cérès, nous contemplons les dernières créatures sans sexe. Le moment approche où il n'y aura plus ni femmes, ni êtres asexués. Alors, lentement, l'homme sombrera dans le néant. Bientôt, notre planète sans vie gravitera dans l'espace. Si des voyageurs interplanétaires se posent sur la Terre, ils y découvriront les vestiges d'une civilisation éteinte et ils s'interrogeront sur les motifs de cette extinction. Ils ne sauront jamais, peut-être, que l'homme a hâté lui-même sa propre fin, en jouant avec l'atome...

D'un commun accord, les trois gynécologues décidèrent de regagner leur planète natale. Cérès ne leur offrait plus que des désillusions. Sur Terre, ils soulageraient au moins quelques misères, car les docteurs se raréfiaient. Bien entendu, ils chercheraient encore, comme cherchaient avec acharnement tous les savants du monde, sans parvenir à dompter la Nature.

Leur astronef décolla de Cérès en pleine nuit. Il ne restait plus, sur le planétoïde, qu'une poignée de physiciens et d'astronomes.

Pilotée par James Rook, un capitaine des forces spatiales C.S., un homme d'une quarantaine d'années, taillé en athlète, au visage criblé de taches de rousseur, la fusée s'éloigna rapidement du planétoïde et fonda vers Mars. Elle frôlerait la planète rouge, sans s'y arrêter, puis poursuivrait son voyage vers la Terre.

À bord, régnait une ambiance lugubre. Les hommes ne parlaient pas. Allongés sur les couchettes, ils rumaient de sombres pensées. Ils évoquaient leur planète qu'ils allaient retrouver après dix années d'absence. Leur pauvre planète décimée par un fléau implacable où la vie s'éteignait peu à peu comme une lampe à huile manquant de combustible.

Même Rook, renommé comme joyeux drille, restait muet, sombre. Il ne quittait guère sa cabine de pilotage, bien que tout fût automatique et ne nécessitât qu'un contrôle périodique. Mais depuis longtemps, la joie avait abandonné les cœurs des Terriens. Comme des condamnés, les hommes savaient que la Vie s'achèverait avec leur génération.

Dans le froid des espaces sidéraux, l'astronef poursuivait sa course folle. À un certain moment, Rook se départit de son mutisme pour désigner une planète rougeâtre, sur l'écran spatial :

— Mars ! Cinquante millions de kilomètres nous en séparent... Nous avons quitté la chaîne des astéroïdes.

Nitosh, Clider et Horray hochèrent la tête. Leurs regards se posèrent machinalement sur l'écran et ils soupirèrent.

— Si seulement Mars était habitée ! dit Horray. Peut-être sa

civilisation viendrait-elle au secours de la nôtre. Mais la Terre est la seule humanité du système solaire. Et nous sommes prisonniers de notre système. Nos astronefs manquent de perfectionnements pour des vols vers les étoiles...

Une grimace tirailla la bouche de Nitosh :

— Bah ! Acceptons la fatalité. Un jour ou l'autre, la Terre était condamnée. C'est inéluctable. Une civilisation ne se perpétue jamais indéfiniment. Un moment arrive où elle atteint son apogée. Puis c'est le déclin, plus ou moins brutal...

Clider abattit son poing sur le montant de sa couchette. Son regard se durcit.

— Nous aurions pu vivre encore des milliers d'années, car nous étions loin de notre apogée. La bêtise des hommes a hâté notre perte. Tributaires de notre science, nous nous condamnions stupidement.

— Une catastrophe cosmique est toujours possible, reprit Nitosh. Qui sait si, dans le cours même de notre génération, les forces de la nature, indomptables, ne nous auraient pas joué un vilain tour ?

L'Anglais haussa les épaules :

— Vous dites ça pour atténuer nos regrets, n'est-ce pas ? Ne vous fatiguez pas, Nitosh. Tous les regrets ne servent à rien. Je constate une chose : le progrès amorce déjà la chute irréparable. Une civilisation naît, progresse et meurt. Le rythme demeure immuable. Mais encore une fois, nous étions loin de notre apogée. Je crois que...

Clider s'interrompit brusquement car Rook venait de faire irruption dans la cabine occupée par les trois gynécologues, qui s'entretenaient généralement en anglais. Le capitaine était pâle, animé, tremblant. Ses yeux exprimaient même une certaine panique. Il haletait.

Horray se leva, inquiet.

— Que se passe-t-il, capitaine ? Ne me dites pas que vous vous êtes perdu dans l'espace, vous, l'un des meilleurs pilotes des forces spatiales américaines !

— Nous suivons notre trajectoire assignée, commenta Rook, avalant sa salive. Mais depuis vingt minutes, un événement inexplicable modifie cette trajectoire...

Clider se dressa d'un bond.

— Et vous nous avertissez seulement ? C'est malin !

— C'est que... heu, s'excusa le pilote, je voulais m'assurer que je ne me trompais pas. Or, les instruments sont formels : nous dévions. Le correcteur électronique ne fonctionne plus.

— Je suppose, Rook, que vous n'êtes pas un imbécile en matière de vol spatial. Passez-vous donc du correcteur automatique et remettez-vous dans le droit chemin. C'est l'affaire d'un calcul. Mais plus vous attendez, plus nous dérивerons.

Le capitaine resta immobile, pétrifié, sans voix. Nitosh le considéra

en fronçant les sourcils, envahi d'un sombre pressentiment. Jamais il n'avait vu le pilote aussi troublé. Quelque chose ne tournait pas rond, pas besoin d'être sorti de l'Université pour le deviner.

— Eh bien ! s'impacienta Clider. Vous avez entendu ? Corrigez vous-même l'erreur. Je ne vais pas vous mâcher votre boulot, non ?

Rook parla d'un ton chevrotant :

— J'ai essayé. Vainement. Les commandes n'obéissent plus. Nous subissons une force supérieure à celle de nos moteurs atomiques.

— Qu'est-ce que vous racontez ? grommela Nitosh qui n'y comprenait rien. Nous n'en sommes plus à l'ère des premiers voyages dans l'espace. Les fusées ont atteint une perfection technique qui les met à l'abri des erreurs de trajectoire.

— Il ne s'agit pas d'une erreur de trajectoire, poursuivit le capitaine de la même voix blanche. Vous me comprenez mal. Notre astronef s'éloigne de sa route initiale parce qu'il y est contraint par une force en provenance du vide.

La stupéfaction cloua sur place les trois gynécologues. La pâleur envahit leurs traits et ils se précipitèrent dans la salle de pilotage. La vue des complexes et multiples instruments tapissant des tableaux d'ébonite les rebuta. Rien, apparemment, n'indiquait que la fusée déviait de son chemin. Seul, un œil exercé à la lecture des appareils de contrôle ne pouvait s'y tromper.

Rook devint le pôle d'attraction de tous les regards.

— J'ai coupé les moteurs atomiques. Même les rétro-fusées n'exercent aucune influence sur la force qui nous attire comme un aimant. Alors inutile de gaspiller du combustible. Je pense cependant que nous ne tarderons pas à être fixés sur l'origine de cette attraction.

Une idée traversa l'esprit d'Horray qui ignorait tout de l'astronautique.

— Serions-nous attirés par le champ magnétique d'un astre ?

— Nullement, affirma Rook. Nos réacteurs imprimeraient assez de poussée pour s'en dégager. Nous subissons les effets d'un phénomène inconnu, lourd de conséquences, car notre retour sur la Terre devient problématique.

— Il faut nous tirer de là, capitaine ! gronda Nitosh.

Le pilote, ignorant cet impératif, contemplait le tachymètre. Il poussa une exclamation de surprise :

— De plus en plus ahurissant ! Regardez... Nous restons immobiles !

Les regards s'orientèrent vers l'appareil de mesure. L'aiguille était sur le zéro. Or, comme l'expliqua Rook, il fallait que l'astronef eût été freiné par une force contraire pour s'immobiliser ainsi. Chacun savait que dans le vide, un mobile ayant rompu sa force d'inertie ne s'arrêtait jamais.

— Parfaitement ! opina le capitaine devant les figures sceptiques de ses compagnons. Après avoir été happés littéralement, nous voilà stoppés à quatre-vingt-dix millions de kilomètres de la Terre. Je vais essayer de remettre en route les moteurs atomiques.

Il poussa plusieurs leviers. Les réacteurs crachèrent des flammes, dans un silence absolu, mais l'aiguille du tachymètre ne bougea pas.

Rook, découragé, coupa les gaz. Il enfouit sa tête dans ses mains à la recherche du fascinant mystère. Un hurlement de Nitosh lui fit relever vivement le front.

— Là ! Là ! braillait l'Américain, tendant le doigt vers l'un des hublots. Un astronef inconnu !

Tous se ruèrent, se bousculèrent. Ils aperçurent une machine volante en suspension dans le vide. On aurait dit une boule, car elle tournait sur elle-même à une vitesse prodigieuse. Elle émettait une luminosité rougeâtre. Quelques centaines de mètres seulement la séparaient de la fusée terrestre.

La sphère, brusquement, cessa sa rotation. Le halo rougeâtre disparut et sur les flancs de l'engin se découpèrent plusieurs hublots. Nul doute. Cette machine avait été conçue par un cerveau intelligent. C'était certainement elle qui libérait une force magnétique colossale, capable d'attirer un poids de plusieurs dizaines de tonnes.

Rook n'en croyait pas ses oreilles.

— Les radars n'ont rien décelé ! Il faut croire que cet engin neutralise les ondes détectrices. Ah ! quelle histoire !

Rivé au hublot, Nitosh fixait intensément la prodigieuse machine de l'espace du type inconnu. Quelles étaient exactement les intentions des mystérieux occupants de ce véhicule sphérique à l'égard des habitants de la Terre ? Pourquoi avaient-ils capté dans leurs faisceaux magnétiques la fusée en provenance de Cérès ? Espéraient-ils la détruire, purement et simplement ?

Clider résuma ses craintes :

— Si ces êtres extra-terrestres voulaient nous pulvériser, ils l'auraient déjà fait, sans prendre même la peine de nous emmener jusqu'à eux. Non seulement leur astronef est plus rapide que le nôtre, mais ils doivent disposer d'un armement puissant, alors que nous sommes désarmés, à leur merci...

L'Anglais s'arrêta et passa une main sur son front. De grosses gouttes de sueur apparaissaient. Ses paupières papillotaient et sa tête s'alourdissait.

— C'est bizarre... Je m'engourdis. On dirait qu'un terrible sommeil me terrasse...

Nitosh, Rook et Horray éprouvèrent subitement les mêmes symptômes alarmants. Une lueur de compréhension fulgura dans l'esprit du Français :

— Un rayon hypnotique !

Il ne put en dire davantage Le premier, il s'affaissa sur le sol caoutchouté de la cabine. Ses oreilles tintaient affreusement et une envie irrésistible de dormir paralysait ses réflexes.

Nitosh et Clider s'effondrèrent à leur tour. Rook, le plus résistant, tenta un ultime effort. Il se donna de violentes claques et tendit sa volonté. Il savait qu'en succombant au sommeil, il se livrait aux voyageurs du cosmos.

Mais sa résistance fléchit à lui aussi. Il tituba, comme un homme ivre, se dirigea en chancelant vers l'armoire abritant les scaphandres spatiaux, le seul espoir, peut-être, d'échapper au rayon hypnotique. Il réussit bien à ouvrir la porte métallique et à décrocher le premier vêtement pressurisé, mais ses forces le trahirent.

Ses jambes fléchirent. Les choses valsèrent autour de lui, puis il tomba comme une masse en perdant connaissance.

CHAPITRE V

Quand Nitosh, le premier, ouvrit les yeux, il voulut se lever. Une force mystérieuse l'en empêcha et il réfléchit à sa situation.

Il était allongé sur une couchette d'astronef. Il portait encore sa combinaison de vol. Il s'examina avec inquiétude. Il n'était apparemment ni blessé, ni attaché. Pourtant, il restait dans l'impossibilité de remuer bras et jambes. La force le clouait sur son lit.

Il se trouvait dans une cabine étroite. Au-dessus de lui, une seconde couchette. À sa droite, il aperçut, séparées par une espèce de couloir, deux autres civières superposées sur lesquelles reposaient Clider et Rook. Horray occupait sans doute le lit au-dessus de lui.

Il respira profondément, soulagé. Il n'était pas séparé de ses compagnons et il se remémora ses derniers événements. Le rayon hypnotique... cette formidable impression d'engourdissement. Puis la brutale perte de connaissance.

Le plafond de l'étroite cabine était lumineux. Il baignait les visages d'une lumière entre le blanc et le bleu. Assurément, on se trouvait à bord de l'astronef sphérique. Mais où emmenait-on les Terriens ? Et pourquoi ?

Ces questions restaient évidemment sans réponse. Nitosh, en vain, s'interrogea.

Un à un, ses compagnons reprirent connaissance. Ils s'étonnèrent à leur tour, comme quelqu'un qui se réveille après un long sommeil. Ils essayèrent de bouger mais ne le purent.

— Tonnerre ! vociféra Rook. Nous voilà cloués sur ces matelas ! Bien malin qui viendra nous sortir de là. Notre direction n'est certainement pas la Terre !

— Probablement ! approuva Horray. Ou sinon je ne vois pas pourquoi nos ravisseurs nous auraient capturés. En ce moment, nous fonçons dans le cosmos vers la planète d'origine des occupants de cette sphère... Et nous devons nous propulser très vite !

Dans le silence absolu, les avis s'échangèrent. Brusquement, à la plus grande stupéfaction de tous, la luminosité du plafond s'atténua considérablement, puis s'éteignit tout à fait. Trois secondes plus tard, la clarté réapparaissait, plus vive, sous forme d'une image.

— Un écran ! grogna Rook. Et... et... Oh ! Une quadruple exclamation fusa des lèvres des Terriens. L'image montrait une créature pour le moins étrange.

Grossièrement, ce visage affectait la forme humaine. Mais là s'arrêtait la similitude. À la place des cheveux, l'être possédait une

espèce de crête qui partait du milieu du front et s'achevait sur l'épine dorsale. Deux yeux sans paupières, globuleux, étincelants, animaient cette face grotesque, repoussante. Le nez était constitué par un bec corné, épais, résistant, souligné par une petite ouverture représentant la bouche, sans doute uniquement destinée à émettre des sons. Des antennes remplaçaient les oreilles. Enfin, la pigmentation de la peau était bleue, ce qui achevait de donner à cette créature un caractère extra-terrestre.

Pétrifiés, anxieux sur les intentions de ce monstre, nos amis ne proférèrent pas le moindre cri de protestation. Ils restaient figés, les lèvres tremblantes. Du reste, en admettant qu'ils inter-logeassent la créature bleue, ils étaient certains de n'obtenir aucune réponse, car leur ravisseur ne parlait certainement pas l'américain !

La vision s'effaça brusquement de l'écran et le plafond reprit sa luminosité habituelle. Cinq minutes plus tard, un panneau coulissait silencieusement et l'être fascinant apparut dans la cabine.

Il n'était pas plus grand qu'un homme normal. Il possédait aussi deux bras et deux jambes. Mais ses doigts se terminaient par des griffes. Une espèce de carapace rougeâtre couvrait son torse et descendait jusqu'à mi-cuisses.

Il tenait quatre minuscules boîtes à la main. Chaque boîte possédait un genre de collier et nos amis ne tardèrent pas à comprendre l'utilisation de ces appareils. La créature bleue, Rapprochant tour à tour des Terriens, leur passa cet étrange collier autour du cou. Horray et ses compagnons réprimèrent un frisson au contact des doigts griffus...

L'être parla :

— Je m'appelle Onyx. Sur ma planète, Méphyr, j'occupe un rang élevé dans la hiérarchie scientifique. Sans me vanter, je suis l'un des meilleurs bioesthéticiens de ma génération.

La bouche d'Onyx remuait faiblement et les Terriens comprenaient parfaitement ses paroles. Nitosh regarda la boîte pendue sur sa poitrine :

— Un traducteur linguistique ! identifia-t-il.

— Parfaitement, opina l'habitant de la planète Méphyr. Nous sommes parvenus à un stade scientifique avancé. Ce traducteur – et Onyx en possédait également un en sautoir – permet de nous comprendre. Sans lui, toute conversation serait impossible. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais nous voguons dans l'hyperespace, hors du temps normal. Ce passage hors de notre Dimension s'avère nécessaire, car à la vitesse de la lumière, nous mettons encore onze années pour parvenir à notre propre système solaire que vos astronomes appellent Procyon, et qui est une étoile de première grandeur.

Une certaine panique baigna les traits de nos amis. Le fait de plonger dans l'hyperespace, hors du cycle temporel, les fascinait. Il fallait que les Méphyriens eussent atteint un degré scientifique immense pour se permettre une telle fantaisie. Mais des civilisations puissantes existaient dans la Galaxie et Onyx en était un témoignage vivant.

— Procyon ! bégaya Clider, contemplant fixement la créature bleue. Pourquoi nous arrachez-vous à notre système solaire ? Qu'espérez-vous en nous enlevant, alors que notre planète se meurt ?

— Je sais, opina Onyx, énigmatique. Votre monde s'éteint par absence de reproduction.

— Comment l'avez-vous appris ? s'étonna Horray avec ahurissement.

— Grâce à un psycho-détecteur, une sorte de machine, si vous préférez, qui sonde les pensées de ceux qui y sont soumis. Pendant votre sommeil léthargique, j'ai assimilé le flux de votre subconscient. Je connais donc les angoisses qui vous torturent.

Clider aurait voulu joindre les mains, mais la force qui le clouait à sa couchette l'en empêcha. Il supplia, d'une voix cassée :

— Je vous en prie... aidez-nous ! Dans moins d'un siècle, la vie n'existera plus sur la Terre. Avons-nous mérité un tel sort ?

Onyx se montra dur :

— Vos savants ne sont que des apprentis-sorciers. Ils ont joué avec le feu, avec la force incroyable de la nature qu'est la puissance atomique. Ils n'ont jamais pensé aux conséquences futures...

Pâle comme un mort, l'Anglais balbutia :

— Vous refusez de nous secourir ?

— Quand bien même je le pourrais, il est trop tard. Celles que vous appelez des femmes ne peuvent plus procréer. Toutes vos pensées s'orientent vers cette navrante déduction. Or, vous le savez mieux que moi, que sans l'apport de la femme, vous ne pouvez vous reproduire. D'autre part, je vous l'apprends, notre métabolisme diffère totalement du vôtre. Nos meilleurs savants et notre meilleure volonté ne sauraient lutter contre le fléau qui terrasse votre race. J'en suis désolé... Mais votre rencontre me crée un énorme plaisir. J'ignorais que votre système solaire fût habité. Je m'y rends pour la première fois et quand j'ai repéré votre astronef, j'ai compris qu'il existait des êtres vivants dans ce coin de la Galaxie. Or, je suis précisément, en tant que bioesthéticien, à la recherche de créatures vivantes.

— Quelles en sont vos raisons ? demanda Horray, haletant.

Onyx hésita : visiblement, il ne tenait guère à aborder ce problème.

— Nous vous l'apprendrons en temps utile. Il est fort possible que vous ne fassiez pas l'affaire. Notre Conseil Supérieur appréciera.

— Quelle affaire ? Que voulez-vous dire ? reprit le Français que ces

mystères irritaient.

— Je ne suis pas qualifié pour vous le révéler. Mais surtout ne vous considérez pas comme des prisonniers. Vous êtes des « invités » de Méphyr.

— Drôles d'invités ! railla Nitosh. Non seulement vous nous enlevez, mais encore nous ne pouvons bouger de nos couchettes. Curieuse hospitalité, avouez-le.

Impassible, Onyx laissa s'apaiser la rage de l'Américain. Quand ce dernier se tut, la créature bleue expliqua :

— En vous invitant selon votre méthode terrestre, vous n'auriez jamais répondu à mon appel, du fait très simple que sans traducteurs linguistiques, nous ne pouvions nous comprendre. Voilà pourquoi je vous ai extirpés de votre astronef, un bien fragile engin, en vérité. Je me demande comment vous osez vous lancer dans l'espace avec des véhicules aussi primitifs ! Il est vrai que votre race aime le risque et l'aventure...

Clider posa une question qui lui tenait particulièrement à cœur :

— Qu'avez-vous fait de notre astronef ?

— Je l'ai pulvérisé, simplement, comme un objet sans utilité.

— Simplement ! siffla l'Anglais entre ses dents. Je vois ! Vous ne tenez guère à ce que nous regagnions notre planète !

— Erreur ! Si vous ne faites pas l'affaire, sur Méphyr, nous sommes décidés à vous ramener chez vous. Reconnaissez que votre fusée ne se prêtait pas à un voyage transtemporel... Quant à votre immobilisation sur ces couchettes...

La bouche d'Onyx simula un sourire :

— En liberté à bord de mon astronef, vous auriez cherché à me maîtriser. Or, je tiens particulièrement à rentrer sur Méphyr où je suis assuré du plus chaleureux accueil.

Une hypothèse traversa l'esprit d'Horray :

— Parce que vous ramenez des êtres vivants ?

— Exactement.

— Vous êtes seul à bord de cette machine, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit la créature bleue sans appréhension. Le pilotage de la sphère, qui, entre autres commodités, utilise l'énergie cosmique répandue à profusion dans le vide, ne nécessite qu'un contrôle des appareils. Le reste se fait automatiquement.

Onyx mit rapidement fin à l'entretien :

— Excusez-moi, mais je crois que nous n'allons pas tarder à émerger de l'hyperespace, après un voyage transtemporel qui, s'il pouvait se mesurer, équivaldrait à onze de vos années-lumière. Le contrôle de la nef requiert mon attention.

L'étrange Méphyrien pivota sur ses talons et quitta la cabine. Le panneau s'obtura derrière lui.

— Vous y comprenez quelque chose ? explosa Rook, sitôt après le départ d'Onyx. Nous voilà en route pour Procyon. Nos semblables doivent terriblement s'inquiéter à notre sujet, Cérès ayant prévenu la Terre de notre arrivée. On doit nous croire perdus à jamais dans l'espace.

— C'est un peu ça, capitaine, fit Nitosh, sombre. Onze années-lumière ! Nous ne reviendrons jamais. Car ne nous illusionnons pas, malgré les bonnes paroles de ce type à crête de coq... J'ignore ce qui nous attend sur Méphyr, mais en admettant que nous rentrions un jour au bercail, le problème de la survie des hommes se posera avec la même acuité.

Horray lança un profond soupir et ferma les yeux :

— Ne nous cassons pas la tête. Dormons et oublions nos ennuis. Croyez-vous que notre présence, sur la Terre, contribuerait à sauver l'humanité ? Nous avons tout tenté... Onyx nous offre le moyen d'élargir nos connaissances sur les civilisations du ciel. Bien des astrobiologistes voudraient être à notre place...

— Notre place, grimaça Nitosh, n'est pas de nous promener vers les étoiles. Elle est sur notre planète agonisante. J'aimerais, Horray, que vous n'oubliez pas le sort de nos semblables.

Le silence s'installa dans la cabine. Les quatre hommes ruminèrent leurs pensées, puis s'endormirent d'un sommeil peuplé de cauchemars...

*

* *

Le plafond de la cabine axiale perdit une fois de plus sa luminosité. Chacun s'attendait à voir se matérialiser le visage bleu d'Onyx – qui ressemblait un peu à un gallinacé. En réalité, la vision fut tout autre, surprenante.

Sur un horizon noir, se détachait une boule flamboyante, d'un blanc de magnésium, et qui noyait de sa clarté un cortège de six planètes. La voix d'Onyx, transmise par un haut-parleur, commenta :

— Voici Procyon, notre soleil... Nous sommes sortis de l'hyperespace et, à nouveau, nous pouvons admirer les beautés du vide. Le cercle Temps est redevenu tangible, opérant. À partir de cet instant, nos organismes recommencent à vieillir. Méphyr est la quatrième planète en partant de notre étoile. Nous ne tarderons pas à l'aborder.

Les Terriens fixaient l'écran. Ils virent Procyon s'éloigner peu à peu et un astre émergea du rayonnement solaire, d'abord imprécis, puis de plus en plus net : Méphyr, la planète d'Onyx !

Un léger bourdonnement apprit à nos amis que l'astronef entrait dans l'atmosphère de Méphyr. Naturellement, Rook et ses compagnons

ignoraient si cette atmosphère convenait à leurs poumons. La voix d'Onyx les rassura à ce sujet :

— Ma planète est entourée d'azote et d'oxygène dans des proportions à peu près analogues à celles de la Terre. La gravité y est identique, la température plutôt douce. Vous vous adapterez très facilement.

— Où nous conduisez-vous ? demanda Horray.

— À Ryhpem, notre capitale. Vous constaterez que notre population est loin d'atteindre la vôtre et n'excède pas cent millions d'individus, pour une superficie équivalente à votre Terre. Comparez donc ! Depuis longtemps, en effet, des lois réglementent les naissances. Il naît exactement autant de Méphyriens qu'il en meurt. Par conséquent, l'équilibre demeure constant. Ce procédé élimine les conséquences et les difficultés d'une surpopulation. Vous en devinez les avantages... Mais attention, nous arrivons. On nous attend.

L'écran montra la surface de la planète. Le sol se rapprochait à une vitesse vertigineuse et les détails échappaient à l'observation. Brusquement, la vision se stabilisa. Des bâtiments géométriques apparurent, entourant une aire cimentée. Au loin, à l'horizon, se découpaient des buildings gigantesques : Ryhpem, sans aucun doute.

Rook, qui avait un regard perçant, nota que l'aire cimentée était entourée d'une haie impeccable de Méphyriens en cuirasse orangée. Des insignes brillaient sur les poitrines et les crêtes s'ornaient d'une espèce de casque transparent, mais lumineux. Le capitaine ne se trompa guère en reconnaissant des soldats en ordre de parade. Chacun de ces « gallinacés » tenait un long tube, verticalement, à hauteur du nez, dans le même salut conventionnel qu'un épéiste.

Enfin, quelques mètres en avant de la haie vivante, un groupe de dignitaires attendait, les yeux levés vers l'astronef.

Celui-ci, en tournant sur lui-même, descendit lentement et se posa sans heurt sur l'aire d'atterrissage. Immédiatement, à la partie inférieure de l'engin, un sas coulisssa et un escalier amovible se déploya.

Le visage d'Onyx se dessina sur l'écran, au plafond :

— Vous pouvez vous lever. Je vous attends à l'extérieur de la nef. À tout à l'heure.

Horray bougea ses bras et ses jambes avec satisfaction, étonné que la force invisible ne se manifestât plus. Ses compagnons l'imitèrent et comme le panneau mobile coulissait, ils quittèrent l'étroite cabine. Ils se trouvèrent dans une sorte de tube en acier dans lequel ne se découpait aucune ouverture. Le panneau se referma derrière eux.

Ils eurent une sensation de chute. Mais l'impression s'atténua très vite. Déjà, en face d'eux, la cloison s'effaçait. L'amorce d'un escalier métallique parut. Au bas des échelons, ils aperçurent Onyx qui leur

faisait signe d'approcher.

Les Terriens se décidèrent, ne pouvant du reste se dérober. Ils posèrent avec émotion le pied sur le sol de Méphyr. Onyx les salua et désigna le groupe de dignitaires qui s'avancait :

— Les délégués de mon gouvernement se sont déplacés pour vous accueillir. Considérez cette obligeance comme une marque de déférence à votre égard... Veuillez vous nommer l'un après l'autre.

Rook et ses compagnons, peu rassurés, obéirent. Les dignitaires s'inclinèrent, contemplant les représentants de l'espèce terrienne avec une certaine admiration. Puis ils se retirèrent, alors qu'éclatait le son cuivré des trompettes.

Nitosh poussa du coude son ami Clider :

— La réception est empreinte de cordialité. Je crois qu'il sera possible de s'entendre avec ces gens-là.

— Hum ! grimaça Clider. Ne nous fions pas à cet accueil. Vous ne pensez tout de même pas qu'Onyx nous a capturés uniquement dans le but d'organiser cette petite cérémonie !

Onyx s'approcha du groupe des Terriens.

— Veuillez me suivre. Un véhicule nous attend. Nous allons vous conduire à Ryhpem.

Le fracas des trompettes était assourdissant et nos amis passèrent entre deux haies de gardes immobiles, figés. Rook ne détonnait pas dans son uniforme bleu des Unités Spatiales. Il ne put s'empêcher de demander, désignant l'un des soldats :

— Qu'est-ce que ce long tube ?

— Une arme à effets multiples, à la fois hypnotique et désintégrant... Maintenant, montez.

Le véhicule, accroché à un rail aérien, ressemblait à une cabine de téléphérique aérodynamique. Nos amis y prirent place, ainsi qu'Onyx, puis l'engin démarra à une vitesse foudroyante. Un système compensait les effets de l'accélération. La cabine s'immobilisa bientôt au-dessus d'une gigantesque et formidable coupole de verre synthétique sous laquelle on devinait des buildings.

Onyx commenta complaisamment :

— Ryhpem, comme d'ailleurs toutes nos villes sous gouvernement unique, est enveloppée entièrement d'un dôme hermétique. Des arceaux en matière transparente soutiennent l'ensemble, ce qui laisse une impression de liberté totale. En réalité, cette coupole colossale protège l'agglomération des intempéries et des microbes. Des régulateurs thermiques assurent une température constante, invariable d'un bout à l'autre de l'année, et ce, malgré les écarts climatiques extérieurs. D'autre part, un air conditionné circule sous cette voûte immense, et s'épure automatiquement.

— Très ingénieux ! approuva Horray qui pensait à la pollution de

l'atmosphère des grandes cités terrestres.

Un ascenseur permit aux « invités » de Méphyr de traverser la coupole protectrice, grâce à un système de sas, et de gagner la terrasse d'un immeuble. L'absence de véhicules à carburant était à noter. Tout fonctionnait à l'électricité, avec un minimum de bruit.

Moins de dix minutes plus tard, Onyx invitait les Terriens à pénétrer dans une vaste pièce où l'on retrouvait les meubles habituels d'un appartement, bien que le confort se limitât à un caractère sommaire : couchettes encastrées dans les murs, tables, fauteuils métalliques. Un écran biconvexe occupait la cloison opposée à la porte et divers autres appareils, pour l'instant inconnus, meublaient les différents angles.

Onyx se retira sans autre explication. Nitosh s'allongea sur une couchette. Il nota la présence de trois autres lits identiques. Cette coïncidence surprenait, pour le moins.

— J'ai l'impression qu'on nous attendait, estima l'Américain. Tout était prêt pour nous recevoir...

— Même notre geôle ! interrompit Rook.

— Oh ! n'exagérons rien..., reprit Nitosh. Une geôle quand même confortable. Il est irritant d'ignorer pourquoi nous sommes ici. Onyx reste imperméable à ce sujet.

Clider, devant l'écran noir, se caressait le menton.

— Étrange peuple, que ces Méphyriens... Sous certains angles, leur existence s'assimile à la nôtre, bien que leur civilisation soit beaucoup plus évoluée... Quand nous aurons inventé un astronef capable de se propulser dans l'hyperespace, alors nous pourrons entreprendre l'exploration de la Galaxie.

Horray foudroya son collègue anglais du regard. Il lui rappela que ce moment n'arriverait jamais et qu'à l'heure actuelle, la Terre se mourait.

— C'est juste, reconnut Clider, baissant la tête. Excusez-moi.

Plusieurs jours passèrent dans l'expectative. Le panneau mobile ne s'ouvrit pas. Seul, à plusieurs reprises, l'écran s'éclaira et le visage d'Onyx parut. Il expliqua aux Terriens le fonctionnement des divers appareils meublant les coins de la vaste pièce. Il indiqua que, notamment, l'un d'eux était une distributrice de comprimés vitaminés, unique alimentation solide des Méphyriens, tandis qu'une deuxième machine débitait une boisson verdâtre, fort désaltérante. Horray et ses compagnons mangèrent et burent. Ils se sentirent ragaillardis, prêts à affronter les pires embûches. Un jour que Clider demandait à Onyx quand on espérait les ramener sur la Terre, le bioesthéticien répliqua :

— Cela dépend de la décision du Conseil Suprême, actuellement en réunion. De toute manière, cette décision vous parviendra en temps utile. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Mais notre planète agonise ! protesta l'Anglais. Vous n'avez pas le droit de nous incarcérer. La Terre a besoin de tous ses cerveaux pour lutter contre la calamité qui la terrasse.

Le bec de la créature bleue claqua plusieurs fois de mépris.

— Vous croyez que vos quatre cerveaux réunis pourraient tirer votre planète du sort fatal qui l'attend ? Illusion ! Nos savants eux-mêmes, supérieurement plus qualifiés que les vôtres, ne vaincraient même pas le mal qui ronge votre monde. Aussi cessez donc de vous préoccuper de votre avenir. Celui de Méphyr est autrement plus important.

— Que voulez-vous dire ? s'effraya Horray, angoissé.

Il ne reçut aucune réponse, car l'écran s'éteignit. En vain, nos amis tentèrent-ils de rétablir le contact, mais celui-ci n'opérait pas en retour. Horray s'en rendit compte rapidement et en tira les conclusions :

— Toute communication avec l'extérieur nous est interdite. J'appelle ça de la détention pure et simple. Ou alors je ne m'y connais pas !

Ses amis l'approuvèrent et un morne abattement s'abattit sur les quatre hommes. La bonne impression du début se dissipait. Le « chaleureux accueil » n'était destiné qu'à masquer une captivité insidieuse.

Nitosh levait les bras au ciel :

— Ah ! cette attente ! Quel désespoir ! Pourquoi diable Onyx était-il aussi certain d'être bien accueilli par son peuple en ramenant des créatures vivantes du cosmos ?

La réponse à cette question était peut-être toute proche car l'écran s'éclaira une fois de plus. Le bioesthéticien parut, annonçant :

— La réunion du Conseil Suprême a pris fin...

— Alors ? haleta Horray.

— Un complément d'information s'impose avant la décision finale. Je vais demander à celui d'entre vous qui s'appelle James Rook de venir rejoindre le Conseil.

Le capitaine pâlit et sollicita le soutien de ses compagnons. Ceux-ci firent bloc autour de lui. Clider se fit l'interprète de tous :

— Nous irons tous les quatre devant votre Conseil ou Rook n'ira pas du tout ! Choisissez.

Cet ultimatum n'impressionna guère Onyx qui resta impassible. Sa petite bouche se tordit, son bec claqua de colère :

— Allons, ne mettez aucune mauvaise volonté à mon impératif. J'ai réussi à vous extirper de votre astronef sans même que vous vous en rendiez compte. Croyez-vous que je n'arriverais pas à obliger James Rook à sortir de cette pièce ?

La menace, savamment fondée, refroidit considérablement la

solidarité du quatuor. Horray se pencha à l'oreille de l'officier :

— Onyx a raison. Nous sommes à sa merci. La passivité peut nous rapporter davantage que la violence. Bonne chance, Rook.

Livide, le capitaine scruta les faces de ses compagnons. Il y lut un morne désespoir, une espèce d'abandon. Aussi se dirigea-t-il vers le panneau qui coulissait. Il en franchit l'ouverture, se retourna... Déjà, la porte se refermait. Un long couloir s'offrit à lui et il marcha lourdement vers son destin.

Jamais Rook n'aurait supposé le sort qui l'attendait !

CHAPITRE VI

Rook suivait le couloir interminable. Son cœur battait très fort dans sa poitrine. Il haletait, mais il n'en voulait absolument pas à ses compagnons. Qu'auraient-ils pu faire pour lui ? Rien, sinon s'attirer un blâme sévère de l'impassible Onyx. De toute manière, comme l'avait prévenu ce dernier, il s'avérait facile de mater un récalcitrant, les Méphyriens disposant de moyens appropriés.

Le capitaine, donc, bannit toute rébellion inutile. Il n'en restait pas moins sur ses gardes et si sa vie en dépendait, il se défendrait naturellement avec l'énergie du désespoir, car il n'aurait plus rien à y perdre.

Le couloir se terminait en cul-de-sac, à la grande surprise du Terrien. Mais sur cette planète, l'étonnement était monnaie courante pour un nouvel arrivant. Aussi Rook attendit-il quelques secondes, immobile, qu'une porte voulût bien s'ouvrir d'un côté ou de l'autre.

Un panneau coulisssa derrière lui, coupant toute retraite. L'officier se retrouva donc dans cette sorte de cube en acier déjà rencontré dans l'astronef sphérique. Effectivement, la sensation de chute se précisa pendant un temps inappréciable. Puis la cloison se démasqua.

Rook s'avança et enfila un autre couloir, nu, désert. Toutes ces manipulations à distance forçait son admiration – cela prouvait que les Méphyriens étaient passés maîtres dans l'automatisme, – mais ne lui disait rien qui vaille. Il aurait préféré rencontrer un huissier à chaque porte. Pourtant, il savait que des yeux l'épiaient sur un écran.

À nouveau, silencieux, un panneau s'obtura sur son passage. Il éprouva la sensation de descendre, ou quelque chose d'analogue puisqu'il n'existait aucun point de repère. Quand la cloison s'estompa devant lui, il pénétra dans une vaste salle. Il comprit immédiatement qu'il se trouvait en face du Conseil Suprême.

La pièce était vaste, dallée. Des gardes à cuirasses orangées et à casques lumineux en occupaient les angles, figés. Une grande tribune en forme de croissant en meublait le centre. Face à la tribune, plusieurs sièges métalliques, froids. L'atmosphère sentait le tribunal.

Sur les bancs, trônaient une douzaine de dignitaires. Le personnage central, sans doute le Président, avait revêtu, par-dessus sa cuirasse, un grand manteau mauve. Onyx se tenait à côté du chef suprême. Rook nota enfin que les douze membres du Conseil disposaient du traducteur linguistique en sautoir.

Onyx se leva :

— Approchez, Rook. Certains des membres du Conseil vous ont

accueilli à votre descente d'astronef... Voici notre Président Suprême, Réla, qui cumule de nombreuses fonctions et guide le char de l'État.

— Un Président de la République, en quelque sorte ! compara le Terrien, amusé, chassant son appréhension.

— Si vous voulez, opina Onyx... Le psychodétecteur m'a appris bien des détails sur l'organisation de votre civilisation. Je dois vous dire que sur Méphyr existe un seul État et un seul Gouvernement, ou Conseil Suprême. Les cent millions de Méphyriens obéissent aux mêmes lois. Une même langue unit tous les individus...

— Qu'attendez-vous de nous ? coupa Rook, redressant le buste, désireux de connaître les intentions du Conseil.

Réla prit alors la parole. L'âge d'un Méphyrien était très difficile à évaluer. Rook donna soixante ans au Président.

— Le Conseil a examiné soigneusement votre cas et celui de vos compagnons. À l'unanimité, nous avons trouvé que vous représentiez pour nous un ensemble biologique extrêmement intéressant. Or, depuis des temps immémoriaux, nous nous intéressons fort aux complexes biologiques. Les raisons vous en échappent encore, mais nous vous les révélerons en temps utile. Pour l'instant, sachez que vous et vos compagnons, nous vous considérons comme des modèles parfaits. Nous vous apprécions d'autant plus que vous venez d'un monde portant une civilisation assez brillante.

L'officier crut bon, à ce moment, de rappeler qu'un fléau endeuillait sa planète :

— C'est un honneur pour nous que notre civilisation soit appréciée des Méphyriens, mais cela ne résout pas nos problèmes. La vie s'épuise sur la Terre et nous restons impuissants devant cette calamité.

— Onyx m'a appris le péril qui menace les hommes, reprit Réla. Je compatis à vos angoisses mais notre savoir ne saurait résoudre ce terrible problème. Notre métabolisme différant totalement du vôtre, nous ignorons absolument la science que vous appelez la gynécologie.

La stupeur figea les traits du capitaine :

— Comment ? Vous ne vous reproduisez donc pas ?

Réla hésita. Puis :

— Si. Mais d'une façon différente de la vôtre. Cette question demeurant pour nous un point d'honneur, vous me permettrez de ne pas l'aborder en séance. Je m'en excuse.

— Mais enfin, s'exclama Rook, votre apparence humanoïde vous assimile aux mammifères. Comme eux, vous devez donner naissance à des enfants vivants... Vous n'êtes tout de même pas ovipares !

Un certain étonnement se peignit sur les visages des dignitaires. Les becs claquèrent ; les bouches se tordirent. Il y eut une sorte de conciliabule à voix basse, puis le Président continua :

— Non, Rook, je vous l'ai dit : notre mode de reproduction diffère

du vôtre... malgré notre apparence humanoïde. Je vous promets qu'un jour, vous saurez, mais le moment n'est pas venu... Nous vous avons convoqué pour un test. Nous allons vous soumettre à un comité médical. Des bioesthéticiens vous examineront.

L'officier se révolta. Il n'aimait guère ce procédé.

— M'examiner... comme une bête curieuse ? Mais enfin, c'est insensé ! protesta-t-il. Comme vous, j'ai deux bras, deux jambes, une tête et un cerveau... Bien sûr, ma peau est blanche. Je n'ai pas de crête sur le crâne, ni de bec à la place du nez...

Il s'arrêta de parler. Il avait conscience que les douze membres du Conseil le lorgnaient avec réprobation et n'appréciaient guère son petit discours. Pourtant, les gardes à cuirasses orangées ne bougèrent pas. On eût dit des statues.

Onyx descendit de la tribune et s'approcha de l'Américain :

— Comprenez-vous, Rook. Vous ignorez les sentiments qui nous poussent vers le Beau, vers la recherche du Beau. Croyez-vous que, face à vous, nous n'avons pas l'impression d'être ridicules avec notre crête, notre bec et notre peau bleue ? Croyez-vous que nous n'aimerions pas vous ressembler ?

Le Terrien perdit contenance. Il s'attendait si peu à ce langage imprévisible, totalement dépourvu de sens, qu'il resta ahuri, muet. Que signifiaient ces paroles pour le moins bizarres ? Que les Méphyriens aimassent le Beau, ce noble sentiment n'était pas l'exclusivité des gens de Procyon IV. Mais qu'ils se sentissent ridicules devant les habitants de la Terre, cela dépassait les bornes !

— À vous parler franchement, estima Rook après un long silence, vous manquez... euh... d'esthétique, si nous vous comparons à nous, plus exactement si nous vous jugeons avec nos conceptions. Mais la réciproque doit être vraie. Vous devez nous trouver affreux.

Onyx lança un soupir :

— Nous discutons dans le vide. Encore une fois, tout gravite autour de notre métabolisme. Nos principes nous interdisent de divulguer à des étrangers certaines de nos caractéristiques... Maintenant, suivez-moi. La Commission des bioesthéticiens vous attend.

Rook réprima un geste de recul :

— Et si je refuse ?

— Vous savez très bien les moyens que nous employons dans ce cas. Raisonnez-vous et dites-vous que vous travaillez pour embellir Méphyr.

Le capitaine comprit qu'il n'y avait pas d'autre alternative. Encore une fois, il obéit et s'attacha aux pas d'Onyx. Celui-ci l'entraîna hors de la grande salle du Conseil, dans d'interminables couloirs, véritables labyrinthes où il serait facile de s'égarer sans connaissance des lieux et sans le bon vouloir de ceux qui actionnaient les portes.

Après de multiples détours et trois voyages dans les ascenseurs cubiques, le Terrien et son cicérone entrèrent dans une pièce beaucoup plus petite que celle du Conseil. Six Méphyriens en cuirasse blanche l'attendaient.

Ils s'inclinèrent devant. Rook et le prièrent de monter sur une couchette. L'Américain sentit renaître ses alarmes. Il avait horreur de ces couchettes-pièges. Il était d'autant moins rassuré que la salle ressemblait à, un laboratoire et que de nombreux instruments bizarres l'encombraient.

Onyx réitéra l'invitation de ses collègues et l'officier s'allongea. Il eut immédiatement la sensation qu'une force l'immobilisait. La tentative qu'il esquissa pour remuer un bras lui démontra qu'il ne s'agissait pas d'une simple impression, mais de la réalité !

Il grogna :

— Que voulez-vous faire de mon corps ? Hein ? Dites-le moi !

— Un simple examen, expliqua Onyx, manipulant un clavier.

Du plafond baigné de lumière – car les fenêtres n'existaient pas sur Méphyr –, une grosse boule descendit, fixée à des bras articulés. La boule, translucide, s'arrêta au-dessus de Rook, de moins en moins rassuré. Onyx pressa un nouveau bouton et la sphère s'illumina d'une couleur mauve.

Instantanément, le capitaine ressentit une sorte de carcan sur son crâne. Il voulut crier, mais ses paroles expirèrent sur sa bouche. Un engourdissement progressif le terrassait. Bientôt, il sombra dans un sommeil absolu, voisin de la mort.

Alors, les bioesthéticiens à crête de coq s'affairèrent. Ils coiffèrent le cobaye humain d'un casque à électrodes. D'autres bracelets électriques furent connectés aux poignets, aux chevilles, à la poitrine. Le sphéroïde mauve distribuait toujours sans interruption sa lumière hypnotique.

Onyx lui-même s'occupa de pratiquer plusieurs injections. Différents liquides colorés se mélangèrent au sang de Rook. Puis les Méphyriens, véritables Méphistophélès, attendirent quelques instants. Enfin l'un d'eux abaissa une manette.

Des torrents d'énergie électrique se ruèrent dans les électrodes, qui crépitèrent. De courtes flammes bleues s'enroulèrent autour du corps de l'Américain, complètement figé. Le sphéroïde intensifia notablement sa lumière. Rook était baigné de mauve.

Les sept bioesthéticiens, curieux, entouraient la couchette. Ils observaient le Terrien avec attention et Onyx, le premier, poussa une exclamation tendant ses doigts griffus.

— Voyez ! dit-il d'une voix rauque.

La peau de Rook, sur la totalité de son corps, devenait lentement transparente. Les chairs apparurent, rougeâtres, puis les nerfs blancs,

les vaisseaux, les organes... Toute son anatomie était mise à nu grâce à cette prodigieuse radiographie. Tous les détails apparaissaient avec netteté. On notait les pulsations régulières du cœur, la dilatation lente des poumons, la circulation du sang dans les artères et les veines, la contraction des nerfs...

Tous les rouages de la merveilleuse machine humaine s'offraient aux regards captivés des savants méphyriens, disséquant littéralement le corps de l'officier des Unités Spatiales. Onyx hochait sans cesse la tête :

— Quelle complexité organique ! s'étonnait-il. C'est drôle comme toutes les races du genre humanoïde possèdent une multitude de viscères. Admirez donc. Chaque organe est tributaire des autres. Chacun d'eux opère un travail bien déterminé, avec un ensemble parfait, harmonieux, un synchronisme ressemblant à une mécanique céleste. C'est prodigieux. N'ai-je pas eu raison de ramener ces phénomènes biologiques ?

L'un des savants leva la tête vers le globe mauve :

— Cette race est incontestablement l'une des plus évoluées, au point de vue biologique. Jamais nous n'avons admiré un tel assemblage d'organes. C'est à en perdre la raison !... Mais n'oublions pas que seule l'anatomie externe de Rook nous intéresse.

— Sans doute, opina un jeune bioesthéticien. Mais croyez-vous qu'il n'était pas passionnant d'observer cette mécanique organique ?

— Si, dit le premier savant. Mais que ferions-nous d'une telle complexité d'organes ? Ce corps doit être fragile. La moindre lésion peut détraquer l'ensemble.

— Vous avez raison, Naru, approuva Onyx. Si vous aviez soumis ce Terrien au psycho-détecteur, vous auriez appris que sur sa planète d'origine règnent un certain nombre de maladies. Les Terriens sont la proie d'êtres microscopiques, appelés microbes. Ces êtres sont constitués d'une cellule unique.

Tous les savants regardèrent Onyx, qui reprit vivement :

— Une cellule infinitésimale, je le répète... Toutes les espèces vivantes de la Terre ont une forme bien particulière, mais les hommes constituent la race intelligente. Bref, la fragilité du corps que vous apercevez s'explique par sa complexité. Vous n'ignorez pas que plus une machine est compliquée, plus elle se détraque facilement.

Naru se montrait impatient.

— Nous tentons l'expérience ? s'enquit-il. Je suis prêt.

— Je revendique l'honneur, s'interposa le jeune savant, qui, tout à l'heure avait pris la parole. Mon métabolisme est actif, mes cellules en pleine vitalité. Je ne veux pas dire par là que Naru est entré dans la période de sénilité, mais il approche des quatre-vingts « cycles ». J'ai crainte que l'expérience ne se solde par un demi-succès.

Naru protesta, évidemment, et Onyx trancha le débat :

— Vous êtes jeune, Xys, et vous devez céder la place à votre aîné. Le Conseil a choisi Naru et lui offre ainsi une chance. Vous n'ignorez pas ce qui adviendrait de Naru si, sa période de sénilité atteinte, il ne se soumettait pas à la loi de la Transbiomutation ? Car j'ai tout lieu de penser que la loi va prochainement se modifier, si les expériences donnent satisfaction...

Xys baissa la tête :

— Je ne l'ignore pas. Le sort de Naru ne serait pas enviable. Les reclus achèvent tristement leur existence. Soit. Je cède.

Le vieux Naru manifesta sa joie en claquant du bec. Il contempla une dernière fois le corps translucide de Rook et stoppa l'arrivée de l'énergie électrique. Les électrodes cessèrent de crépiter et Rook reprit lentement son opacité. Mais le globe distribuait toujours sa lumière mauve.

Fébrile, Naru appuya sur un déclic situé à la partie inférieure de la couchette. Quatre roulettes se déployèrent. Alors, sans effort, le vieux bioesthéticien poussa la civière dans une pièce contiguë, et qui n'était autre qu'un laboratoire plus vaste que le premier. Ses six compagnons le suivirent en silence. La même fébrilité s'inscrivait sur tous les visages.

*

* *

Depuis le départ de James Rook, une certaine anxiété, qui s'accroissait au fur et à mesure que les heures tournaient, burinait les traits de Nitosh et de ses compagnons. L'ignorance volontaire dans laquelle on les tenait constituait précisément ce facteur d'inquiétude, d'indignation, même.

Horray manifestait sa réprobation :

— Nous n'avons pas été très chics vis-à-vis du capitaine. Alors que nous désirions faire bloc autour de lui, nous l'avons brusquement abandonné parce qu'Onyx nous menaçait !... Rook doit avoir une mauvaise opinion de nous et cela, personnellement, m'est intolérable.

Clider tranquillisa la conscience de son collègue français :

— Hélas ! Notre meilleure volonté ne pouvait rien pour Rook, et vous le savez bien. Je ne vois pas comment nous aurions pu l'aider. En admettant que nous l'eussions empêché de sortir, nous aurions subi automatiquement le rayon hypnotique. Onyx ne nous l'a pas caché. Or, trois hommes endormis sont des carcasses inutiles !

Nitosh fit chorus et Horray haussa les épaules. Il se leva de son siège métallique et se dirigea vers l'un des angles de la pièce. Il s'arrêta devant la distributrice de liquide et introduisit un tuyau transparent dans sa bouche. Appuyant sur un bouton rouge, le liquide

verdâtre emplît le tuyau, Horray avala plusieurs gorgées. Quand il retira le tube, le débit se tarit instantanément et un jet blanchâtre aseptisa l'extrémité du conduit.

— Pas trop mauvais, cette saleté... estima-t-il, souriant. On s'y fait à la longue. Mais curieuse façon de s'alimenter... avec ce tube ! À croire que les Méphyriens, biologiquement parlant, ne nous ressemblent pas.

Clider hocha la tête :

— Bien des détails nous diffèrent des habitants de Méphyr. À commencer par la couleur de notre peau. Si l'ensemble est humanoïde...

— Je parle de leur constitution interne, coupa le Français, précisant sa pensée. Peut-être ne possèdent-ils pas les mêmes organes d'assimilation.

— C'est possible, opina Nitosh, vautré sur sa couchette. Pour le savoir, il faudrait disséquer l'un de ces... gallinacés !

— Vous n'êtes pas charitable pour les Méphyriens ! plaïda l'Anglais.

— Le sont-ils pour nous ? Leur accueil dissimule la fourberie. Ah ! je donnerais cher pour apprendre ce qu'ils font en ce moment de Rook !

— Pauvre Rook ! plaignit Horray, visiblement navré, préférant de beaucoup voir tous ses compagnons réunis. Il...

Le brutal glissement du panneau lui coupa la parole. Les regards s'orientèrent vers la porte où une silhouette venait d'apparaître.

— Capitaine ! hurlèrent trois voix simultanées.

Le pilote, le regard un peu fixe, s'approcha. Au même moment, l'écran mural s'éclaira et Onyx parut. Il devait probablement avoir une vue d'ensemble de la pièce et son silence insolite inquiéta les Terriens. Onyx se comportait exactement comme quelqu'un qui hésitait à parler, ayant à annoncer une mauvaise nouvelle.

Nitosh, Clider et Horray entourèrent l'officier. Ils le palpèrent. Le premier, le Français, ne put retenir un frisson.

— Tonnerre ! s'exclama-t-il, la sueur aux tempes. On nous a transformé notre pauvre vieux Rook !

— Comment ? s'étonnèrent en chœur Nitosh et Clider.

Horray palpa une fois de plus le capitaine des Unités Spatiales. Sa peau était molle, un peu gélatineuse, bien qu'apparemment, rien n'eût été changé. Bref, l'officier semblait avoir perdu son squelette ! Il offrait davantage la consistance d'un mollusque que celle d'un vertébré !

Nitosh secoua le malheureux pilote. Sa voix s'étrangla :

— Rook !... Que vous ont-ils fait ? Répondez, au nom du Ciel !

Le capitaine restait muet. Son regard avait perdu son éclat et il

semblait un fantôme Pourtant, incontestablement, c'étaient les traits de James Rook... Un Rook « transformé », peut-être, mais indéniablement « lui-même ».

Livide, Clider se tourna vers l'écran où Onyx contemplait la scène avec une espèce d'anxiété mêlée de satisfaction.

— Quel ignoble traitement avez-vous fait subir à notre ami ? glapit-il. Je vous somme de me répondre !

Le Méphyrien conserva son impassibilité, accusant même une certaine ironie. Ses yeux globuleux trahissaient mal ses sentiments.

— Vous pensez donc que cet homme est bien... James Rook, originaire de la Terre ?

— Naturellement ! affirma l'Anglais, prenant à témoin ses compagnons. Quelle question stupide !

— Pas aussi stupide que vous l'imaginez, reprit Onyx. Elle prouve notamment que vous manquez d'observation et que notre expérience a réussi au-delà de nos espérances. Le test que nous venons de vous faire subir nous est infiniment précieux.

Une certaine panique illumina les regards des Terriens, figés devant l'écran. Ils regardèrent le capitaine avec une certaine appréhension, comme s'il fût soudain un revenant. En fait, les dernières paroles d'Onyx jetaient de plus en plus le doute dans leurs esprits. Toutefois, malgré leur meilleure volonté, ils comprenaient mal. La situation nécessitait un supplément d'information que le bioesthéticien accorda de bonne grâce :

— Préparez-vous à un choc psychologique. Une surprise de taille vous attend et il est de mon devoir, maintenant, de vous la révéler. Ou plutôt, votre ami... Rook s'en fera un plaisir.

Diablement intrigués, mal à l'aise, craignant le pire, les trois gynécologues se tournèrent vers l'officier immobile, dont le comportement, incontestablement, s'avérait des plus bizarres depuis son retour dans la pièce.

La bouche du pilote remua, articula des sons, mais les Terriens eurent la nette conviction que sans le traducteur linguistique, ils n'auraient pas compris un traître mot. Par conséquent, Rook ne s'exprimait plus en américain, mais... en méphyrien ! La surprise, effectivement, était de taille.

Les boîtes en sautoir traduisirent :

— Je ne m'appelle pas James Rook, mais Naru. Je suis bioesthéticien à Ryhpem.

— Vous plaisantez, Rook, je suppose ! grommela Horray, sceptique, se faisant l'interprète de ses compagnons. Réveillez-vous, mon vieux ! J'ignore quel traitement vous avez subi, mais, Dieu merci, vous conservez encore votre apparence humaine !

— Naru ne ment pas ! affirma Onyx qui suivait la scène avec

attention. Je vous avais prévenus. La surprise est colossale. En termes clairs, cela signifie que mon collègue, à l'issue d'une opération complexe que nous appelons la transbiomutation, a modifié son enveloppe extérieure à l'image de James Rook.

Nitosh se raidit :

— Je refuse à admettre cette mystification ! Votre science est certainement plus évoluée que la nôtre, mais certaines prouesses restent du domaine de l'utopie. Votre... biotransmutation est biologiquement impossible.

— Vraiment ? ironisa Onyx. Puisque vous doutez encore de nos possibilités, je vais vous montrer quelque chose qui vous fera très probablement changer d'avis. Regardez bien.

Le bioesthéticien s'effaça de l'écran. Une vision brouillée se substitua à la créature bleue et se clarifia rapidement. Elle révéla un laboratoire et une couchette, sur laquelle gisait une silhouette. Un sphéroïde baignait la couchette d'une lumière mauve, car, naturellement, la vision était en couleurs.

— Rook ! s'exclamèrent les Terriens, reconnaissant le corps allongé, dramatiquement immobile, les yeux clos.

— Oui, certifia Onyx, dont la figure réapparut sur l'écran. Il s'agit bien de votre ami. Or, ce que vous avez vu n'est pas un tour de prestidigitation. Votre compagnon se trouve réellement dans ce laboratoire... Je vous rassure immédiatement. Il n'est pas mort. Par contre, l'homme qui est à côté de vous et que vous avez pris par erreur pour Rook, se nomme bel et bien Naru. Il y a encore dix heures, il ressemblait à n'importe quel Méphyrien. Nous vous autorisons à suivre Naru qui vous conduira jusqu'au laboratoire où repose votre compagnon.

Horray voulut objecter quelque chose, mais Onyx s'effaça de l'écran. Il se tourna vers Naru, rageur, et brandit le poing :

— Si jamais vous avez attenté à la vie de notre ami, je vous promets que vous aurez de mes nouvelles, aussi « transbiomuté » que vous soyez !

Naru haussa les épaules, comme si cette menace ne l'impressionnait pas. Il se contenta de dire :

— Suivez-moi. Nous allons vous montrer en quoi consiste la transbiomutation. Vous aurez ainsi l'occasion de constater par vous-mêmes pourquoi, malgré notre meilleure volonté, nous ne pourrons jamais juguler le péril qui menace votre planète !

Dès lors, puisqu'il était question du fléau décimant la Terre, Horray se radoucit. Il n'oubliait pas que, même à des années-lumière de distance, toutes ses forces se tendaient vers son monde en perdition et que son devoir exigeait une totale abnégation de sa personne pour sauver l'humanité.

CHAPITRE VII

Les trois Terriens entouraient avec gravité la table roulante sur laquelle gisait James Rook, pâle, décoloré, cadavérique, toujours nimbé de cette extraordinaire et fascinante lumière mauve irradiée par le sphéroïde. Rook respirait si faiblement qu'il fallait se pencher pour surprendre un souffle de vie. Sa poitrine se soulevait imperceptiblement.

Naru contemplait les gynécologues avec une certaine ironie. Son regard humanoïde étincelait et sa présence créait une pénible impression d'insécurité. Cette espèce de « double » de Rook symbolisait un affreux tour de prestidigitation, en tout cas une sinistre plaisanterie.

Horray crispa les poings. Il se maîtrisa, car il n'aurait eu qu'un geste à esquisser pour serrer la gorge du Méphyrien et l'étrangler.

— Dans combien de temps notre ami reprendra-t-il connaissance ?

Naru haussa les épaules. Seul dans ce laboratoire en compagnie des Terriens, il n'éprouvait aucune crainte. D'inimaginables mesures de sécurité le protégeaient. Il le savait, alors que ses hôtes l'ignoraient.

— Rook doit récupérer. Il a servi de moule, de modèle plus exactement, à ma « transbiomutation ». Son métabolisme a été mis sévèrement à l'épreuve. Mais, rassurez-vous, vous le retrouverez intact.

À ce moment, un écran mural s'éclaira. Le visage d'Onyx s'y encadra en relief. Il sourit à la vue des trois hommes penchés anxieusement sur la civière.

— Je crois, messieurs, que vous voilà persuadés. Niez-vous maintenant que la créature qui ressemble trait pour trait à Rook ne soit pas un Méphyrien %

Clider approuva en grognant, tourné vers l'écran :

— Nous nous inclinons devant les preuves. Mais pourquoi cette transbiomutation ?

— Je vais vous poser une question, dit Onyx, et vous m'y répondrez franchement : quand vous m'avez vu pour la première fois, dans l'astronef, ne m'avez-vous pas trouvé effroyablement laid ? N'ayez pas peur de me froisser en répondant par l'affirmative, car, dans un avenir proche, tous les Méphyriens ressembleront aux humains de la Terre.

L'Anglais hésita, puis :

— Honnêtement, avec notre conception de la beauté, vous êtes assez repoussant !

— Merci ! fit le Méphyrien, à la stupéfaction de Clider, qui aurait cru que les foudres allaient s'abattre sur lui. J'ai ressenti tellement cette impression à notre premier contact, que cette confrontation m'était pénible. Mettons que j'étais en état d'infériorité anatomique. Depuis, nos spécialistes ont examiné Rook, votre compagnon. Ils le trouvent parfait, esthétiquement. Nous cultivons l'esprit du beau à l'excès, c'est-à-dire que nous cherchons continuellement à améliorer notre anatomie. Ce sentiment peut vous paraître bizarre, mais nous le cultivons parce que notre métabolisme en éprouve d'abord le besoin, ensuite parce qu'il en a la possibilité... Observez bien l'écran. Je vais vous montrer quelques stéréophotos qui vous aideront à comprendre.

Onyx disparut du mur et une plaque photographique en colorelief s'y substitua. Elle montrait une masse gélatineuse, apparemment grossie, sans forme déterminée, que Nitosh identifia immédiatement :

— Une cellule ! s'écria-t-il, à l'adresse de ses collègues. Voyez le noyau nucléaire, dans la masse de protéine, puis le filament chromatique...

— Exact ! approuva la voix d'Onyx, invisible. Il s'agit bien d'une cellule animale, l'une de ces cellules qui constituent les corps de n'importe quels organismes vivants. Maintenant, regardez la seconde image.

La cellule disparut pour faire place à une vision beaucoup plus importante. La masse gélatineuse ressemblait cette fois à une éponge et elle se composait visiblement d'une multitude de cellules, analogues à celle entrevue un instant auparavant.

Onyx commenta :

— Voici un Méphyrien à ses origines. Constatez que toutes ses cellules présentent la même analogie. Il s'agit, en somme, d'un amalgame d'éléments microscopiques, tous semblables, sans organes, hormis des vacuoles... Pas très beau, hein ?

Nitosh haussa les épaules :

— Nos origines sont analogues. Nous sommes nés d'une cellule unique.

— D'accord, opina Onyx. Mais cette cellule, en ce qui vous concerne, a puissamment évolué. Elle a subi diverses transformations pour aboutir à l'homme. Pour les Méphyriens, la Nature s'est montrée moins généreuse. Nous sommes restés des cellules primitives, de vulgaires amalgames de gélatine, peu à peu doués d'intelligence, mais incapables de se transformer biologiquement.

La stupéfaction clouait sur place les Terriens. Lentement, l'histoire de Méphyr – une prodigieuse odyssée, à n'en pas douter ! – surgissait du passé.

— Mais alors... balbutia Horray. Votre apparence actuelle...

Onyx revint quelques instants sur l'écran ;

— Attendez... Un jour, très lointain, un astronef extra-méphyrien s'écrasa sur notre planète, pour une cause inconnue. La plupart des membres de l'équipage mourut au moment de la catastrophe, mais quelques-uns survécurent. Voici quelle était leur anatomie.

Un nouveau cliché meubla l'écran. Il représentait un être affreux, une sorte d'araignée géante, verdâtre, au corps couvert de poils. Deux yeux brillaient dans ce corps monstrueux.

Le bioesthéticien réapparut :

— Ces êtres possédaient une civilisation fort avancée puisqu'ils avaient construit un astronef. Nous autres Méphyriens, végétions encore misérablement sous l'apparence de ces masses microscopiques, que je vous ai montrées. Nous possédions un semblant d'organisation, mais à ce moment-là, nous ignorions encore nos prodigieuses possibilités biologiques. Je dis prodigieuses possibilités, car, comme vous allez l'apprendre, une ère de prospérité s'ouvrait devant nous. Grâce aux araignées vertes venues d'un coin ignoré de la Galaxie, nous pûmes devenir une race civilisée... Regardez maintenant ce cliché qui, comme le précédent, n'est pas un original, mais une reproduction dessinée.

L'écran montra un Méphyrien à l'état embryonnaire soumis à une irradiation de lampes multicolores. Le sphéroïde mauve suspendu au-dessus de Rook ressemblait étrangement à l'un des multiples globes irradiant la masse de cellules. Bien entendu, pour Rook, la méthode s'était améliorée, depuis.

La voix d'Onyx filtra dans le laboratoire :

— Les araignées vertes capturèrent plusieurs Méphyriens. Ceux-ci furent disséqués, examinés, soumis à un mystérieux traitement dont le cliché vous donne une vague idée. Ce traitement n'était autre qu'un bain de lumière nutritive, capable d'exciter notre métabolisme et notre volonté. Surtout notre volonté. Nos lointains aïeux comprirent, à cet instant, qu'ils avaient le pouvoir de modeler leurs cellules, de les modeler à l'image d'un autre organisme vivant. Tout pivotait autour d'une histoire de volonté, faculté que nous ignorions jusque-là. Nous vivions, en effet, dans un état lymphatique, dépourvus d'ambition, de but. Nous vivions parce que la Nature nous avait créés. Les araignées vertes nous donnèrent le coup de fouet nécessaire, nous ouvrirent notre voie. Notre métabolisme fabriqua de nouvelles cellules et chaque cellule se modifia, toujours sous l'impulsion de la volonté, de façon à ressembler à ceux qui nous soumettaient à la lumière nutritive.

Onyx passa une autre photographie. C'était une araignée verte.

— Voua notre premier stade évolutif. Trait pour trait, nous ressemblions à nos modèles, les araignées. Cette ressemblance n'était à vrai dire qu'apparente. Sous cette anatomie nouvelle, pigmentée de

vert grâce à nos filaments chromatiques, subsistait une masse de cellules rigoureusement analogues à celle que vous avez observée sur le premier cliché. En somme, nous avons multiplié les cellules de nos corps et pris le volume des araignées, mais seule notre forme EXTÉRIEURE s'était modifiée. Nous étions donc devenus des araignées géantes, sans organes internes, à structure uniquement gélatineuse.

Horray posa une question qui, depuis de longues minutes, le tourmentait :

— Quel intérêt les araignées naufragées avaient-elles à exciter votre désir de leur ressembler ?

— Les rescapés de l'astronef ne se faisaient aucune illusion. Ils ne vivraient pas indéfiniment car, nous l'apprîmes plus tard, il n'y avait parmi eux que des éléments mâles. Leur but fut de doter la planète Méphyr d'une race intelligente semblable à la leur, en somme d'essaimer des araignées vertes dans la Galaxie. Peut-être l'astronef avait-il primitivement l'intention d'aborder Méphyr dans un esprit de conquête. La catastrophe déjoua ces plans et les araignées se rabattirent sur les masses cellulaires méphyriennes. Une fois mortes, elles laisseraient derrière elles une espèce de race analogue. C'était, si vous voulez, une conquête pacifique... Bref, quand la dernière araignée mourut, bon nombre de Méphyriens étaient déjà « transbiomutés ». D'autres mutations suivirent, sans l'aide des lampes à lumière nutritive. Finalement, tout notre peuple se transforma en araignées géantes et notre genre de vie en fut bouleversé. Les siècles suivants virent éclore notre civilisation. Vous imaginez facilement les différents stades par lesquels nous sommes passés... Maintenant, admirez cet autre cliché.

L'image représentait un être totalement différent des araignées. Il possédait quatre tentacules, grêles, terminés par des sortes de ventouses qui, probablement, lui servaient à adhérer au sol. Un tronc massif, légèrement ovoïde, composait le reste du corps. Au sommet de ce tronc, deux antennes flexibles s'évasaient, retombant devant deux paires d'yeux. Ce qui fait que la créature pouvait, indifféremment, marcher en avant ou en arrière. L'ensemble, assez repoussant, était jaunâtre.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Onyx. Ceci est un Méphyrien, deuxième version, ou plutôt la troisième si l'on compte notre aspect primitif d'amas gélatineux.

— Hum ! Hum ! toussota Clider. Vous cultivez peut-être le sentiment de la beauté, mais tout dépend de ce que vous entendez par ce mot. Pour nous, Terriens, cette créature à quatre tentacules est franchement horrible.

— Plus horrible que les araignées ? Clider hésita un instant. Il avoua enfin :

— Non, peut-être pas. Mais tant qu'à faire de changer de peau...

L'Anglais reçut un formidable coup de coude de la part de Nitosh et il s'interrompit immédiatement. La voix d'Onyx couvrit le gémissement de douleur du Britannique :

— Je vous remercie de votre objectivité... Nôtre esprit du beau et de l'esthétique se développant avec notre civilisation, nous cherchions sans cesse de nouvelles « enveloppes », car nous avons le sentiment que nos formes d'araignées ne représentaient pas l'idéal auquel nous aspirions. Cet idéal, nous nous acharnâmes à le découvrir dès que nous eûmes résolu le problème des voyages interplanétaires. Nos missions ramenèrent différents échantillons d'organismes vivants, mais aucun ne donnait vraiment satisfaction à nos comités de bioesthétique.

— Où avez-vous déniché ce phénomène à quatre tentacules ? questionna Horray, désignant l'écran.

— Du côté de Régulus... Une loi invita tous les Méphyriens à s'adapter à la nouvelle forme. La transbiomutation s'accomplit toujours sous le contrôle d'experts. Ceux qui tentent de se soustraire à cette obligation sont poursuivis, arrêtés et exécutés. Ces cas sont rares. Il existe enfin une catégorie défavorisée dont le métabolisme ne peut produire volontairement de nouvelles cellules, par suite de sénilité de leurs noyaux nucléiques. Ils sont obligés de conserver leur ancienne forme et comme nous ne tolérons qu'une seule anatomie, les séniles sont déportés dans un coin isolé de Méphyr, où ils achèvent en reclus, loin de la vie active, leur existence.

— Comment vous reproduisez-vous ? demanda Nitosh.

— Par scission, comme les protozoaires. Notre mode de reproduction n'a pas varié depuis nos origines puisqu'en définitive, seule notre « enveloppe » extérieure se modifie. À un moment de sa vie, chaque Méphyrien se scinde en deux et donne naissance à un être exactement semblable à lui.

— Encore une question, fit Nitosh. J'ai remarqué que tous les Méphyriens ne se ressemblent pas. Plus exactement, leurs traits diffèrent légèrement.

Onyx sourit et expliqua complaisamment :

— Les temps ont changé depuis notre première transbiomutation en araignées. Nos méthodes se sont modernisées à un tel point que chaque Méphyrien, en éduquant sa volonté, peut se donner un caractère propre, une note personnelle. Transbiomuter est un art, mais pour l'accomplir, il faut toujours partir d'un modèle.

« Ce sont de vulgaires copieurs ! pensa Nitosh avec amertume. Ils n'ont pas de mérite, puisque leur métabolisme leur permet une telle fantaisie ! »

Mais le bioesthéticien poursuivait :

— Quand l'un de nos voyageurs de l'espace revint d'une expédition

d'Aldébaran, ramenant des créatures qui sont nos enveloppes actuelles, nos comités s'emballèrent immédiatement pour la forme humanoïde. Ils n'hésitèrent pas à modifier la loi préexistante de la transbiomutation. Dociles, les Méphyriens changèrent une nouvelle fois d'aspect, sans être convaincus que se soit la dernière. Car nous désirions toujours découvrir mieux, bien qu'un pas sérieux eût été franchi. Les indigènes d'Aldébaran constituaient déjà un progrès biologique sur ceux de Régulus.

Maintenant, nos amis savaient à peu près tout sur l'histoire extraordinaire des Méphyriens, ces êtres capables de se transformer, sous la seule impulsion de la volonté, à l'image d'un modèle. Ils n'ignoraient pas non plus que la loi de la transbiomutation allait être révisée et ordonnerait à tous les habitants de la planète de prendre désormais l'aspect des Terriens.

Un mauvais pressentiment effleura Horray :

— Que sont devenus les indigènes de Régulus et d'Aldébaran que vous aviez arrachés à leur planète ?

— Je vois, répliqua Onyx, que vous vous inquiétez surtout de votre propre sort. Sachez que la transbiomutation de cent millions d'individus ne s'opère pas instantanément. Cela demande un délai assez long car le nombre des transbiomutateurs modifiés reste faible en comparaison de la population. Un transbiomutateur coûte non seulement une somme énorme, mais son installation nécessite une multitude de travaux complexes. Or, nous manquons de spécialistes pour ce genre de montage.

— Je croyais que vous pouviez transbiomuter sans le secours d'un appareil ! s'étonna Mac Nitosh, avec une certaine ironie.

— En effet, nous le pourrions ; mais l'opération se solderait généralement par une modification défectueuse. N'oublions pas que les premiers Méphyriens ne furent transformés en araignées vertes que grâce à des lampes à lumière nutritive. La transbiomutation ne se conçoit que sous l'impulsion de la volonté qui elle-même dépend de notre métabolisme. En activant soit notre volonté, soit notre métabolisme, nous réalisons les conditions adéquates indispensables à une parfaite réussite. Nous excluons les tarés et ne conservons que les individus esthétiquement acceptables. Nos transbiomutateurs réduisent les échecs à un pourcentage négligeable et éliminent en tout cas les défauts. Sachez encore que les indigènes de Régulus et d'Aldébaran, enlevés à leur planète d'origine, ont tous terminé leur existence sur Méphyr, paisiblement entourés du respect de tous... Maintenant, Naru, reconduisez les Terriens à leur appartement. Le Conseil Suprême va tenir une ultime séance. Mais, d'ores et déjà, la loi sur la transbiomutation est sujette à révision.

Narus s'inclina devant l'écran qui s'éteignit. Il se tourna vers les

gynécologues :

— Vous avez entendu, messieurs...

Horray se dégagea du trio et marcha vers le Méphyrien qui ressemblait à Rook. La colère illuminait les yeux du Français et ses poings se crispaient. Naru eut parfaitement conscience qu'il courait le danger de recevoir une sévère correction. Or, rien n'intimidait plus un habitant de Méphyr que la perspective de recevoir des coups.

Le « double » de Rook recula lentement vers un bouton rouge situé sur un tableau de contrôle bourré d'instruments et d'appareils invraisemblables. Une simple pression sur le contacteur appellerait les gardes.

Horray ne fut pas dupe de la manœuvre. Avant que le Méphyrien ne frôlât le bouton d'appel, il bondit, se ruant avec l'impétuosité d'un taureau. Naru, sous le choc, fut littéralement soulevé de terre, puis il culbuta sur le dallage caoutchouté du laboratoire, se demandant ce qui allait lui arriver. Jamais il n'avait éprouvé une telle douleur à la poitrine. Toutes ses cellules internes étaient meurtries. Ses multiples noyaux nucléiques qui constituaient en définitive des parcelles de cerveau, enregistrèrent une confusion extrême, abolissant toute faculté.

Le Français, à califourchon sur son adversaire, hurla à l'adresse de ses compagnons :

— Donnez-moi un coup de main ! Il me vient une idée subitement. Je n'ai pas envie de moisir ici jusqu'à la fin de mes jours.

*

* *

Les yeux de Naru, exorbités, contemplaient les Terriens penchés sur lui avec épouvante. Sa nouvelle enveloppe frémissait et il ressentait toujours cette intolérable douleur dans ses cellules primitives. Ses noyaux nucléiques ne réagissaient encore pas, embrumés par le choc récent, et dans cette demi-inconscience, il sondait en vain les intentions de ces étrangers ramenés par Onyx. Cette incertitude, et la douleur dans la poitrine, étaient les plus cruelles impressions que Naru eût jamais éprouvées.

Horray obligea le Méphyrien à se lever, mais il ne le lâcha pas. Avec une certaine brutalité, il le poussa vers la table opératoire sur laquelle Rook gisait, regard clos.

— Vous allez immédiatement ranimer notre compagnon, ordonna-t-il, secouant le bioesthéticien avec vigueur, sinon je vous étranglerai, purement et simplement.

— Qu'est-ce qui vous prend subitement ? intervint Nitosh, stupéfait. Vous êtes fou, Horray ! Vous voulez donc notre mort ? Si les Méphyriens apprennent que vous avez maltraité l'un des leurs – et,

soyez tranquille, Naru se chargera de le divulguer ! – je ne donne pas cher de notre peau.

Le Français haussa les épaules. Sa détermination bousculait tous les obstacles et prenait des risques considérables. Mais maintenant que le premier pas était accompli, sa décision s'affirmait inébranlable.

— Les Méphyriens ont trop besoin de nous pour modèles. Jamais ils ne nous exécuteront. Nous emprisonner ? Nous le sommes déjà et c'est justement pour en sortir que je prends des initiatives. Voulez-vous, oui ou non, revoir la Terre ?

Devant l'approbation générale, Horray se détendit. Il sourit.

— O. K. ! Nous n'avons rien à perdre et tout à gagner. Mais nous ne pouvons demeurer passifs. Ce n'est pas notre habitude. Certes, bien des difficultés hérissent notre route, mais elles ne sont pas insurmontables.

Il ajouta, énigmatique, le regard brillant :

— J'espère même sauver notre planète du péril ! Vous voyez l'ampleur de notre tâche. Elle s'avère immense, riche d'espoir. Nous n'avons pas une minute à perdre. Notre chance actuelle ne se représentera peut-être jamais plus.

Clider hocha la tête, sceptique :

— Certes, mon cher collègue, nous vous aiderons de tout cœur. Mais je ne crois pas à la chance.

— Réfléchissez, bon sang ! insista le Français. Nous sommes actuellement dans un laboratoire qui dispose d'un transbiomutateur, l'un de ces rares appareils en service sur Méphyr. Et vous ne croyez pas à la chance ? Décidément, Clider, vous me décevez !

Il secoua Naru qui, lentement, reprenait confiance, espérant sur la division des trois hommes pour se tirer d'une situation embarrassante.

— Dépêchez-vous, mon ami ; sinon, vous allez faire connaissance avec mon poing !

La simulation suffit au bioesthéticien pour comprendre que le Terrien ne plaisantait pas. Il objecta :

— Rook ne tiendra pas debout. Son organisme a besoin de récupérer.

— Je me fous de ce dont notre compagnon a besoin ! Libérez-le de cette civière et neutralisez cette lumière mauve.

— Comme vous voudrez ! acquiesça Naru en soupirant.

Ses noyaux nucléiques, lentement, reprenaient leurs fonctions. Naru lorgna vers le bouton rouge d'appel, mais, pour l'atteindre, il fallait d'abord se débarrasser d'Horrax, puis de Clider, en faction devant le fameux bouton. Deux obstacles insurmontables sans le secours d'un « hypnodésin », ce tube magique que portaient les gardes.

Naru, suivi du regard par le Français, se baissa. Il palpa un interrupteur fixé sur un clavier et, immédiatement, le sphéroïde

mauve s'éteignit. Un second interrupteur supprima la force magnétique qui clouait Rook sur sa couchette.

Nitosh et Clider soulevèrent avec émotion le corps de leur compagnon, inerte, apparemment sans vie. Ils le déposèrent sur le sol caoutchouté. Horray montra la civière du doigt :

— Couchez-vous ! intima-t-il, tourné vers Naru.

Celui-ci, ouvrant des yeux démesurés, tenta de se soustraire à l'invite. Il recula d'un grand pas mais déjà, le Français le rejoignait et le secouait à nouveau, plus rudement.

— Désirez-vous que je vous mette de force à la place de Rook ?

Naru, pitoyable, sa nouvelle anatomie encore mal éduquée, se protégea la face de ses doigts sans griffe. Mais il ne bougea pas.

— Non ! Non ! gémit-il. Je n'obéirai pas ! J'ignore quel but vous poursuivez mais fatalement, vous échouerez. On vous recherchera et les gardes vous reprendront. Il existe, dans ce palais, une multitude d'appareils de détection qui vous localiseront très vite. De plus, dans quelques minutes, Onyx contrôlera par écran si vous avez bien réintégré votre appartement. Dans la négative, il prendra immédiatement des dispositions.

— Il a raison ! approuva Nitosh, peu emballé par l'initiative du Français. Vous vous nourrissez d'illusions, Horray. Vous courez à un échec certain.

Horray détendit son poing, comme un ressort. Le direct atteignit Naru au menton. Le gynécologue parisien éprouva un désagréable choc mou. Il eut l'impression de frapper dans une masse de gélatine mais le Méphyrien chancela, culbuta sur le sol, s'affaissa et demeura immobile, ses noyaux nucléiques à moitié paralysés. Il ne se releva pas.

— Clider, aidez-moi à charger ce bonhomme sur la table opératoire. Si nous écoutions Nitosh, nous ne sortirions pas de ce pétrin.

L'Américain, vexé, désira se réhabiliter, d'autant plus que le Britannique, longtemps hésitant, semblait prendre maintenant parti pour le Français. Il s'avança, donnant un coup de main à ses collègues :

— Je ne voudrais pas passer pour un froussard, Horray. Aussi permettez que je me range à vos côtés. Acceptez au moins mes craintes. Elles se justifient.

— Elles se justifient, en effet, et je les accepte. Mais je m'en moque. J'ai commencé et j'irai jusqu'au bout.

Horray se pencha sur le clavier et manipula deux manettes, placées à côté des deux interrupteurs que Naru avait pressés tout à l'heure. Aussitôt, le sphéroïde s'illumina, irradiant sa lumière mauve, nimbant le corps du Méphyrien. D'autre part, la force magnétique rivait celui-ci

à sa couchette.

Nitosh émit une appréhension :

— Si l'écran mural s'éclairait ?

— Peu importe. Naru ressemble à Rook. Onyx n'y verrait que du feu et croirait que le capitaine est toujours sur la table... Passons dans la pièce à côté et emmenons Rook.

La salle contiguë était beaucoup plus vaste que la première. Une foule d'appareils encombraient les murs et les Terriens auraient été bien incapables de préciser le fonctionnement de ces instruments bizarres, tous surmontés de claviers aux touches multiples.

Deux couchettes, scellées au sol, occupaient le centre de ce second laboratoire. Des casques à électrodes, des bracelets magnétiques, pendaient sur des bras articulés actuellement à l'arrêt. Deux autres sphéroïdes, analogues au premier, pendaient également au-dessus de chaque couchette. Enfin, les deux tables opératoires étaient réunies par un réseau complexe de fils électriques.

Nitosh et Clider déposèrent Rook sur le dallage. Horray chercha un écran mural du regard et, avec soulagement, il n'en aperçut aucun. Puis il désigna les deux couchettes :

— Sûrement l'un des fameux transbiomutateurs, identifia-t-il sans hésitation. Nous n'allons pas refuser cette chance. Mais pour mener à bien mon programme, il nous faut un Méphyrien.

— Nous avons Naru ! indiqua Clider.

— Je préférerais un Méphyrien original, type habitant d'Aldébaran, et si possible assez Jeune... Ce ne doit pas être difficile à trouver. Tâchons de capturer un garde et de l'amener ici. Les Méphyriens ne sont pas forts pour la bagarre et nous possédons sur eux l'avantage d'utiliser sciemment la tactique de la lutte. Sortons dans le couloir.

Nitosh hésita :

— Et Rook ? Le laissons-nous ici ?

— Oui, acquiesça Horray. Notre absence durera peu. Je n'aimais pas l'observer sous cette lumière mauve...

Au même moment, le capitaine remua faiblement. Il gémit. Ses compagnons s'agenouillèrent auprès de lui. Le Français lui tapota les joues :

— Réveillez-vous, Rook... C'est moi, Horray. Ne craignez rien.

L'officier ouvrit des yeux vagues, Mais rapidement, plus vite qu'il ne l'espérait, il retrouva toutes ses facultés. Il se dressa sur son séant et se frotta le crâne :

— Bon sang ! Que m'est-il arrivé ? Où sommes-nous ?

— Peu importe, Rook... Il faut que vous nous aidiez. Nous allions agir sans vous. Mais vous pouvez nous être très utile.

— Je ne demande pas mieux que de sortir d'ici. Je me sens très

bien, maintenant.

— Okay. Alors, en route, ordonna Horray, impulsif.

Tous quatre repassèrent dans la première pièce. Mais le capitaine, à la vue de Naru étendu sur la couchette, tout baigné de mauve, faillit tomber en syncope. Il se raccrocha au bras secourable de Nitosh.

— Mais... mais c'est MOI ! bégaya-t-il, le regard dilaté, la bouche sèche, tout frémissant, en se palpant longuement.

Ses compagnons, brièvement, lui contèrent l'histoire des Méphyriens et leurs extraordinaires possibilités métaboliques. Ils lui apprirent également que son « double », gisant sur la couchette, n'était autre qu'un Méphyrien transbiomuté.

Les angoisses de Rook s'apaisèrent quelque peu. Mais cette terrible impression de dédoublement subsistait à la vue de Naru, immobile, figé.

Horray manipulait le mécanisme d'ouverture de la porte, tandis que Nitosh passait autour du cou de l'officier, le traducteur linguistique de Naru.

Le battant coulissa. Horray poussa doucement Rook dans le couloir :

— Capitaine, il s'agit que vous jouiez le rôle de Naru. Apparemment, vous lui ressemblez. La substitution peut donc passer inaperçue un certain temps. Je n'en demande pas davantage.

Les quatre hommes, l'officier en tête, s'avancèrent dans le couloir aux murs lumineux. Ils souhaitaient ardemment rencontrer un garde et leur désir s'exauça. Un pas retentissait derrière eux.

Ils se retournèrent et aperçurent un Méphyrien en tunique orangée et qui portait à sa ceinture le long tube réglementaire. Un casque transparent, lumineux – certainement un accessoire de protection – emprisonnait sa crête.

Le garde n'accorda qu'un bref coup d'œil à nos amis qui avaient volontairement ralenti le pas, et il les doubla sans se départir une seule seconde de son attitude martiale, froide. Mais huit mains s'accrochèrent à lui, l'agrippèrent, le culbutèrent, et le maintinrent solidement sur le sol. Déjà, Horray, prestement, avait subtilisé le long tube, tandis que Clider et Nitosh rouaient le garde de coups de poing.

— Ne l'abîmez pas ! recommanda le Français en riant, étudiant l'arme du soldat.

Le tube se composait de deux boutons, un rouge et un vert. Il suffisait probablement d'appuyer sur l'un d'eux pour expédier soit un rayon hypnotisant, soit un rayon désintégrateur, selon les brèves explications d'Onyx.

— Que faisons-nous de ce gallinacé ? demanda Nitosh, un genou sur la poitrine du garde.

Horray jeta un coup d'œil autour de lui :

— Emmenons-le au labo en vitesse.

Mais au moment où Nitosh et Clider soulevaient le corps du soldat, une voix invisible glaça d'épouvante les quatre hommes.

— Bravo, Terriens ! Vous ne manquez pas d'audace, ni d'initiative. Vous auriez pu réussir si ce couloir n'était pas muni de télécaméras. Or, depuis votre sortie du laboratoire de transbiomutation, je vous surveille visuellement. J'ai assisté à la scène avec le garde... Malheureux ! Qu'espérez-vous donc ? Sans aide, vous ne pourrez jamais sortir de ce palais. Je n'ai qu'un geste à esquisser et une pluie de rayons hypnotiques s'abattra sur vous. Plutôt que d'en arriver à cette extrémité, ne vaudrait-il pas mieux que vous cédiez immédiatement ?

Rook, Clider et Nitosh se tournèrent vers Horray, interrogateurs, presque suppliants. Le Français dominait sa rage et il restait figé, le regard planté dans le vide, incapable de prendre une décision instantanée, tant la surprise et la déception le clouaient ! Pourtant, tout son plan s'écroulait, et des larmes d'impuissance humectèrent ses yeux. Si près du but, il échouait. Et là-bas, à des années-lumière, la Terre attendrait en vain un chimérique secours !

CHAPITRE VIII

La voix reprit, provenant d'un minuscule haut-parleur dissimulé quelque part :

— Peut-être puis-je vous aider. Je ne vous veux aucun mal. Je suis même prêt, si j'arrive à mes aspirations, à vous ramener sur votre planète. C'est même ma ferme intention.

— Qui êtes-vous ? interrogea Horray avec une certaine anxiété, car il se méfiait de la brusque clémence de ce personnage invisible.

— Je m'appelle Xys et j'appartiens à l'élite des bioesthéticiens... Ne bougez pas. Je vous rejoins immédiatement. Encore une fois, je vous réitère mes intentions pacifiques.

Xys se tut et le silence s'installa dans l'immense couloir. Un peu désorientés par le sens équivoque de ces paroles, les quatre Terriens se concertèrent :

— Nous avons quelques secondes pour atteindre le labo, suggéra Horray. Tentons-nous l'aventure ?

Les avis se partagèrent. Clider et Nitosh manquaient de chaleur, d'enthousiasme. Comme ils le firent très justement remarquer, mieux valait s'en remettre à Xys. L'alerte était maintenant donnée et se soustraire au jeune bioesthéticien équivalait à courir à un échec certain. Le labo serait assiégé, pris d'assaut, et Dieu savait ce qu'il adviendrait des prisonniers.

Les quatre hommes réfléchissaient encore quand Xys apparut. Rook le reconnut immédiatement, car il l'avait déjà aperçu dans le laboratoire, en compagnie d'onyx et de ses collègues.

Horray orienta le tube du garde vers le nouvel arrivant. Celui-ci fixa intensément l'arme dirigée contre lui, mais il ne manifesta aucune panique. Il conserva même un admirable sang-froid.

— Ne touchez pas au bouton rouge : vous me désintéresseriez. Or, vous perdriez du même coup la chance unique que je vous offre : celle de retourner sur votre planète. À moins, naturellement, que vous ne préféreriez achever votre existence sur Méphyr. Ce dont je doute fort.

Horray abaissa son tube.

— Est-ce une plaisanterie ? grommela-t-il.

— Nullement, affirma le bioesthéticien, le plus sérieusement du monde par le truchement de son traducteur linguistique. Je tiens à assouvir une petite vengeance personnelle et le hasard veut que vous en bénéficiiez.

— En échange de quoi ?

— Mais de rien du tout... Écoutez, un garde peut surgir

inopinément. Suivez-moi dans la salle du transbiomutateur. Nous serons plus en sécurité pour discuter.

— Et... et celui-là ? fit Nitosh, désignant le garde gisant sur le sol.

— Emmenons-le avec nous. Il pourrait donner l'alarme.

Tous s'engouffrèrent dans le laboratoire dont la porte se referma derrière eux. Xys prit soin de débrancher une fiche, sous l'écran, expliquant :

— Nous voici coupés du monde extérieur. Quant à ce garde, ficelez-le avec quelques câbles électriques. Il ne nous gênera plus.

Nitosh et Clider s'occupèrent de cette opération. Bientôt, le Méphyrien à cuirasse orangée fut incapable d'esquisser le moindre mouvement. Il fut abandonné dans un coin.

Xys se penchait sur Naru, nimbé de lumière. Sa minuscule bouche sourit :

— Beau travail ! estima-t-il. La substitution est parfaite. Cependant, quand, sur mon écran de contrôle, j'ai aperçu la scène où, en parfait accord tous les quatre, vous terrassiez le garde, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de Naru, mais de Rook. Il était temps que j'intervienne car vous alliez commettre des imprudences. Vous n'auriez pas été bien loin.

— Vous avez parlé de vengeance personnelle... intervint Rook. À qui en voulez-vous particulièrement ? À votre Président Suprême, Réla ?

— Je me garderais bien de m'attaquer à un personnage aussi important, répondit le bioesthéticien. Mais Onyx est mon égal, bien qu'il préside le comité de bioesthétique. Il ne m'a jamais été sympathique et il aspire à succéder un jour à Réla. Une certaine froideur règne entre nous, parce que je ne partage pas toujours ses points de vue. Quand je me suis proposé pour la première transbiomutation, Onyx, comme par hasard, a choisi le vieux Naru, m'éludant proprement. Mais je ne lui en aurais pas tenu rigueur s'il n'était pas aussi ambitieux. Il vous l'a peut-être appris, de multiples expéditions recherchent sans cesse de nouvelles races intelligentes à travers le Cosmos. Celui qui ramènera un échantillon organique ralliant la majorité des suffrages jouira de la considération générale. Or, les diverses créatures que j'ai présentées au Comité n'ont jamais obtenu la majorité. Il manquait toujours la voix d'Onyx. Aussi je garde rancune au président des bioesthéticiens et je ne serais pas fâché de lui rabattre sa superbe, et même de l'humilier devant ses semblables et tous les Méphyriens. Pour cela, il me suffit que la transbiomutation n'ait pas lieu. Vous savez que sans modèle, un Méphyrien ne peut transbiomuter. En vous ramenant sur votre planète, je supprime du même coup les modèles.

Une imperceptible sueur humecta le front d'Horrax et il se

compagnons. Tous quatre pensaient la même chose : Xys voulait soustraire les Terriens à la transbiomutation et pour cela, il existait un moyen beaucoup plus simple que de les ramener sur leur lointaine planète d'origine : les abattre radicalement.

Le Français conserva son calme, mais son cœur battait très fort. Il désigna Naru :

— Vous avez déjà un modèle... Onyx s'en contentera.

La crête de Xys oscilla :

— Naru succombera, comme pas hasard, à un accident, et le tour sera joué... Vous comprenez ?

Nos amis comprenaient si bien qu'ils doutaient fortement de revenir un jour sur la Terre. Xys apparaissait aussi vaniteux qu'Onyx, sinon davantage. Pour satisfaire ses propres ambitions, il n'hésitait pas à tromper la confiance des Terriens et à les entraîner dans une aventure sans issue. Horray s'imaginait très bien, tombant dans quelque traquenard ou sous les coups d'un rayon désintégrant. Il était temps de déjouer les plans de l'astucieux et rusé bioesthéticien.

Horray leva le tube vers Xys, surpris par cette brusque attitude méfiante :

— Vous nous prenez pour des imbéciles, Xys. Nous ne marcherons dans votre combine que sous certaines conditions.

— Lesquelles ? demanda le Méphyrien.

— Non seulement vous nous ramènerez sur la Terre, mais vous sauverez notre planète. Vous n'ignorez pas le péril qui la menace.

— Je ne puis rien, hélas ! pour votre monde ! protesta Xys. Notre métabolisme diffère du vôtre et notre mode de reproduction est celui des protozoaires.

— Ne rabâchez pas toujours la même chose ! grommela Horray. Je ne vous demande pas l'impossible, mais de vous transbiomuter, comme Naru. C'est bien ce que vous désiriez primitivement, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais...

— Eh bien ! exécutez-vous immédiatement. Si vous n'obéissez pas, je me verrai dans la pénible obligation de presser sur le bouton rouge du tube et croyez-moi, je ne plaisante pas !

Xys, effrayé de la tournure des événements, ayant trop présumé de ses chances, recula de quelques pas :

— Une fois transbiomuté, que ferez-vous de moi ?

Horray menaça le Méphyrien de l'« hypnodésin ». Il le braqua à bout de bras.

— Il ne s'agit pas d'une simple transbiomutation extérieure. J'exige une transformation interne.

— Mais nous n'avons jamais essayé !

— Bon moyen pour le faire. Je sais que cette performance entre

dans vos possibilités. Si vous pouvez modeler vos cellules extérieures, vous pouvez également modifier vos cellules internes. Je vous conseille vivement d'accepter, car je ne donne pas cher de votre peau.

Rook empoigna le Méphyrien et le poussa dans le laboratoire contigu. Il désigna les couchettes :

— Installez-vous.

Horray tapota sur l'épaule de l'officier. Il parut ennuyé :

— Désolé, Rook, de vous demander de servir encore une fois de modèle. Mais j'ai besoin de Clider et de Nitosh.

Le capitaine fronça les sourcils :

— Je me sacrifie, une fois de plus, d'autant que le procédé est indolore. Mais quelle idée ruminez-vous ?

— Vous aurez peut-être une formidable surprise en vous réveillant, Rook !... Allons, au travail. Le temps presse.

L'officier s'allongea sur une couchette et Xys occupa la seconde. Le Méphyrien n'avait pas le choix. D'autre part, cela ne lui déplaisait pas de prendre l'aspect des hommes. Mais il s'effrayait à la pensée de reproduire la complexité des organes humains.

— Je cède, opina-t-il, donnant quelques directives pour la bonne marche de la transbiomutation, et je vous prouve ma bonne volonté. Vous avez tort de vous méfier de moi.

— Xys, prononça Horray d'une voix grave, je vous offre le moyen de vous venger d'Onyx.

— Vraiment ? Car vous croyez qu'en me transbiomutant en homme, Onyx m'applaudira !

— Pas seulement Onyx, mais Réla et tout le peuple de Méphyr. Je vous offre la gloire. Un jour, vous me remercirez.

— Cela m'étonnerait. Mais je suis curieux de savoir ce que vous comptez faire. Voilà pourquoi je me prête à votre expérience... Attachez-moi plutôt les électrodes et faites-en autant à Rook. Puis allumez les sphéroïdes. Je me charge du reste.

Clider et Nitosh coiffèrent Rook et Xys d'un casque à électrodes. Plusieurs bracelets complétèrent les préparatifs que le capitaine connaissait déjà. Les sphéroïdes descendirent au-dessus des corps des patients.

Le Français se pencha sur le Méphyrien :

— Combien de temps dure une transbiomutation ?

— Cinq ou six heures, en général. Il faudra certainement davantage, si vous voulez que je modifie ma structure interne.

— Pendant l'expérience, resterez-vous conscient ?

— Moi, oui. Les Méphyriens modèlent leur anatomie en parfaite possession de leurs facultés. C'est du reste un facteur de réussite. Si quelque chose n'allait pas, je vous l'indiquerais.

Horray manœuvra des manettes. Les sphéroïdes s'illuminèrent.

Mais tandis que celui suspendu au-dessus de Rook irradiait une lumière mauve, celui de Xys jetait des lueurs sanglantes. Des étincelles multicolores s'enroulaient autour des corps allongés sur les couchettes, avec une plus nette intensité chez Xys. Mais celui-ci ne semblait nullement affecté, alors que Rook semblait déjà dans un sommeil hypnotique.

— Que ressentez-vous, Xys ? demanda Nitosh, un peu inquiet.

— Une agitation inaccoutumée de mes noyaux nucléiques et, surtout, une volonté de me transformer à l'image de Rook. Déjà, mon métabolisme produit de nouvelles cellules.

Sur sa couchette, le corps de Rook perdait son opacité et devenait transparent. Tous ses organes internes apparurent avec une netteté incroyable, sous les regards fascinés des trois gynécologues. Xys, les yeux rivés au plafond, voyait l'image du capitaine se refléter dans une immense glace, placée exactement au-dessus de lui. Chose incroyable, mais familière pour lui, il apercevait aussi son calque à travers le corps translucide de l'officier. Cette surimpression guidait le Méphyrien dans sa lente transformation biologique.

*

* *

Onyx abattit sa main griffue sur un clavier placé devant lui. Immédiatement un écran mural s'éclaira, montrant un appartement vide. Le bioesthéticien s'étonna :

— Naru aurait déjà dû ramener les Terriens. Je ne m'explique pas ce retard.

Pris d'un soupçon, il manipula une autre touche. L'écran s'éteignit mais ne se ralluma pas. Onyx était de plus en plus surpris.

— Tiens ! Le phoniviseur du labo de transbiomutation ne fonctionne pas. Il faut que j'envoie un spécialiste pour le réparer.

Il donna des ordres en conséquence et attendit. Dix minutes plus tard, le spécialiste l'appelait sur un phoniviseur auxiliaire :

— Je n'y comprends rien, balbutiait l'expert. J'ai essayé, en vain, d'ouvrir la porte du laboratoire. Elle est condamnée de l'INTÉRIEUR.

— De l'intérieur ? Il faut donc admettre que quelqu'un se trouve dans le labo. Qui, sinon les Terriens ?... J'arrive immédiatement.

Onyx descendit de son siège, puis se ravisa à, l'ultime seconde. Il revint devant le clavier et enfonça rageusement la touche correspondant au laboratoire de transbiomutation. À son plus grand étonnement, cette fois-ci l'écran s'éclaira, montrant la table opératoire supportant le corps de Naru nimbé de lumière mauve. Mais, naturellement, le Méphyrien ne soupçonna pas la substitution et crut fermement qu'il s'agissait de Rook. Ses inquiétudes se dissipèrent quelque peu. Mais elles se ravivèrent brusquement quand Horray

apparus.

— Que faites-vous là-bas ? interrogea sévèrement Onyx. J'ai ordonné à Naru de vous reconduire à votre appartement.

Horray prit une pose avantageuse. Il se retourna, désignant la table opératoire en arrière-plan :

— Désolé, mais Naru s'est trouvé mal, brusquement. Alors, nous l'avons étendu sur cette couchette, à la place de notre ami Rook. Vous y voyez un inconvénient ?

La colère empourpra le visage du bioesthéticien :

— Je vais envoyer les gardes pour vous déloger !

— Je ne vous le conseille pas, recommanda le Terrien. Si vous tentiez d'empêcher l'expérience en cours, vous condamneriez irrémédiablement Naru et Xys.

— Xys ?

— Oui. Il est notre prisonnier, ainsi qu'un garde, d'ailleurs.

— De quelle expérience parlez-vous ? interrogea Onyx, fébrile.

— Il est trop tôt pour le divulguer. Toutefois, la tentative se déroule selon les prévisions et tout porte à penser qu'elle réussira.

— Les gardes forceront la porte du labo ! hurla le Méphyrien, furieux.

Horray ne manifesta aucune inquiétude devant cette menace. Il sourit, conservant une attitude tranquille.

— Je ne doute pas que vous disposiez des moyens pour pulvériser la porte du laboratoire. Dans ce cas, il se passera deux choses : Naru et Xys, comme je vous l'ai dit, perdront la vie ; ensuite vous retrouverez un transbiomutateur inutilisable. Est-ce vraiment ce que vous désirez ?

— Quelles sont vos conditions ? grommela Onyx, maîtrisant sa rage.

— Laissez-nous travailler quelques heures. Je vous appellerai sitôt l'expérience terminée. Alors, à ce moment-là, vous ferez ce que vous voudrez de nous.

Le Français releva la fiche coupant le contact. L'écran s'éteignit. Horray revint à pas lents dans le labo. Il se heurta aux visages interrogateurs de ses compagnons.

— Alors ? fit Nitosh, inquiet.

— J'ai tenu à mettre Onyx face à ses responsabilités s'il tentait de nous déloger. Je crois qu'il accepte le délai.

— Il acceptera ! approuva Xys, au milieu du crépitements des électrodes. Il se moque de ma vie et de celle de Naru, mais le transbiomutateur représente une fortune colossale. Cependant, méfiez-vous d'Onyx. Il rumine déjà sa vengeance. Le délai écoulé, comment échapperez-vous aux gardes ?

— Je l'ignore, avoua Horray. Je pense surtout à en terminer au plus tôt avec l'expérience en cours... Comment vous sentez-vous, Xys ?

Le corps de celui-ci était environné d'étincelles multicolores. Une lumière sanglante le baignait et à travers sa peau devenue à son tour transparente, on discernait des embryons organiques en formation. Lentement, sous l'impulsion de la volonté, Xys façonnait ses propres organes internes, à l'image de ceux de Rook. D'ailleurs, il suivait dans la glace rivée au plafond la progression constante de l'évolution biologique, modifiant sans cesse ses cellules, rectifiant certaines erreurs que son calque lui renvoyait fidèlement.

Son aspect extérieur avait changé. Il ressemblait maintenant à Rook ou à Naru, mais Xys s'efforçait d'éduquer son métabolisme et créait quelques détails personnels : il affinait le visage, épaississait les lèvres, élargissait le nez, bridait légèrement les paupières, s'efforçait de copier le moins possible son modèle, encouragé du reste par les trois Terriens.

— Les araignées géantes, comme les autochtones de Régulus ou d'Aldébaran, possédaient tous des organes internes d'assimilation, expliqua-t-il. Mais les Méphyriens ne recherchent que le Beau, l'Esthétique. Ils se contentent de copier les formes extérieures. Pourquoi s'acharner à reproduire une multitude d'organes internes qui n'embellissent pas et qui, d'autre part, sont sujets à se détraquer, comme toute mécanique compliquée ? Il existe des formes de vie simple. Nous appartenons à cette catégorie et jamais nos comités bioesthétiques n'ont pensé... M'écoutez-vous ?

— Oui, opina Horray. Mais vous êtes maintenant un Terrien, Xys, taillé exactement à notre image. Vous n'en avez pas seulement l'apparence, comme Naru, mais la structure entière... Observez-vous. Votre métabolisme a produit des cellules qui, en s'associant, ont formé des vaisseaux. Déjà, du sang circule dans vos veines, dans vos artères, alimentant tous vos nouveaux organes. Votre cerveau lui-même va raisonner comme celui d'un homme. Vos noyaux nucléiques s'effacent. Vos filaments chromatiques sécrètent des substances chimiques colorées, des enzymes indispensables à l'équilibre de votre nouveau corps. Vous approchez du but, Xys !

Horray réunit Nitosh et Clider. À côté d'eux, toujours immobile, nimbé de mauve, Rook montrait tous ses organes par transparence.

Le Français parla à voix basse :

— Mes amis, il est temps que je vous fasse connaître mon véritable but...

— Il est clair, interrompit l'Anglais. Xys se transforme en homme. Mais je ne vois pas comment, en partant de cette base, nous pourrions juguler le péril qui menace notre planète.

Horray acheva ses confidences :

— Il n'existe qu'un seul moyen : quand Xys aura atteint son perfectionnement d'homme, nous poursuivrons l'expérience et Xys

deviendra Xyse !

Nitosh et Clider sursautèrent. Ils lancèrent un coup d'œil inquiet du côté du Méphyrien, hors d'écoute de ces propos. Puis l'Américain avala difficilement sa salive. L'ambition d'Horray était dure à digérer !

— Une femme ! Vous perdez la raison !... Nous ne possédons aucun modèle. Or, vous savez...

— Je sais que nous courons notre dernière chance ! trancha le Français d'une voix vibrante, inflexible, autoritaire. Nous sommes tous trois des gynécologues réputés. Nous associerons nos efforts, nos connaissances. Nous allons aborder une phase capitale, qu'aucun Méphyrien n'a franchie. Xys devra tâtonner, s'initier, selon nos conseils éclairés. Un contrôle rigoureux, de tous les instants, s'imposera, éliminant impitoyablement les erreurs. Êtes-vous prêts à m'aider ?

— Bien sûr, approuva Clider, sans conviction. Nous tenterons l'impossible. Cependant, Xys devra s'armer de volonté, d'ingéniosité. En un sens, il aura à se surpasser.

— Il se surpassera ! assura Horray. Il a acquis l'intelligence d'un humain. Nous allons maintenant lui donner un corps de femme. Et c'est cette femme qui symbolisera l'espoir de la Terre. Je compte du reste l'épouser, dès notre retour sur Cérès. J'espère que de notre union naîtra... une fille !

Les regards de Clider et de Nitosh se dilatèrent d'ahurissement et d'effroi.

— L'épouser ! hoqueta l'Américain. Vous n'y pensez pas. Vous ne serez jamais heureux avec une femme que... vous avez créée de vos propres mains, et que, par surcroît, vous n'aimez pas.

Le Français resta inflexible, résolu. Ses traits se durcirent. On sentait qu'il se préparait à un immense sacrifice : celui de sa vie :

— Je ne désespère pas voir l'affection naître un jour en moi, surtout si j'ai une fille. Un enfant rapproche les cœurs. Voyez-vous, je préfère entreprendre les choses légalement. Mon mariage ne sera qu'une expérience. Si elle échoue, alors la Terre restera inexorablement condamnée. Xyse, ou plutôt la fille qu'elle me donnera, sera le premier maillon d'une longue chaîne.

Clider tenta de dissuader son ami :

— Réfléchissez, Horray. Vous serez très malheureux en épousant Xyse... si nous parvenons à la créer.

— Serai-je plus heureux en restant célibataire ? Non. Je deviendrai au contraire un privilégié, le seul homme au monde à être marié. Si mon sacrifice – en est-ce vraiment un ? – concourt à sauver notre planète, je m'estimerai pleinement satisfait et j'aurai atteint mon but.

Spontanément, devant la volonté inébranlable de leur camarade, l'Anglais et l'Américain tendirent la main :

— Nous sommes de tout cœur avec vous, Horray. Nous vous aiderons à créer Xyse. Nous vous souhaitons une fille, pour le plus grand bienfait de la Terre. Maintenant, au travail.

Tous trois revinrent vers le transbiomutateur. Horray poussa un profond soupir :

— Des heures, graves de conséquences, s'ouvrent devant nous, Xys. Êtes-vous prêt ?

— C'est bizarre, commenta le bioesthéticien. Je n'ai jamais éprouvé une telle impression. Mes noyaux nucléiques n'enregistrent plus les mêmes sentiments. Je suis un autre Xys et ma vie de Méphyrien ne semble qu'un stade évolutif dans ma constitution biologique. Est-il possible que je raisonne désormais en Terrien ?

— C'est possible, Xys, approuva Horray d'une voix grave. Maintenant, vous allez nous écouter et nous obéir scrupuleusement. Des difficultés vous attendent. Nous vous aiderons à les surmonter. Il faut que vous les surmontiez, vous entendez ?

Xys inclina affirmativement ses paupières humaines.

*

* *

Une douzaine de gardes piétinaient dans le couloir bordant le labo de transbiomutation. Armés de tubes multirayons, ils attendaient patiemment l'ordre d'enfoncer la porte. Leurs casques translucides emprisonnant leurs crêtes bleues scintillaient sous la lumière tombant des murs.

Mais l'ordre espéré n'arrivait pas. Onyx avait convoqué d'urgence le Conseil suprême et si certains prêchaient la modération, d'autres suggéraient une riposte immédiate, foudroyante. Pour sa part, Onyx recommandait une grande prudence. En rejetant l'ultimatum des Terriens, Naru et Xys risquaient leur vie.

Réla, le président, préféra ne rien brusquer. De toute manière, Rook et ses compagnons, prisonniers du laboratoire, céderaient un jour ou l'autre, ne serait-ce qu'assiégés par la faim. À ce moment-là, on statuerait sur le sort des quatre créatures extra-méphyriennes.

De longues heures s'écoulèrent et Onyx rongea son frein. Assuré de la victoire, il n'en éprouvait pas moins un certain malaise. Ni la mort de Naru, ni celle de Xys ne l'affecterait. Débarrassé de Xys, son principal rival, il aurait les coudées plus franches au sein du Comité des bioesthéticiens. Mais il redoutait surtout que les Terriens n'attentassent à leurs propres vies, plutôt que de prêter leurs corps à la transbiomutation des Méphyriens. Or, le Comité était d'accord : la forme humanoïde vivant sur la planète Terre constituait l'un des plus beaux spécimens biologiques du Cosmos. Tout portait à penser que cette race représentait l'Idéal anatomique.

Déjà, Onyx avait reçu des messages de félicitations des quatre coins de Méphyr. On appréciait son goût, son initiative. Il était, incontestablement, le meilleur bioesthéticien de Ryhpem et déjà la gloire l'auréolait. Mais son prestige pouvait tourner en catastrophe s'il arrivait malheur aux représentants de la Terre. Sans modèle, la transbiomutation s'avérerait impossible. La désillusion s'emparerait des Méphyriens et le nom d'Onyx serait conspué.

Anxieux, ce dernier se mit en contact avec le laboratoire. Sur l'écran, il aperçut encore Naru, immobile sur sa couchette, plongé dans le sommeil hypnotique. Il appela longuement et, au bout de plusieurs minutes, Horray apparut.

Le Terrien était mouillé de sueur. Il haletait. Mais son visage reflétait une joie intense. Ses yeux étincelaient. Il annonça, triomphant :

— Nous avons réussi !

— À quelle expérience vous êtes-vous livrés ?

— À une transbiomutation. Puis-je vous présenter Xys ?

— Naturellement, grommela Onyx d'une voix mal assurée, s'attendant au pire.

Horray se retourna vers Nitosh et Clider qui apparaissaient, le front luisant de sueur, eux aussi.

— Dites à Xys de venir devant l'écran. Xys s'encadra bientôt entre l'Américain et l'Anglais. Horray s'effaça de façon à ce qu'Onyx puisse contempler tout à loisir son collègue.

Onyx fut frappé de stupeur. Ses yeux globuleux restèrent fixes. Ses mains griffues étreignirent sa poitrine, longuement, et il demeura sans voix. Enfin, quand il reprit son aplomb, après le choc psychologique, il balbutia, sceptique :

— Xys... ce n'est pas vous... ce n'est pas possible ! Dites-moi que ce n'est pas vous ! Je vous l'ordonne... parlez !

Le jeune bioesthéticien s'avança. Il apparut en gros plan sur l'écran :

— Vous n'avez plus rien à m'ordonner, Onyx. Je n'appartiens plus à Méphyr, mais à la Terre.

— Horreur ! hurla Onyx, se voilant la face de ses doigts écartés. Ils ont transbiomuté jusqu'à sa voix !

CHAPITRE IX

Xys – ou plutôt Xyse – se contempla dans une grande psyché. Elle s'étudia soigneusement sous tous ses angles, avec une certaine appréhension, en tout cas avec beaucoup d'émotion, se demandant réellement si ce corps avait appartenu jadis à, une sorte de monstre hideux, à crête et à griffes.

Elle se trouva adorable. Jamais un Méphyrien n'avait atteint un tel stade de perfection. Des frissons voluptueux parcouraient cette nouvelle peau, légèrement ambrée. Certes, il existait un certain air de parenté avec James Rook, mais la réussite dépassait les espérances.

De longs cheveux noirs encadraient un visage ovale, assez régulier, sans la moindre ride, trop parfait même, et qui sentait un peu le synthétique. Des yeux immenses, bordés de cils soyeux, découvraient un regard velouté, empreint d'une certaine langueur, à l'expression encore mal éduquée mais qui, réellement, s'ingéniaient à s'incorporer à leur personnage.

Un nez droit, une bouche à peine charnue, complétaient le portrait qui, répétons-le, ressemblait assez à Rook. Le reste du corps était à l'avenant, gracieux, et là encore, on sentait le préfabriqué.

Cependant, Nitosh, Clider et Horray se concentraient. Ils parlaient à voix basse, gravement, étudiant la situation et surtout le moyen d'en sortir. Ils n'ignoraient plus qu'une foule de gardes cernaient le labo et qu'Onyx était décidé à s'emparer de ses futurs modèles.

Xyse se mêla à la conversation. Elle avait son mot à dire et chacun l'écouta avec la plus extrême attention, une certaine espérance, même. Elle connaissait mieux que tout autre la planète Méphyr et ses habitants.

Elle parla, et les Terriens buvaient ses paroles. Son plan, apparemment simple, présentait, certes, de nombreuses difficultés et pivotait autour d'une grande partie de chance, mais en réfléchissant bien, il n'apparaissait pas insurmontable. En tout cas, il valait la peine qu'on l'essayât, car il constituait la seule échappatoire.

— Okay ! approuva Horray, résolu. Je me mets immédiatement en rapport avec Onyx.

Déjà familiarisé avec le phoniviseur, il pressa une touche. L'écran s'éclaira et, comme par enchantement, Onyx parut, attentif. Horray s'exprima d'une voix assurée :

— Vous savez que nous sommes capables de choses prodigieuses. La transbiomutation de Xys en constitue une preuve. Xys est maintenant devenu un Terrien, plus exactement une Terrienne,

capable, je l'espère, d'assurer la reproduction de notre espèce décimée par un fléau mondial. Xys possède des organes internes, un cerveau, qui, désormais, l'assimilent à notre race. Du reste, votre intelligent bioesthéticien l'a tellement bien compris qu'il se montre enchanté de sa nouvelle anatomie, la trouve miraculeuse, et se dévoue maintenant à notre cause.

— Est-ce pour me débiter cela que vous m'avez dérangé ?

— Non. Nous voulons un entretien particulier avec votre Président Suprême. Pour parvenir à nos fins, nous nous entourerons de garanties. Mes amis Nitosh et Clider resteront au labo et surveilleront scrupuleusement Naru, n'en doutez pas. Ils ont ordre de détruire le transbiomutateur si, au bout d'une heure, nous n'étions pas revenus à notre point de départ, c'est-à-dire auprès d'eux.

Les noyaux nucléiques d'Onyx fonctionnèrent à toute vitesse, tâchant de déceler les intentions des Terriens. Mais, impuissant, il demanda :

— Nous sommes prêts à vous accorder l'entrevue que vous sollicitez. Réla vous recevra dans la salle du Conseil. Qu'attendez-vous de ce contact ?

Horray sourit, malicieux :

— Nous avons certains points en litige à régler. Nous préférons les aborder avec le Premier méphyrien. Nous n'aimons pas les intermédiaires... Ah ! autre chose. Éloignez les gardes de notre parcours. Nous disposons d'un « hypnodésin » et nous pourrions fort bien l'utiliser contre nous. Bouton rouge, vous comprenez ? Nous nous désintégrerions nous-mêmes et vous n'auriez plus de modèles, d'autant que Nitosh et Clider imiteraient notre exemple. Sachez que nous ne plaisantons pas. Nous n'avons absolument rien à perdre dans l'histoire. Onyx poussa un profond soupir et céda :

— Bien. Xys vous conduira auprès de Réla. L'écran s'éteignit et une expression de triomphe illumina les visages de nos amis. Horray minimisa cette joie prématurée :

— La partie n'est pas jouée, mais nous gagnons du temps. En route.

La porte du labo s'ouvrit. Xyse et Horray se glissèrent dans le couloir, vide de gardes. Onyx avait donné des consignes. Néanmoins, le Français et son compagnon eurent la nette impression d'être épiés par les télécaméras de contrôle. Ils n'en poursuivirent pas moins leur chemin.

Xyse s'orientait merveilleusement. Après de multiples détours, ils parvinrent dans la salle du Conseil. À la table, trônait Réla, figé, son manteau mauve jeté sur ses épaules. Il regarda froidement les nouveaux arrivants. Il était seul, muni d'un traducteur linguistique.

— Je vous écoute ! dit-il sans préambule.

Xyse dirigea le tube de l'hypnodésin vers le Président.

— Suivez-nous. En cas de refus, vous êtes une créature morte !

Réla contemplait Xyse avec stupéfaction. Il ne pouvait détacher son regard de cet être bizarre, étonnant, qui ne ressemblait plus à un méphyrien, et pas particulièrement à un homme.

Le président n'en allongea pas moins ses griffes vers un bouton encastré dans la table. Horray bondit, écartant d'une bourrade le bras de Réla, qui gémit de douleur.

— Vous nous avez odieusement trompés, étrangers, en simulant cette entrevue... Quel but poursuivez-vous ? Vous avez levé la main sur moi. La loi méphyrienne vous punit de mort !

— Nous sommes prêts à mourir ! affirma le Français, poussant rudement le dignitaire vers la porte, mais en sauvegardant notre liberté. Onyx ne nous a pas caché vos intentions : nous sommes condamnés à achever notre existence sur Méphyr ! Vous oubliez trop vite les sentiments qui nous lient à la Terre... notre Terre qui agonise et que nous voulons sauver. Une chance immense s'offre à nous. La laisserons-nous échapper ? Nous n'avons découvert chez vous aucune compréhension. Le sort de notre planète vous est indifférent. D'autres races existent dans la Galaxie... des races qui ont chacune leurs problèmes.

Réla fixa intensément le tube multirayons :

— Vous êtes un traître, Xys !

Celui-ci haussa les épaules. Son visage humain exprima l'indifférence la plus absolue :

— Mes nombreux noyaux nucléiques se sont amalgamés en un seul organe, appelé cerveau. Les Terriens ont aidé ma transbiomutation. J'estime avoir atteint le stade idéal.

— Vous n'êtes plus qu'une machine aux organes effroyablement complexes ! Vous avez bouleversé toutes les lois méphyriennes en acceptant les ignominieuses sollicitations des Terriens. Jamais notre comité de bioesthétique n'aurait ordonné de modifier nos cellules internes, car nous restons fidèles à notre mode de vie qui est celui du protozoaire. Jamais nous n'aurions pensé qu'un Méphyrien puisse renoncer à ses sentiments ataviques. La transbiomutation de vos noyaux nucléiques a consommé votre perte. C'est un acte inqualifiable, de rupture, d'autant plus grave qu'il est né d'une initiative personnelle. Dites-vous bien qu'aucun Méphyrien n'acceptera de vous servir de modèle, si vous désiriez revenir à votre structure primitive.

Horray poussa Réla dans le couloir :

— Ne vous fatiguez pas. Xys n'a plus besoin de modèle et il ne tient pas à faire machine arrière. Il a un cerveau humain. Or, un cerveau humain raisonne... Vous avez voulu nous ressembler, sous une apparence extérieure. Nous n'aimons pas être copiés à moitié. Xys

n'avait pas le choix. Ou bien, il se transbiomutait complètement, ou bien nous le supprimions. Mais nous vous montrerons notre bonne volonté en vous laissant un humanoïde inachevé : Naru.

Réla, terrifié par l'intransigeance du Terrien et la vue de l'hypnodésin braqué sur lui, passa par différentes alternatives. Xyse avait un doigt sur le bouton rouge, prête à appuyer. Elle n'hésiterait pas, car le sang qui coulait en elle – ce liquide rouge inconnu des Méphyriens – alimentait son nouveau cerveau en sentiments humains.

Le président trembla pour sa propre vie. Il se plia aux consignes de ses adversaires, de mauvaise grâce, certes, et le trio reprit le chemin du laboratoire. Il parvint sans encombre au labo, où Clider et Nitosh s'impatienzaient. La porte se referma derrière eux. Pendant tout le trajet, ils n'avaient pas aperçu l'ombre d'un garde.

— Comment va Rook ? demanda Horray, s'approchant de la couchette sur laquelle gisait le capitaine, toujours nimbé de mauve, mais débarrassé des électrodes.

— Il ne tardera pas à reprendre connaissance, informa Nitosh.

Quelques instants plus tard, en effet, le capitaine revint à lui. Il ouvrit les yeux et la première vision qu'il enregistra fut celle de Xyse, souriante.

Rook bondit de la couchette, haletant. Il palpa longuement l'ex-méphyrien :

— Dites... je... je ne rêve pas ! hoqueta-t-il, livide. Il s'agit bien de... de...

— De Xys ! précisa Horray en riant. Parfaitement. De Xys complètement transbiomuté. Je vous avais promis une surprise à votre réveil, capitaine.

L'officier passa sa main sur son front brûlant, humide. Il avait la gorge sèche et ne détachait pas ses yeux de cette femme splendide.

— Je ne m'attendais tout de même pas à une telle transformation ! Comment avez-vous fait ?

— Il faut féliciter Clider et Nitosh qui m'ont puissamment aidé. Sans leur concours, je ne m'en sortais pas. De son côté, Xyse a mis tout en œuvre pour le succès de l'expérience. Tout n'a pas été sans mal, sans tâtonnements. Nous voguions un peu dans l'inconnu, mais finalement, grâce à notre coopération, nous avons triomphé des difficultés. Et Dieu sait si les obstacles ne manquaient pas !

Rook ne se lassait pas d'admirer Xyse sous tous ses angles. Il hochait sans cesse la tête, admiratif :

— Une perfection ! gloussa-t-il. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de créer un être aussi ressemblant. Une vraie femme, et qui me ressemble !

Nitosh tapota l'épaule du capitaine :

— Il faut habiter Méphyr pour parvenir à un tel résultat ! Quand je

pense que les aïeux de Xyse étaient de vulgaires paquets de gélatine, et que maintenant...

Horray coupa court aux manifestations joyeuses. Il s'approcha de l'écran et établit le contact. Onyx attendait patiemment devant son clavier de contrôle. Il sursauta en apercevant Réla au milieu des Terriens.

— Malédiction ! rugit-il. Vous avez contraint notre Président à vous suivre ! Savez-vous que cet acte...

— Nous savons, interrompit Horray, que la loi méphyrienne nous punit de mort ! Ne faites pas l'imbécile, Onyx. Le Palais est bourré d'écrans, de télécaméras. Vous n'ignorez rien de l'enlèvement de Réla. Cessez donc de simuler la surprise.

— Comme vous voudrez ! grommela le bioesthéticien. Nous avons suivi effectivement la scène du rapt et si nous ne sommes pas intervenus, c'est uniquement pour protéger la vie de notre Président.

— Nous l'espérions bien ainsi ! ironisa le Français. Nous n'avons qu'un simple geste à esquisser et Réla s'écroulerait foudroyé. De toute façon, vos lois nous condamnent à mort. Qu'y perdriions-nous en supprimant votre premier magistrat ? Rien. C'est pourquoi nous vous mettons en garde et excluons toute plaisanterie. Encore une fois nous vous demandons de ne pas entraver notre action.

Onyx voulut un complément d'information mais Horray débrancha la fiche. Nos amis se concertèrent. Ils tombèrent rapidement d'accord et cinq minutes plus tard, ils quittaient tous le labo. Une dernière fois, ils se retournèrent sans regret vers Naru, immobilisé sur la couchette cerclée de mauve, et vers le garde ficelé dans un coin.

Sous la conduite de Xyse, qui, si elle était devenue humanoïde, n'en conservait pas moins par hérédité les connaissances d'un méphyrien, la troupe s'engagea dans des couloirs. Horray tenait Réla sous la menace continue de son arme.

Après plusieurs montées à l'aide de ces curieuses cabines cubiques et des marches interminables dans d'immenses corridors, ils parvinrent sur la terrasse coiffant le Palais. Ils dominèrent la ville, sous sa coupole de verre synthétique. Ils traversèrent le sas et se retrouvèrent sur une plateforme, au-dessus du dôme transparent. Ils distinguèrent parfaitement un cordon de gardes autour du Palais, mais les soldats se contentèrent de lever la tête vers les fugitifs. À aucun moment, ils ne manifestèrent l'intention d'intervenir.

Xyse manipula des boutons et une cabine, suspendue au monorail, s'immobilisa devant la plateforme. Horray, Nitosh, Clider, Rook et Réla s'engouffrèrent dans le véhicule.

Xyse, décidément précieuse, s'installa aux commandes. La cabine démarra à une vitesse foudroyante et les gardes disparurent. Mais nos amis, avec une certaine inquiétude, sondèrent le ciel à travers les gros

hublots.

— Je me demande, fit Clider, si Onyx ne tentera pas une manœuvre de derrière minute.

L'ex-Méphyrien rassura ses nouveaux compagnons :

— Onyx tremble pour la vie de Réla. Il nous laissera tranquille.

Puis il annonça :

— Voilà le spaciodrome.

Les Terriens reconnurent l'endroit où, plusieurs semaines plus tôt, ils avaient débarqué de l'astronef d'Onyx. Mais aujourd'hui, l'aire d'envol était vide, déserte. Pourtant, les yeux invisibles des télécaméras suivaient méthodiquement la fuite de nos amis.

— Les idiots ! grommela Nitosh. Ils nous laissent le champ libre.

— Ne criez pas victoire ! dit Horray, sombrement. Nous abordons la partie la plus difficile notre plan de retour vers le système solaire. Xyse, une fois encore, va nous tirer du pétrin.

La troupe pénétra sur le terrain abandonné. On ne discernait pas les gardes habituels, mais ils n'étaient pas loin. Xyse désigna un véhicule sphérique :

— C'est mon astronef. J'ai déjà exécuté plusieurs voyages à son bord. Montez.

Horray et ses compagnons s'exécutèrent. Seul, Réla demeura au sol, face à Xyse.

— Vous êtes libre ! dit cette dernière, tournée vers le Premier Méphyrien. Courez vers les bâtiments et ne vous retournez surtout pas.

Réla, qui, depuis longtemps, avait cru sa dernière heure venue, ne se déroba pas à l'invite. Il fonça droit devant lui, de toute la vitesse de ses jambes. Il agitait en tous sens ses bras griffus et sa crête ondulait sur sa tête.

— Gardes ! hurla-t-il de toute la puissance de sa voix ! Empêchez cet astronef de décoller !

Froidement, Xyse appuya sur le bouton vert de son tube. Un rayon hypnotique s'échappa et frappa les noyaux nucléiques de Réla. Celui-ci s'immobilisa brusquement, comme foudroyé. Il s'affaissa sur le sol, à moins de trente mètres du véhicule sphérique.

Promptement, Xyse grimpa à bord et rejoignit ses compagnons, pâles, inquiets. La courte scène les avait remplis d'appréhension.

— Qu'avez-vous fait, Xyse ? Il était question que nous restituions vivant le Premier Méphyrien.

— Réla est vivant, mais hypnotisé. Maintenant ne perdons pas une seconde.

La « sœur » de Rook s'installa aux commandes. Elle appuya sur le contacteur qui devait projeter l'astronef dans l'hyperespace et le soustraire définitivement à Méphyr. Mais le véhicule resta rivé au sol.

— Onyx neutralise la force cosmique ! gronda la jeune femme en se précipitant à l'un des hublots.

— Regardez ! clama Nitosh dans un cri de rage. Nous sommes perdus !

Des gardes, surgissant des bâtiments, couraient vers Réla, inanimé sur le sol. Ils tenaient leurs hypnodésins dans la main et leurs casques translucides brillaient sous le soleil. Déjà, les premiers atteignaient leur souverain et se penchaient sur lui, le soulevaient délicatement, quand Xyse intervint brusquement, magnifique de sang-froid.

Elle apparut dans l'entrebâillement du sas, braquant son tube sur le groupe des gardes. Plusieurs fois, elle appuya sur le bouton vert. Les soldats roulèrent à terre, figés. Les autres s'arrêtèrent, frappés de stupeur, dessinant un vaste cercle hésitant.

— N'approchez pas ! hurla Xyse à pleins poumons. Je tiens Réla sous la menace de mon arme. Reculez et ordonnez à Onyx de libérer la force cosmique. Sinon, en une seconde, Réla est désintégré !

Ces paroles produisirent un effet spectaculaire. Les gardes, peu désireux de tomber en poussière, battirent en retraite, d'autant plus qu'ils n'avaient pas reçu l'ordre de riposter. Ils s'écartèrent du foyer dangereux constitué par le Président Suprême et les quelques gardes paralysés, pêle-mêle sur le sol. De toute évidence, ils attendaient des instructions de la capitale, la vie de Réla ne tenant qu'à un fil.

Déjà, Onyx devait être au courant de la situation. L'échec de son ultime tentative n'était pas fait pour apaiser sa rage. S'il avait pu, au dernier moment, soustraire le premier Méphyrien aux Terriens, il aurait gagné la partie. Mais Réla, il n'en doutait pas, courait un danger immense.

Xyse, le regard fixé sur l'aire d'envol, lança à ses compagnons :

— Appuyez sur le bouton bleu. Si la lampe, placée au-dessus du bouton, s'allume, c'est qu'Onyx aura libéré la force cosmique du vaisseau.

La gorge sèche, Rook s'exécuta. La lampe clignota. Alors, rapidement, Xyse recula, ferma le sas, et se rua sur une manette. Deux secondes plus tard, l'astronef s'arrachait à la planète Méphyr et bondissait dans l'hyperespace, hors du cercle temps. Désormais, il se trouvait hors d'atteinte de tous projectiles autoguidés et d'éventuels véhicules lancés à sa poursuite.

*

* *

Nos amis retrouvèrent LEUR soleil avec une intense émotion. Leur soleil flamboyant, jaunâtre, qui clignait sans cesse de l'œil au centre de l'anneau galactique.

Cérès, monde minuscule, émergea du néant. L'astronef fila droit

vers l'astéroïde. Peu après, il se posait devant la base U.S. en émoi.

Les techniciens et les savants éprouvèrent un choc psychologique en assistant au débarquement d'Horray et de ses compagnons. Depuis longtemps, ils ne se faisaient plus d'illusions au sujet de la fusée ramenant les gynécologues sur la Terre. Les messages d'appel étaient restés sourds et les espoirs avaient fondu rapidement. Sur Cérès, comme dans toutes les capitales du monde, on était persuadé que l'astronef s'était perdu corps et biens.

On conçoit aussi la stupéfaction des permanents du planétoïde. Leur joie fut naturellement grande, mais quand ils aperçurent Xyse, leur étonnement atteignit le paroxysme. Ils ouvrirent des yeux immenses et palpèrent longuement la jeune femme qui, souriante, se laissait examiner sous toutes les coutures sans en éprouver particulièrement de la gêne.

Horray dut conter ses aventures. Il le fit longuement sans omettre de détails, et il tint son auditoire en haleine. Puis il demanda des nouvelles de la Terre.

— Rien n'a changé depuis votre départ, précisa l'un des spécialistes de Cérès. La courbe de la population décroît avec une certaine régularité. Dans moins d'un siècle, si de nouvelles naissances ne viennent pas rétablir l'équilibre, notre planète sera privée de vie. La dernière femme est morte depuis longtemps. Aussi je ne vous conseille pas de débarquer sur la Terre. Là-bas, c'est le chaos le plus complet. Un semblant d'organisation subsiste chez les hommes mais se sachant condamnés, ceux-ci se dégradent peu à peu. Quelques foyers de civilisation demeurent, mais dans la plupart des campagnes, l'homme se néglige et retourne vers une espèce de demi-barbarie.

— Je comprends, opina Nitosh. Il n'y a plus de femmes pour mettre de l'ordre dans les maisons, pour maintenir la cohésion dans les familles. Livrés à eux-mêmes, les hommes sont complètement déroutés... C'est pour soustraire Xyse à cette pénible impression que nous sommes revenus sur Cérès, et non sur la Terre. Par chance, nous avons échappé de justesse à Méphyr. Il est temps de savoir, maintenant, si tous nos efforts n'auront pas été vains.

Il tira Horray à l'écart :

— Ainsi, vous êtes décidé à épouser votre... création ? Réfléchissez. Vous serez très malheureux. Je veux bien croire que Xyse mettra de la bonne volonté, que l'affection viendra avec le temps mais on n'improvise pas l'amour de deux êtres, cet amour qui ne se fabrique pas comme une créature vivante.

— Taisez-vous, Nitosh ! ordonna sèchement le Français. D'exceptionnelles circonstances concourent à m'imposer ce mariage. C'est une convention que je respecterai. Je désire avoir une fille. La Terre entière le désire autant que moi, sinon davantage. Mais je dois

donner un nom à cette fille. Vous comprenez ? L'expérience à laquelle je vais me livrer avec Xyse ne peut être qu'un acte légal. Vous ne voudriez tout de même pas que nous tirions Xyse au sort ! Alors laissez-moi donc prendre mes responsabilités. J'ai fait de Xyse une femme. J'irai jusqu'au bout !

L'Américain n'insista pas. Dans l'entourage d'Horray, personne n'ignorait plus les desseins du gynécologue parisien. Rapidement, cependant, l'un des techniciens de la base rompit la glace, créant aussitôt une bonne humeur de circonstance :

— Pouah ! plaisanta-t-il avec une grimace expressive. Quand je pense que Xys... enfin, Xyse, était à l'origine un vulgaire protozoaire, ou du moins un amalgame de cellules rigoureusement analogues, sans forme définie, et que maintenant...

L'optimisme gagna tout le groupe réuni à la base. Un astronome profita de l'ambiance pour tirer d'un réfrigérateur plusieurs bouteilles de Champagne. Les bouchons sautèrent, un à un. Les coupes s'emplirent. On porta un toast aux futurs époux.

Xyse toussa abominablement et faillit s'étrangler en buvant le breuvage pétillant. Elle s'excusa :

— Je n'ai pas l'habitude. Sur Méphyr, nous absorbions des comprimés et une boisson unique. Cette alimentation suffisait à nourrir nos noyaux nucléiques, encore qu'à chaque transbiomutation, il fallait que nous nous adaptions à nos nouvelles formes.

Nitosh hocha la tête :

— Désormais, Xyse, vous avez un estomac, des organes d'assimilation, comme un Terrien. J'espère que vous n'avez pas envie de reprendre l'anatomie des indigènes d'Aldébaran, ces affreux gallinacés à griffes !

— Le voudrais-je, dit la jeune femme, que je ne le pourrais pas. Il me faudrait un modèle, vous le savez bien.

Clider émit une crainte et jeta un certain froid :

— Pensez-vous qu'Onyx ne reviendra pas dans le système solaire ? Il tient particulièrement à sa forme humanoïde, genre terrestre...

— À partir de Naru, estima Xyse, les Méphyriens peuvent tous se transformer. Naturellement, il leur faudra longtemps, mais la chose n'est pas impossible. Comme je connais Onyx, il se rabattra sur cette échappatoire. Quant à une seconde incursion dans le système solaire, je n'y crois guère...

Nitosh ramena la gaieté et dissipa les inquiétudes. Il emplît à nouveau les coupes :

— Achéons plutôt cet excellent Champagne avant qu'il ne tiédisse !

CHAPITRE X

La grâce de Xyse, sa délicatesse, sa volonté de s'adapter à sa nouvelle vie, avaient conquis le personnel de la base, sur Cérès. On l'appelait déjà « Madame Horray » et cette appellation la faisait sourire. Elle se souvenait que sur Méphyr, point n'était besoin d'une union entre deux sexes pour donner naissance à un rejeton. La race se reproduisait par simple scission. C'était tellement plus simple !

Sans cesse, Xyse posait des questions, s'informait et, chaque fois, elle rencontrait une âme charitable pour l'aider. Horray avait donné des instructions en ce sens et la jeune femme s'éduquait lentement. Bien entendu, elle rencontra des difficultés mais elle semblait tellement heureuse d'avoir atteint la perfection esthétique – but des Méphyriens, ne l'oublions pas – qu'elle prenait ces obstacles avec le sourire, consciente désormais de ses possibilités. Et Horray, tout particulièrement, veillait sur elle et l'aidait avec dévouement.

L'union du gynécologue français et de la jeune femme eut lieu le plus simplement du monde, aussi discrètement que possible. Le personnel de la base fut averti bien après la cérémonie. Clider et Nitosh servirent évidemment de témoins. Il n'y eut pas de réjouissances particulières, à la demande même d'Horray, ni les félicitations d'usage. Une espèce d'angoisse et d'incertitude planait sur la petite colonie de Cérès. L'anxiété nouait les gorges.

Puis plusieurs mois passèrent...

*

* *

Horray examinait une plaque radiographique quand on frappa à la porte. C'était John Clider qui venait aux nouvelles.

— Alors, rien de sensationnel ? interrogea-t-il avec anxiété.

Le Français tendit le cliché à son collègue en grimaçant :

— Il est trop prématuré pour établir un diagnostic. Rien encore, à l'étude approfondie, ne décèle la nature du sexe. Nous devons nous armer de patience. C'est déjà une réussite de constater que Xyse porte un enfant dans son sein.

Clider alluma une cigarette et en offrit une à son ami, qui accepta volontiers. Tous deux fumèrent quelques secondes en silence, évoquant les différentes étapes de leur retour vers Cérès. La Terre elle-même ignorait que les gynécologues disparus étaient revenus, sains et saufs, Porteurs d'espérance. Ce mutisme, Horray se l'imposait volontairement de façon à ne pas illusionner les hommes une nouvelle

fois. Il serait toujours temps d'apprendre la vérité au moment opportun, quand le diagnostic serait confirmé. L'Anglais hocha la tête, approuvant :

— Nous avons transformé un monstre en une femme adorable, et ce monstre va donner naissance à un enfant. La réussite dépasse l'imagination la plus osée.

— Je crois que notre victoire, nous la devons à la chance, pour une bonne part, et aussi à Xyse... ou à Xys, comme vous le voulez. Il a fallu le métabolisme exceptionnel des Méphyriens pour parvenir à un tel résultat. Néanmoins, il n'est pas dit qu'un jour l'homme ne se reproduise pas synthétiquement. En associant la biologie à la gynécologie, la science créera la cellule primitive, élément de base de tout organisme.

Clider tira sur sa cigarette :

— Xyse n'est pas une créature synthétique. Nous ne l'avons pas créée artificiellement. Il s'agit d'une transformation. Soulignons la différence.

— Bref, seul compte le résultat, qui consiste à sauver la Terre du péril. Si Xyse met au monde une fille, alors, l'ère du renouveau sonnera.

Les traits du Britannique se contractèrent. Il évita de regarder son collègue.

— Et s'il s'agit d'un garçon ?

— Cela ne voudra pas forcément dire que Xyse ne mettra jamais au monde une fille. Mais je conserve bon espoir.

À ce moment, l'écran mural du bureau où se trouvaient Horray et Clider s'éclaira. La figure de Nitosh s'y encadra. L'Américain avait couru. Il était rouge et il haletait. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Horray fronça le sourcil.

— Que se passe-t-il, Nitosh ? Vous en faites une tête !

— Je... Euh... Une nouvelle assez extraordinaire, mes amis. Je quitte à l'instant le Q. G. des Forces Spatiales. Rook a repris du service...

— Se transformerait-il en femme, par hasard ? blagua le Britannique, tâchant de détendre l'atmosphère.

Nitosh reprenait sa respiration. Il haussa les épaules :

— Ne plaisantez donc pas, Clider. Les postes détecteurs et les radars signalent la présence d'un engin à quelque vingt millions de kilomètres de Cérès. Tout porte à penser que cet astronef se dirige vers le planétoïde.

— D'où vient-il ? De la Terre ? Que diable ! Demandez à Rook de le contacter.

— Justement, avoua Nitosh. Rook a essayé. Impossible. Le vaisseau ne répond pas. De plus, la Terre nous signale qu'aucun astronef n'a

quitté le sol de notre planète à destination de Cérès. Il s'agit donc d'un véhicule inconnu.

Horray et Clider se regardèrent mutuellement. La même idée les assaillit. Ils pâlirent.

— Onyx ? avança le Français.

— J'en ai peur, acquiesça l'Américain. Que faisons-nous ? Rook demande des instructions.

— Inutile de prendre en chasse l'astronef. Il nous échapperait facilement. Mieux vaut l'attendre ici de pied ferme et connaître ses intentions.

— Okay ! opina Nitosh. Je vais transmettre ça à Rook. Le capitaine était plutôt d'avis d'expédier un projectile téléguidé vers ce vaisseau. Mettez-vous à sa place. Il garde un très mauvais souvenir des Méphyriens.

Le visage de l'Américain disparut de l'écran. Clider se tourna vers Horray :

— Onyx aurait donc retrouvé nos traces.

— Cela lui était facile. Il est déjà venu dans le système solaire, rappelez-vous. J'ai peur qu'il vienne chercher Xyse. Dans ce cas, nous nous battons, même si nous devons succomber. Tous nos espoirs résident dans l'enfant qui va naître... MON enfant ! À aucun prix, je ne permettrai qu'Onyx ravisse son ancien collègue... avec lequel il était du reste en mauvais termes. Venez, Clider, filons à la tour de contrôle. Vingt millions de kilomètres, cela ne pèse pas lourd pour les engins sphériques des Méphyriens, capables de se propulser hors du cercle temps.

Les deux hommes, anxieux, quittèrent le bureau. Si le vaisseau inconnu qui fonçait en direction de Cérès appartenait vraiment à Onyx, on pouvait tout craindre de la part de cette créature. Les Méphyriens aspiraient très certainement à la vengeance. Comment la minuscule base terrienne pourrait-elle résister aux furieux assauts des êtres à crêtes de coq ? La situation ne menaçait-elle pas de devenir à nouveau explosive ? Alors que tous les espoirs étaient permis, l'horizon s'assombrissait terriblement.

*

* *

L'engin sphérique tourbillonnait au-dessus de Cérès comme une épée de Damoclès. On l'apercevait très distinctement sur les écrans récepteurs de la tour de contrôle. Il évoluait à dix mille mètres d'altitude. Immobile dans l'espace, il attendait le moment opportun pour atterrir.

Ce moment arriverait très certainement avec la nuit. Aussi, Horray et ses compagnons guettaient-ils avec anxiété l'approche des ténèbres.

Déjà, le pâle soleil, lointain, plongeait à l'horizon tout bordé de pourpre, puis de mauve. L'obscurité envahissante rôda bientôt autour de la base américaine.

Sur l'écran, on n'observait plus qu'un point sombre, un chaos de ténèbres. Rook crispa ses poings :

— Il serait si facile d'abattre cet engin. Je n'ai qu'un bouton à presser et immédiatement, un projectile à tête chercheuse filerait vers son objectif.

Horray tapota l'épaule du capitaine :

— Notre stratégie est dépassée. Nous connaissons les Méphyriens. Croyez-vous qu'ils ne sont pas capables d'annihiler un obus téléguidé avant que celui-ci ne libérât sa charge explosive ? Cette provocation, d'autre part, risque d'accroître la colère d'Onyx. Ne l'oubliez pas, Rook : un seul geste et nous sommes désintégré. Mieux vaut attendre.

— En tout cas, dit Clider, cet appareil sphérique vient de Méphyr.

Une idée illumina brusquement le cerveau de l'officier.

— J'y pense. Nous disposons d'un astronef analogue... celui de Xys. Ne pourrions-nous pas l'utiliser contre Onyx ?

Rook hésita :

— Heu... Xyse pourrait très bien s'acquitter de cette tâche. Par hérédité...

— Je ne veux pas exposer la vie de ma femme ! coupa le français d'une voix vibrante. Xyse représente le salut pour les hommes. Je me demande, capitaine, comment même vous osez envisager une chose semblable.

L'officier baissa la tête, consultant ses appareils de contrôle.

— Excusez-moi, Horray... Puis, s'exclamant :

— Regardez ! L'engin perd de l'altitude. Il se rapproche du sol.

La lecture du radar et des différents instruments de détection était en effet très significative. Bientôt, le doute ne fut plus permis. Le vaisseau sphérique cherchait à prendre contact avec le sol.

— Allumez les projecteurs ! ordonna Horray. Que tout le monde reste à sa place. Ne vous affolez pas et évitons tout geste inconsidéré.

Brusquement, la nuit fut déchirée par les faisceaux des projecteurs, braqués sur l'aire d'atterrissage. Enrobé de lumière, le véhicule étranger, tourbillonnant, se posa à côté du vaisseau de Xyse. Bientôt, il s'immobilisa et le sas coulissa.

Une créature bleue, à crête et à griffes, parut au sommet des échelons, éblouie par les projecteurs. C'était Onyx.

Horray et ses compagnons le reconnurent formellement, bien que la plupart des Méphyriens se ressemblaient. Mais l'attitude hautaine du personnage trahissait son identité.

Rook écarquilla les yeux quand une seconde silhouette émergea à côté d'Onyx. Le capitaine, pâle, tendait la main vers le sas :

— Mais... mais... bégaya-t-il, c'est... c'est MOI !

— Naru ! rectifia Clider. Vous savez très bien qu'il a transbiomuté, selon votre image. Je me demande ce qu'ils veulent.

— Nous ne tarderons pas à le savoir, dit Horray. Allons les accueillir.

Le groupe quitta la tour de contrôle et se dirigea vers le lieu d'atterrissage de l'engin sphérique. À mesure qu'ils approchaient, Nitosh et ses compagnons discernaient mieux les Méphyriens. Derrière Onyx et Naru, se tenaient deux gardes à cuirasse orangée, mais à la vue des Terriens ils ne manifestèrent aucune animosité. Leurs tubes multirayons restèrent à leurs ceintures. Sans doute avaient-ils reçu de sévères consignes.

Majestueusement, Onyx descendit les échelons métalliques. Il se trouva bientôt à la hauteur de nos amis. Il portait le traducteur linguistique sur la poitrine.

Il s'inclina :

— Salut, Terriens. Heureux de revoir ceux qui ont été les hôtes de la planète Méphyr. Nous avons hésité longuement avant d'atterrir. Nous ignorions vos moyens de défense.

— Trêve de discours ! trancha Horray, ferme, avec un certain mouvement d'humeur. Que désirez-vous ?

Le bioesthéticien sourit, mielleux :

— Notre visite a l'air parfaitement de vous déplaire. Dommage... Apprenez quand même que depuis votre départ Réla a démissionné en ma faveur. Je suis donc investi de tous les pouvoirs et c'est à ce titre que je viens dans le système solaire.

— Pourquoi n'avez-vous pas débarqué sur la Terre ? interrogea Clider méfiant.

— C'est à vous que je veux parler, à vous uniquement. J'ai quelque chose à vous montrer. Suivez-moi.

Onyx remontait les échelons. Il s'arrêta à mi-course, se retourna, et constata que les Terriens demeuraient au pied de l'astronef.

— Je vois, soupira-t-il. De la méfiance ? Vous avez tort. Je ne tiens pas à vous ramener sur Méphyr. Si je désirais vraiment des spécimens de votre race, croyez-vous que je n'aurais pas meilleur compte à me les procurer directement sur la Terre ? Je ne serais pas en outre venu me fourrer dans la gueule du loup. Vous vous méprenez totalement sur mes intentions.

Horray, seul, gravit l'échelle, intimant à ses compagnons l'ordre de l'attendre. Un sourire de satisfaction détendit le visage d'Onyx.

Avec appréhension, Clider, Nitosh et Rook virent le français s'engouffrer dans le vaisseau à la suite du Méphyrien. Mais Horray conservait tout son calme. Les gardes s'écartèrent même avec respect devant lui. Naru s'inclina.

— Je n'en ai pas pour longtemps, expliqua Onyx, poussant doucement le gynécologue dans une pièce sombre. Regardez bien.

Un écran s'éclaira dans le réduit obscur. En colorelief, il montrait des images qu'Horray connaissait très bien : c'était sa fuite, en compagnie de Xyse, de Clider, de Rook, de Nitosh et de Réla, dans les couloirs du Palais de Ryhpem. Un gros plan montra Xyse. Sur la volonté d'Onyx, la vision se figea sur cette image.

Le Français fronça les sourcils ; méfiant :

— Vous voulez Xys, n'est-ce pas ? Vous revenez le chercher ?

Le Méphyrien secoua négativement la tête.

— Nullement. Comme je vous l'ai dit, Réla a démissionné en ma faveur. Or, je tiens à marquer d'une pierre blanche mon accession au trône.

— Et cette pierre blanche ?

— La voici ! dit Onyx, désignant Xyse sur l'écran. De nombreux congrès de bioesthétique se sont tenus après votre départ. Ils se sont penchés sur le cas exceptionnel de Xys, de sa transbiomutation. Tous mes confrères, unanimes, reconnurent que Xys était devenu une créature en tous points idéale, malgré la complexité de ses organes internes. Mais une femme ne se conçoit pas sans homme, n'est-ce pas ? Voyez-vous où je veux en venir ?

— Non... reconnut Horray.

— À ceci j'ai décidé – et tout mon peuple, consulté par référendum, s'associe à mon idée que Méphyr allait changer son mode de vie. Nous avons appris beaucoup de choses sur vous, notamment sur votre mode de reproduction. Votre genre d'existence constitue un modèle pour nous et nous avons décidé de l'adopter. En conséquence, la moitié des Méphyriens deviendront des hommes, l'autre moitié des femmes, avec les mêmes organes que les vôtres... Avouez que la façon de nous reproduire, qui est celle des protozoaires, s'harmonise mal avec une civilisation aussi avancée que la nôtre. Je reconnais que sur ce point, votre race possède sur nous une notable avance.

— Tiens ! ironisa le Français. Je croyais que par esprit atavique, vous vous conformiez strictement à la vie simple, et que vous aviez horreur des organismes compliqués.

— Ces conceptions sont dépassées. Elles dataient du règne de Réla, trop attaché aux sentiments ancestraux. J'ai décidé de changer tout cela, pour le plus grand bienfait de mon peuple. C'est moi, je vous le rappelle, qui ai découvert la race des hommes. Je tiens à en porter les fruits.

Horray sourit, un peu sarcastique :

— Il vous faut des modèles pour vous transbiomuter en hommes et en femmes, pour créer cette multitude d'organes qui constitue nos corps. Comment comptez-vous vous les procurer ?

— Justement je suis venu dans ce but. Vous avez tout à y gagner en vous associant à moi. Car je sollicite ni plus ni moins votre collaboration. Je veux faire de Méphyr une planète-sœur de la Terre, cette Terre pour qui mon peuple possède de l'admiration.

Le Français entrevit certaines possibilités, et même un immense espoir. Néanmoins, il dissimula habilement ses sentiments. Onyx était un ambitieux et si l'on comprenait un peu son revirement – le désir des Méphyriens de ressembler aux Terriens, anatomiquement et physiologiquement, – il fallait néanmoins des garanties.

Horray dicta ses conditions :

— Je consens à vous aider, dans nos intérêts réciproques. Tout d'abord, je garde Xys avec moi, Xyse, plutôt, qui j'espère va me donner une fille. Si l'expérience se solde par un succès, alors la Terre, décimée, aura besoin de beaucoup de créatures féminines. Je vous suggère donc de créer, sur Méphyr, plus de femmes que d'hommes. Ces femmes, en grand nombre, donneront naissance à des garçons, certes – puisque vous aurez désormais la même anatomie interne que nous, – mais aussi à des filles. Ces filles, en état de procréer à leur tour, pourront facilement émigrer sur la Terre et assurer la relève. Elles ne seront nullement dépayssées, puisque Méphyriens et Terriens seront frères. Ainsi, à des milliards de kilomètres de distance, deux planètes abriteront un mode de vie analogue. Une prouesse scientifique, ne trouvez-vous pas ?

— En effet, opina Onyx avec un grognement de satisfaction. Mais une prouesse, je le souligne, qui ne se conçoit pas sans votre aide. Je crois que, finalement, nous parviendrons à un accord, accord du reste parfaitement équitable : vous nous aidez à nous transbiomuter à votre image et, en échange, nos filles assureront la relève, sur votre planète. Quoi de plus honnête ? Le Méphyrien tendit sa main griffue :

— Marché conclu ! J'ai hâte de me retrouver dans la peau d'un homme. Quand je vous ai capturés, je pensais que vous apparteniez à une race inférieure, l'une de ces multiples races peuplant la Galaxie et dont la civilisation est dénuée d'intérêt. Je me suis trompé. Je l'ai compris lorsque vous avez transbiomuté Xys... en partant du néant, alors qu'aucun Méphyrien n'est capable de se transformer sans modèle. Un jour ou l'autre, nous espérons bien découvrir l'Idéal esthétique, tel que nous le concevons vraiment. Ce bouleversement, dont je suis l'auteur, nous ouvre des horizons nouveaux et je ne crains pas d'affirmer que Méphyr tourne une page de son histoire.

Horray quitta l'astronef. Il apparut dans l'ouverture du sas et posa le pied sur le premier échelon métallique. Il venait, en quelques instants, de décider du destin de la Terre.

Il se tourna vers Onyx, qui le suivait :

— Nous faisons votre jeu, mais nous n'avons pas le choix.

Toutefois, mes camarades et moi-même ne pourrions retourner sur Méphyr tant que Xyse ne m'aura pas donné... une fille. Cette expérience reste capitale. Les chances subsistent, mais elles ne sont pas certaines.

— Je comprends, affirma le Président Suprême. Je vous souhaite bonne chance et espère avoir votre visite dans un court délai. Ne l'oubliez pas : nous vous attendrons avant de nous transbiomuter. L'astronef de Xyse vous conduira aisément sur Méphyr. À bientôt !

Horray dégringola l'échelle et retrouva ses amis. Il leur fit signe de se reculer. Nitosh, Clider et Rook obéirent.

Alors, l'astronef d'Onyx s'éleva majestueusement dans le ciel noir, escorté un moment par les pinceaux des projecteurs. Puis il disparut, happé par l'espace.

Le Français, le regard levé, murmura :

— Onyx a voulu frapper un grand coup de prestige pour marquer son accession au pouvoir. Son peuple va le considérer comme une idole. Je sais que nous allons faciliter sa tâche. Mais en revanche, les filles de Méphyr, sauveront la Terre du péril et accéléreront la reproduction de l'espèce. J'ai pris un engagement. Avais-je le choix des moyens ?

Comme Clider, Nitosh et Rook sollicitaient des explications, Horray soupira, prenant ses amis par le bras :

— Prions pour que nos vœux se réalisent. Sinon c'en est fait de l'humanité.

*

* *

Ce matin-là, Nitosh, Clider et Rook devisaient paisiblement au bar de la base. Ils sirotaient une boisson vitaminée et naturellement, ils s'entretenaient du fameux « plan » de repeuplement. À travers les larges baies vitrées, entrait le soleil anémique de Cérès.

Pour la quatrième fois au moins, Rook hochait gravement la tête en répétant :

— C'est bien joli d'aider Onyx à transbiomuter son peuple en hommes et en femmes, mais la perspective de ces deux planètes-sœurs ne me plaît pas particulièrement. C'est un peu inquiétant.

— Pourquoi ? rétorquait l'Anglais, chaud partisan de son collègue français. Méphyr sera la banlieue de la Terre, une seconde Terre plus exactement. Nos problèmes deviendront les mêmes et il faudra bien, un jour ou l'autre, éliminer ces stupides questions d'ambitions. Ne l'oublions pas : Xyse vient de Méphyr. Son enfant, par hérédité, viendra aussi de Méphyr. Nos deux races sont donc appelées à se mélanger et nous n'y pouvons rien. À moins que nous renoncions à la lutte et que nous acceptions la fatalité, celle de notre extinction.

— Il n'en est pas question... grommela Rook. La Terre doit vivre et assurer sa continuité.

— Alors, poursuivit Clider, nous avons besoin des Méphyriens. Tournez le problème comme vous le voudrez, nous en reviendrons à la même solution unique. Acceptons les faits et remercions le hasard qui nous a fait connaître Méphyr. Xyse est Méphyrienne. D'autres femmes Méphyriennes viendront un jour sur la Terre, pour la repeupler. Quoi de plus noble ? L'urgence de la situation...

À ce moment, la porte du bar s'ouvrit violemment. Horray entra, livide, tremblant, la sueur aux tempes, les yeux hors de la tête, les cheveux en désordre. Sa respiration était sifflante.

— Que lui arrive-t-il ? s'inquiéta Nitosh à voix basse.

Apercevant ses compagnons, Horray se dirigea vers eux en titubant. Il joignit les mains :

— Ah ! mes amis... Quelle joie ! Quelle espérance pour la Terre ! Je viens d'examiner les dernières radios...

— Une fille ? haleta Rook.

Le Français tapa fortement sur l'épaule du capitaine :

— Oui !... Une fille normalement constituée. Tout se passe selon les prévisions. Dans deux mois...

À bout de souffle, tant il avait couru pour venir, tant aussi l'émotion lui coupait les jambes il s'effondra sur un fauteuil, commanda une boisson forte et l'absorba d'un trait.

Puis, exalté, reposant son verre, il évoqua des perspectives d'avenir :

— Nous nous rendrons sur Méphyr. Nous avons réussi à transbiomuter Xys en femme capable de procréer. Nous réussirons à nouveau. Les Méphyriens, possédant ainsi un modèle, pourront le reproduire à volonté. De ces créations, naîtront d'autres filles... ces filles qui envahiront la Terre d'une marée providentielle.

Nitosh se permit une question :

— Emmènerons-nous Xyse, à Ryhpem ?

— Non. C'est un bien trop précieux. Nous la laisserons sur Cérès où elle élèvera sa fille suivant les conceptions terriennes. Le spectre de l'extinction se dissipe. Désormais, nous tenons le premier maillon du Renouveau. Mais nous devons accélérer le rythme. Voilà pourquoi notre présence s'impose à Ryhpem. Nous y créerons une seconde Xyse. Puis nous reviendrons. Une tâche ardue, nous attend, mais elle portera ses fruits.

Clider se renversa sur son fauteuil. Il respira bruyamment :

— La fille de Xyse, Horray... votre fille... comment allez-vous l'appeler ?

Le Français contempla tour à tour ses compagnons. Ses yeux étincelèrent et une légitime fierté s'empara de lui.

— Tout compte fait, je crois bien que je la baptiserai France.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DE SCEAU
5, RUE MICHEL-CHARAIRE
À SCEAU (SEINE)
LE 24 DÉCEMBRE 1959
– N° IMP. 591.137. –
DÉPOT LÉGAL :
1^{er} TRIMESTRE 1960

Imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE

- 1 A.D.N. : acide désoxyribonucléique, que l'on trouve dans le noyau cellulaire.
- 2 Parthénogenèse : conception sans père.
- 3 Authentique.